AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE, OU SUITE DU QUATRIE'ME LIVRE DE L'ODYSSE'E D'HOMERE.

Par Monseigneur FRANÇOIS de *Salignac*, de la *Mothe Fenelon*, Archevêque Duc de *Cambray*, Prince du *St. Empire*, Comte du *Cambresis*, ci-devant Précepteur de Messeigneurs les Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berry*, &c.

Servant d'Instruction à Monseigneur le

DUC DE BOURGOGNE.

Dernière Edition, plus ample & plus exacte que les précédentes.

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS, Marchand Libraire, près la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DCCI.
AVEC PRIVILEGE.

AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE,
OU
SUITE DU QUATRIEME LIVRE
DE L'ODYSSÉE
D'HOMERE.

UTOPIA
RBR
F332A
1701

PRIVILEGIE.

DE Staten van Holland ende Weſt-vrieſlandt doen te weten, Alſoo ons verthoont is by Adriaen Moetjens, Boekverkoper in 's Gravenhage, hoe dat hy Suppliant hadt gedruckt, ende van voornemen was te doen herdrucken een Boeck, genaemt *Les Avantures de Telemaque, Fils d'Ulyſſe &c.* in beter ordre als hy het ſelvige Boeck tot dato deſes hadt gedruckt, ende bekommert ſijnde, dat het hem door andere baetſoekende menſchen in het geheel ofte ten deelen mogte naer gedruckt werden, ende dat hy daer door merkelijke ſchade ſoude komen te lijden; ſoo waſt, dat den Suppliant ſig keerde tot ons, ootmoedelijk verſoekende, dat wy hem Suppliant gelieſden te verleenen Octroy voor den tyt van vyfthien eerſtkomende jaren, om in dien tijdt het voorſchreven werck in ſodanigen formaet en taele als hy goet ſoude vinden, in onſen Lande alleen te mogen drucken, doen drucken en verkoopen, met interdictie van alle anderen, om het voornoemde Boeck in het geheel ofte ten deele te mogen drucken, ofte elders gedruckt ſijnde, in onſen Landen te mogen inbrengen ofte verkoopen, op zeekere pœnen en Confiſcatie van alle ſodanige Exemplaren tegens de Contraventeurs by ons daer tegens te ſtellen: SOO IST, dat wy de ſaecken ende 't verſoeck voorſz. over gemerckt hebbende, ende genegen weſende ter bede van den Suppliant, uyt onſe reghte weetenſchap, ſouveraine Maght en Authoriteyt, den ſelven Suppliant geconſenteert, geaccordeert ende geoctroyeert hebben, conſenteren, accorderen en octroyeren hem mits deſen, dat hy, geduyrende den tijt van vyfthien eerſt agter een volgende jaeren, het voorſz Boeck genaemt *Les Avantures de Telemaque, Fils d'Ulyſſe. &c.* binnen den voorſz onſen Landen alleen ſal mogen drucken, doen drucken, uytgeven ende verkoopen, verbiedende daerom allen en een ygelijk het ſelve Boeck in 't geheel ofte deel naer te drucken, ofte elders naer gedruckt, binnen den ſelven onſen Landen te brengen, uyt te geven, ofte te verkoopen, op verbeurte van alle de naer gedruckte, ingebragte, ofte verkofte Exemplaren, ende een Boete van drie hondert guldens daer en boven te verbeuren, te applicceren een derde part voor den Officier die de Calange doen ſal, een derde part voor den Armen der plaetſe daer het caſus voorvallen ſal, ende het reſterende derde

part voor den Suppliant; alles in dien verſtande, dat wy den Suppliant met deſen onſen Octroye alleen willende gratificeren, tot verhoedinge van ſijne ſchade, door het naedrucken van het voorſz Boeck, daer door in genigen deele verſtaen den inhouden van dien te Authoriſeren ofte te advoueren, ende veel min het ſelve onder onſe protectie ende beſcherminge eenig meerder credit, aenſien ofte reputatie te geven, nemaer den Suppliant in cas daer inne iets onbehoorlijcx ſoude influeren, alle het ſelve tot ſijne laſten ſal gehouden weſen te verantwoorden, tot dien eynde wel expreſſelijk begeerende, dat by aldien hy deſen onſen Octroye voor het ſelve Boeck ſal willen ſtellen, daer van geen gebreviereerde ofte gecontraheerde mentie ſal mogen maecken, nemaer gehoude weſen het ſelve Octroy in 't geheel ende ſonder eenige omiſſie daer voor te drucken, ofte te doen drucken, ende dat hy gehouden ſal zyn een Exemplaer van het voorſz Boeck, gebonden ende wel geconditionneert te brengen in de Bibliotheek van onſe Univerſiteyt tot Leyden, ende daer van behoorlijck te doen blijcken, alles op pœne van het effect van dien te verlieſen. Ende ten eynde den Suppliant deſen onſen conſente ende Octroye moge genieten als naer behooren, laſten wy allen ende een ygelijcken dien 't aengaen mag, dat ſy den Suppliant van den inhoude van deſen doen, laten ende gedogen, ruſtelijck, vredelijck ende volkomelijck genieten ende gebruycken, ceſſerende alle beleth ter contrarie. Gedaen in den Hage onder onſen grooten Zegel hier aen doen hangen, den 3. December in 't Jaer ons Heeren ende Saligmaeckers duyſent ſes hondert negen en tnegentigh.

vt.

A. HEINSIUS.

Ter Ordonnantie van de Staten

SIMON VAN BEAUMONT.

PRE-

PREFACE.

LEs Avantures de Telemaque ont merité il y a long-tems l'applaudissement de toutes les personnes de bon goût : & quoi qu'on en ait fait en moins d'un an plus de vint Editions differentes, on peut dire néanmoins qu'il n'y en a point encore eu assez pour contenter l'avidité du public, qui ne peut se rassasier de la lecture d'un Livre si utile & si agréable. D'ailleurs l'empressement que les Imprimeurs ont témoigné pour satisfaire les curieux, fait qu'ils ont tellement précipité les Editions, qu'à peine en trouve-t-on une correcte & digne d'un Ouvrage aussi excellent que celui-ci ; c'est ce qui a fait entreprendre cette nouvelle Edition, qu'on trouvera, sans doute, beaucoup plus parfaite que les

précédentes. Il seroit à souhaiter que Mr. de Cambray eut voulu lui-même prendre soin de l'Edition de son Livre. Sa modestie & peut-être la crainte de déplaire à des Puissances, à qui il a eu le malheur de devenir suspect, l'en ont empêché jusques ici. Mais autant qu'il a marqué d'indifférence pour le succez de son Livre, autant le Public a témoigné d'ardeur pour le faire valoir; & il ne faut pas s'en étonner; les agrémens infinis qui y sont répandus, & qui servent à rehausser le prix de la Morale la plus pure qu'on puisse imaginer, l'ordre & l'économie de tout l'ouvrage, l'expression noble & vive, la narration agréable & aisée, la varieté, l'abondance, le sçavoir bien ménagé, en un mot le merite de l'Auteur déja connu d'ailleurs, & enfin son malheur, dont presque personne ne l'a jugé digne, tout cela a produit cette multitude de suffrages & d'approbations qu'on s'est empressé de donner aux Avantures de Telemaque. Plusieurs personnes même ont été ravies de trouver cette occasion de venger Mr. de Cambray de la persécution qu'on lui a suscitée.

Tout le monde sçait qu'il a été le Martyr de la Théologie Mystique qu'il a defendue

fenduë dans son Livre des Maximes. L'histoire en est longue, & demanderoit un éclaircissément fort ample; mais les bornes que je me suis prescrites dans cette Préface, ne me permettent pas de m'étendre beaucoup.

Je dirai donc en peu de mots que Mr. de Cambray, tout grand esprit qu'il est, s'est mis dans la tête le dessein de soutenir l'amour pur & desinteressé, tel que plusieurs Contemplatifs l'ont enseigné, & tel qu'il ne subsiste que dans l'imagination échauffée de quelques dévots de profession, qui croyent par là se sequestrer du reste du monde, & qui regardent les autres hommes comme des mercenaires, qui marchandent le Paradis avec Dieu, & qui ne le servent qu'en veuë de la recompense.

Cette idée, sans doute, est belle & digne de la grandeur de Dieu, qui mérite d'être servi pour lui-même, sans aucune veuë d'interêt. C'est dommage que la nature de l'homme soit trop foible pour atteindre à une si haute perfection; & que l'amour propre soit toujours la base & le motif de toutes nos vertus. Toutefois plusieurs Mystiques approuvez de l'Eglise Romaine l'ont enseigné ces mêmes Maximes; & on sçait encore bien plus loin que

Mr. de Cambray, comme la plûpart en conviennent, & comme il me seroit fort aisé de le démontrer. C'est néanmoins sur cette doctrine qu'on a intenté le procés à Mr. de Cambray. Je ne pretends point ici rapporter toutes les persecutions qu'on lui a suscitées, le Public en a été informé & lui a rendu justice.

Personne n'ignore que Mr. de Meaux autrefois son ami intime a été le plus passionné de ses ennemis, qu'il s'est servi contre lui de l'autorité du Roi, & du zéle que ce grand Prince témoigne pour la Religion, qu'il a engagé plusieurs Prelats dans sa querelle, qu'il a soulevé une partie de la Sorbonne, qu'il a repandu plusieurs Libelles pour ternir la reputation de son ancien ami; & qu'enfin toutes ces démarches, où il a paru beaucoup de passion & d'emportement, ont plûtôt fait voir le grand crédit de Mr. de Meaux, que la justice de sa cause.

Mais, dira-t-on, quelles sont les raisons qui ont si fort animé Mr. de Meaux contre son confrere & son ami, d'où a pû proceder un zéle si amer? L'interêt de la Religion n'inspire point tant d'injures, tant d'intrigues, ni de cabales, sur tout contre un homme qui ne respire

que

que la paix; qui ne demande que la juſtice & la raiſon, qui offre de ſe ſoûmettre à un Tribunal legitime, qui s'y ſoûmet ſans réſerve, & qui donne l'exemple d'une parfaite obéïſſance. Avoüons-le franchement, & rendons gloire à la verité; Mr. de Meaux avoit pour animer ſon zele d'autres motifs que ceux de la Religion. Il ne m'appartient pas de ſonder les cœurs; mais puis que Mr. de Meaux s'eſt donné cette licence à l'égard de Mr. de Cambray, il nous permettra d'en uſer de même à ſon égard. C'eſt lui qui nous en a donné l'exemple, & nous tâcherons de le ſuivre. Mais comme nous n'avons pas cet heureux talent qu'il a pour répandre des injures, nous nous diſpenſerons de l'imiter en ce point. Voici donc ce que quelques-uns, qui paroiſſent avoir mieux demêlé la verité, ont penſé de toute cette affaire, qui a fait tant de bruit dans le monde, & dont peu de gens ont pénétré les veritables motifs.

Mr. de Meaux a recherché avec empreſſement la Charge de premier Aumônier de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Mr. de Cambray a paru auſſi la ſouhaiter, mais ſans faire de brigues pour

l'obtenir, & ſans autre appuy que ſon ſeul mérite. Le credit de Mr. de Meaux l'a emporté, il a eu la victoire entiére, mais il ne s'en eſt pas contenté, Mr. de Cambray a ceſſé d'être ſon ami dès qu'il eſt devenu ſon rival, un concurrent d'un tel merite eſt toujours à craindre quelque malheureux qu'il ſoit. Voilà ſi je ne me trompe, le nœud fatal; mais pouſſons encore plus loin nôtre recherche. Mr. de Cambray en recevant l'Archevêché que le Roi lui a donné, ſe demit d'une Abbaye conſiderable, diſant que le revenu de l'Archevêché de Cambray lui ſuffiſoit. Cet exemple de deſintereſſement, digne ſans doute d'être admiré, condamnoit tacitement la conduite de Mr. de Meaux, qui poſſede ſeul pluſieurs Benefices, & dont l'ambition n'eſt pas encore ſatisfaite. Ainſi ce n'étoit plus ſelon lui une action ni belle ni indifferente. D'ailleurs la réputation d'eſprit, de ſçavoir & de vertu, que Mr. de Cambray s'eſt acquiſe, offuſquoit en quelque façon la gloire de Mr. de Meaux, qui depuis long-tems étoit l'Oracle des Prélats de France, & qui ne vouloit pas décheoir de cet honneur.

Ces raiſons le rendoient ſon ennemi ſecret,

crat, mais, elles ne lui permettoient pas encore de la paroître, il falloit des pretextes specieux pour autoriser sa passion, & pour ne pas perdre sa reputation, en voulant détruire celle d'un autre. Le Livre des Maximes lui a fourni tout ce qu'il souhaitoit, il y a veu ou a creu y voir des consequences dangereuses. La bonne intention de l'Auteur n'a pu l'excuser, sa droiture, sa soumission, & toutes ses autres vertus n'ont pû arrêter le torrent d'injures qui étoit tout prêt à se répandre, ce zele amer s'est saisi, & a ébloüi les simples. Les idées de perfection que Mr. de Cambray a voulu donner dans son Livre, n'ont été que des chimeres & des heresies, son nom dans les Ecrits de Mr. de Meaux, s'est trouvé accompagné des épithetes les plus odieuses; & comme sa conduite ne donnoit pas de prise on a voulu la confondre avec Madame Guyon, & mettre un homme si sage dans les interêts d'une femme extravagante; il est devenu *le Montan de la nouvelle Prisille*. En un mot il n'y a point de voyes dont on ne se soit servi pour le rendre criminel. On a remué Ciel & Terre contre lui. Pendant ce tems de troubles & de persecutions Mr. de Cambray a conservé dans son

cœur la paix de la tranquillité, & comme s'il eut été insensible aux injures & aux cabales qu'on faisoit contre lui, il ne répondoit qu'avec une modération capable de desarmer toute la colère de ses ennemis. La force n'a paru que dans ses raisons & dans la victoire qu'il a remportée sur lui-même, aussi a-t-il gagné les suffrages de toutes les personnes desintéressées, & malgré la condamnation de Rome il a été justifié dans tous les cœurs.

Chacun sait que les intrigues de ses adversaires ont eu l'ascendant sur les raisons, cela n'a pas empêché qu'il n'ait obéi aveuglément. Il n'a pas plûtôt vû l'arrêt prononcé contre lui, qu'il s'est soumis sans aucune restriction, il a lui-même condamné son Livre, sans chercher ni prétexte ni excuse pour le défendre. On voit dans l'Histoire de l'Eglise beaucoup de Saints & de grands Prélats qui sont tombés dans l'erreur, mais on n'en voit aucun qui ait fait paroître une soûmission si parfaite, &, je l'ose dire, qui se soit deffendu avec tant de force & de moderation.

Tout le monde a loüé Mr. de Cambray de sa soûmission, je ne vois que Mr. Jurieu qui l'ait blâmé d'avoir procuré la paix de l'Eglise par une obéissance sans réser-

ve, & qui ait traité de baſſeſſe le courage qu'il a témoigné à ſe vaincre lui-même. Ce Miniſtre n'attribue la ſoumiſſion de Mr. de Cambray qu'à l'interêt & qu'aux motifs les plus indignes d'un honnête homme, en quoi il fait aſſez connoître le fonds de ſon ame, & les raiſons qui le feroient agir en pareille occaſion. Mais laiſſons-le ce Miniſtre s'applaudir de ſon erreur, & reprenons nôtre hiſtoire.

Il n'y a perſonne juſqu'ici qui ne juge que Mr. de Meaux doit être content de la ſoumiſſion de ſon adverſaire; en effet, ſi ce Prélat ne cherche que l'avantage de l'Egliſe le voilà ſatisfait. Rome a parlé, tout cede, ſon Adverſaire donne le premier l'exemple d'obéiſſance. La charité demande qu'on oublie le paſſé, qu'on loüe hautement la conduite d'un ennemi ſi ſage, ſi l'on peut traiter d'ennemi un homme qui ne cherche, & qui ne veut que la verité. Cependant Mr. de Meaux vient encore à la charge & attaque un homme qui ne ſe deffend plus; il a reveillé tout nouvellement cette affaire dans l'Aſſemblée du Clergé de France qui s'eſt tenue à S. Germain en Laye, & a voulu qu'on travaillât à la reviſion du procès, qu'on en fit une ample Hiſtoire pour juſtifier ſon

zéle à la posterité, & pour immortaliser sa gloire, en humiliant son adversaire qu'il ne croit pas encore assez abbatu. C'est en vain que l'Evêque de Rennes appuyé de plusieurs de ses Confreres lui a representé en pleine Assemblée qu'on ne devoit plus se souvenir de l'affaire de Mr. de Cambray que pour admirer son obéissance, & sa soumission; Mr. de Meaux n'a pas laissé de poursuivre, & dans un des Bureaux à la tête duquel ce Prelat s'est mis, on a fait de nouveau le procès à Mr. de Cambray.

Une si cruelle persecution n'a point fait changer de conduite à Mr. de Cambray; il n'a opposé que la moderation à tout cet emportement; mais il y auroit sujet de craindre que le Public, qui rend volontiers justice, & qui s'irrite contre la faveur dont on abuse, ne s'élevât enfin pour un illustre malheureux. Je croy même que Mr. de Meaux, pour sa propre reputation, auroit bien fait de prendre le parti d'admirer avec tout le monde la sagesse d'un Prelat si soumis, & qui s'est plus acquis de reputation par son malheur, que lui-même par sa victoire.

Tout ce recit ne tend point à faire croire qu'on ait eu tort de condamner la doctrine

trine de Mr. de Cambrai. A Dieu ne plaiſe qu'on s'oppoſe à un jugement auſſi autentique que celui de la Cour de Rome; Mr. de Cambray s'y eſt ſoumis, & il a bien fait; les veuës profanes qu'on peut avoir euës n'empêchent pas que le jugement ne ſoit équitable. On a prétendu ſeulement montrer la violence, & l'injuſtice du procedé de quelques particuliers à ſon égard, qui le pourſuivoient à toute outrance, lors qu'il ne reſpiroit que la paix, & qu'il offroit de ſe ſoumettre ſans reſtriction. Voilà ſurquoi le Public condamne ſes Adverſaires, & admire ſa conduite, qui ne s'eſt jamais démentie.

Il y a encore une choſe ſur laquelle Mr. de Cambray peut ſe plaindre avec raiſon; c'eſt que n'ayant rien avancé que ſur la foy de tous les Myſtiques les plus approuvez, de St. François de Sales entre autres, de Ste. Thereſe, du bien-heureux Jean de la Croix, de Balthazar Alvarez, &c. on n'a pourtant pas voulu les confondre avec lui, quoi qu'il ait été plus moderé qu'eux; c'eſt vouloir que ſa doctrine ſubſiſte encore dans les Livres de ces Auteurs, quoi qu'elle ſoit condamnée dans le ſien. Mais avoüons-le franchement, le malheur de Mr. de Cambray vient d'avoir

voir tiré cette doctrine de l'obſcurité myſtérieuſe où elle étoit enfermée. Il l'a miſe au grand jour, il a, pour ainſi dire, levé le voile qui la couvroit, & avec beaucoup de netteté & de préciſion, il l'a montrée telle qu'elle étoit; alors developée du galimatias qui l'environnoit, elle a paru toute nouvelle ; & voila en quoy Mr. de Cambray a choqué les eſprits, il a parlé trop nettement pour des gens qui veulent être trompez, il a diſſipé ces nuages, qu'on avoit ſi long-tems reſpectez, la lumiére les a ébloüis, & ils ont condamné dans lui ce qu'ils avoient aprouvé dans les autres.

Mais c'eſt aſſez parlé ſur cette affaire, revenons à Telemaque. Ce nouvel Ouvrage de Mr. de Cambray n'a pas veu le jour du conſentement de ſon Auteur. Il ne l'avoit compoſé que pour l'inſtruction de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, à qui il vouloit inſpirer des ſentimens nobles & deſintereſſez. Il ſe croyoit aſſez recompenſé de ſon travail par le fruit qu'il en eſperoit, & par l'avantage que tous les peuples en recevroient un jour, ſi ſes maximes étoient ſuivies. Mais le bonheur a voulu que le Public ait profité malgré lui de la lecture d'un ſi excellent

lent Livre. Un Valet dont il s'étoit servi pour écrire l'ouvrage, à mesure qu'il le composoit, en fit une double copie; & depuis étant sorti de chez Mr. de Cambray pour des raisons que je n'ai pas sçûës, profita du manuscrit qu'il avoit, & le vendit à un Libraire de Paris. Ainsi Mr. de Cambray a veu tout à coup son Livre qu'il croyoit bien enfermé dans sa cassette courir toute la France & ensuite tous les Pays étrangers. Le Public l'a receu avec applaudissement, & malgré le dégoût de quelques critiques, l'a mis au dessus des plus beaux ouvrages qui ayent paru depuis long-tems.

Je ne pretends pas ici justifier Telemaque contre les degoûts injustes de quelques censeurs; le Public le justifie assez, & par l'estime qu'il fait du Livre, & par le mépris qu'il témoigne pour la Critique. Ces Auteurs se décrient eux-mêmes en voulant se tirer de l'obscurité où leur peu de merite les a reduits malgré eux: en effet leur plume seroit à jamais ignorée, s'ils n'avoient eu la hardiesse de se faire un si noble adversaire. Ce sont proprement des Pygmées qui attaquent un Hercule.

Un de ces Auteurs qui a fait imprimer sa Critique en Hollande n'a donné au public qu'un

qu'un tissu de mauvaises plaisanteries, en quoi il est trés-abondant, car il trouve moyen d'en debiter tous les mois contre tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Europe. Je trouve Mr. de Cambray bien heureux d'être mis en si bonne Compagnie, & de n'avoir pas l'approbation d'un si foible Ecrivain, puis que pour la meriter il faudroit renoncer à celle des personnes de bon goût.

L'autre Auteur, dont je parle, a composé une énorme Critique pour sa longueur, & qu'on peut justement appeller l'effroy du Lecteur, *horribilem & saevum Libellum*, Livre aussi ennuyeux que celui de Mr. de Cambray est agréable & divertissant. Ce sont des citations Greques & Latines entassées sans discernement & sans ordre, qu'il envoye à une Dame pour la divertir, comme il pense; mais en effet pour lui faire prendre tous les Livres en horreur. Il commence par une ample dissertation contre les Romans: ensuite
Pag. 3. de quoi il ajoute que *le profond respect qu'il a pour le caractère & pour le merite personnel de Mr. de Cambray, le fait rougir de honte pour lui, d'apprendre qu'un tel ouvrage soit sorti de sa plume, & que de la même main dont il offre tous les jours*

au

au Dieu vivant le Calice adorable qui contient le ſang de J. C. le prix de la redemption de l'Univers, il ait preſenté à boire à ces mêmes ames qui en ont été rachetées la coupe du vin empoiſonné de la proſtituée de Babylone. Voila du plus haut ſtyle, & qui fait voir que l'Auteur aime les grands mots. Aprés ce début il cite Mr. de Cambray devant tous les Peres de l'Egliſe pour entendre ſa condamnation ; mais ce bon Critique ne ſçait pas que St. Jean Damaſcene, qu'un Pape, & que pluſieurs Evêques ont compoſé des Romans, & que l'on dit communément que l'Hiſtoire de Job a été inventée par Moyſe pour exciter les Iſraëlites à la patience.

Voila donc les Romans autoriſez par les plus grands hommes. Mais, ajoute l'Auteur de la Critique, *les charmes de la vie champêtre, & des tendres amours des Bergers, & des Bergeres d'Egypte dançans au ſon du chalumeau & de la flûte ſur la fougére, & la peinture qu'il fait de la beauté naturelle & ſans fard des petites païſannes Egyptiennes, le bonheur des habitans de la Betique, &c. tout cela eſt decrit avec trop d'agrémens, & ne ſert qu'à corrompre l'eſprit de la jeuneſſe.* Pag. 5. Voila ſans doute une Critique toute nouvelle,

qui

qui défend les graces & les ornemens du discours.

S'il ne faut pour plaire qu'une narration pesante, & un stile pedantesque, l'Auteur de la *Telemacomanie* est incomparable. Cependant il veut quelquefois prendre le ton plaisant, mais cela lui sied aussi mal qu'à l'Ane de la fable de vouloir divertir son maître & se rendre agreable, il n'y a point de mauvaise turlupinade qu'il ne prenne pour de bons mots, & afin que l'on voye que je ne parle pas en l'air, voici un échantillon de ses plaisanteries par lequel on jugera du reste. Il dit pag. 35. qu'il est étonnant que Mr. de Cambray n'*ait pas sçû, ou n'ait pas fait réflexion que le bon homme Anchise ne mourut en Sicile qu'après que son fils Enée l'y eut aporté non sur ses épaules mais dans un bon vaisseau.* La remarque est curieuse & digne d'un grand Critique comme lui.

Mais il y a dans cet endroit une faute encore plus pitoyable. Il reproche à Mr. de Cambray d'avoir commis un Anachronisme le plus grossier qui soit dans son Livre en faisant inspirer à Aceste le dessein d'immoler Telemaque sur le tombeau d'Anchise avant que la flote d'Enée, qui étoit sur les côtes, fut arrivée. C'est ici qu'il

qu'il triomphe. *Il faut*, dit-il, *qu'un menteur ait bonne memoire. Si Anchiſe eſt mort en Sicile, Enée y eſt donc arrivé, & ſa Flote n'eſt plus errante dans les Mers aux environs de cette Iſle.* Pag. 15.

L'Auteur de la Telemacomanie ſe ſeroit épargné tout ce diſcours s'il avoit pris la peine de lire le premier & le cinquiéme Livre de l'Enéide. Il auroit vû dans le premier Livre Enée partant de Sicile pour aller en Italie, & ce Heros jetté par la tempête ſur les côtes d'Afrique, où Didon le reçoit & lui fait conter ſes avantures depuis l'embraſement de Troye juſqu'à ſon arrivée dans la Sicile, & à la mort de ſon pere Anchiſe qui mourut à Drepane, il auroit vû dans le cinquiéme Livre le retour d'Enée en cette Iſle, où la tempête l'oblige d'aborder une ſeconde fois. Mr. de Cambray feint que la même tempête pouſſa le Vaiſſeau de Telemaque ſur les côtes de Sicile, & qu'Aceſte eut alors deſſein de l'immoler ſur le tombeau d'Anchiſe pour venger Enée des maux qu'Ulyſſe avoit faits devant Troye. Voila cet *Anachroniſme épouvantable*, ou plûtôt l'ignorance du Cenſeur, qui n'a pas ſceu qu'Enée avoit été deux fois en Sicile.

Pour achever de faire voir le peu de jugement

gement de cet Auteur, j'ajouterai une autre beveuë qu'il a faite dans l'Article de Pygmalion.

Pag. 156. & suiv. Il accuse Mr. de Cambray d'avoir confondu la Chronologie, & il assure que Pygmalion Roi de Tyr ne vivoit point du tems de la guerre de Troye, il le prouve par l'autorité de plusieurs Auteurs Grecs & Latins, & employe cinq à six pages à demontrer cette verité. Il pouvoit s'épargner cette peine, car c'est un fait que personne n'ignore & que Mr. de Cambray sçait apparemment mieux que lui: en effet qui doute que Didon, Sichée & Pygmalion n'ayent été plus de 200. ans aprés la prise de Troye. Si Mr. de Cambray ne l'a pas dit ainsi, c'est qu'il n'a pas voulu s'assujettir dans un Roman aux regles de l'exacte Chronologie, & qu'il a mieux aimé suivre la disposition de Virgile, qui place les avantures de Pygmalion au tems d'Enée & de la guerre de Troye. Il a crû qu'un tel garand l'autorisoit assez dans un point où il n'est pas question de débroüiller la Chronologie, mais de plaire & d'instruire par la vrai-semblance plûtôt que par la verité. Voila ce que l'Auteur de la Critique auroit pensé, s'il avoit eu le goût de la Poë-

sie.

sie. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il veut prouver que le Pygmalion de Telemaque vivoit long-tems aprés ce jeune Heros, en le confondant avec un autre de même nom qui vivoit plusieurs siecles avant la guerre de Troye. C'est un plaisir de l'entendre parler lui-même.

Les Poëtes de leur côté, dit-il en parlant de Pygmalion, *assurent que Venus & l'Amour pour se venger de ce qu'ils n'avoient pû le reduire sous leur Empire le rendirent amoureux d'une statuë, & que pour le châtier de l'horreur qu'il avoit pour les vivantes & animées Idoles de chair, ils le rendirent furieux & passionné pour une idole de pierre.* Pag. 161.

Il dit dans la page precedente: *Mr. de Cambray nous depeint Pygmalion comme un homme passionné pour les femmes, comme idolâtre de la beauté d'Astarbé, comme le plus grand debauché, & le plus transporté de tous les hommes pour les plaisirs sensuels, & comme un monstre d'incontinence. Mais ce Prince n'étoit rien moins que cela, il avoit en horreur les femmes & ne pouvoit les souffrir, &c. Venus eut le chagrin aussi-bien que l'Amour son fils de ne pouvoir jamais l'asservir sous son Empire.* Pag. 160.

On ne peut pas renfermer plus de beveuës en moins de paro-

paroles. L'Auteur de la Critique pretend ici nous prouver que Pygmalion Roi de Tyr n'étoit pas debauché, parce qu'il y a eu environ 400. ans avant lui un fameux Sculpteur dans l'Isle de Chypre qui portoit le même nom, & qui étoit fort continent. En effet ce Pygmalion, dont il parle, & qu'il confond avec le Roi de Tyr, étoit un celebre Sculpteur de l'Isle de Cypre, qui avoit fait lui-même la statuë dont il devint amoureux. Venus touchée de sa passion metamorphosa le marbre en une femme aussi belle que l'étoit l'ouvrage de Pygmalion. Ce fut de cette femme qu'il eut Paphos qui donna son nom au Païs de sa naissance. Paphos fut pere de Cyniras, & Cynirás eut de Myrra sa propre fille, Adonis qui fut favori de Venus. Toute cette fable est si connuë qu'on ne peut trop admirer l'ignorance de l'Auteur qui se pique d'une grande érudition d'avoir embroüillé des choses si claires.

Cette erreur n'est pas la seule où il soit tombé au sujet de Pygmalion; il prétend que ce Prince, que Mr. de Cambray nous dépeint comme un impie, étoit un homme trés-religieux, & que son avarice insatiable, & l'assassinat qu'il commit dans

la

la perſonne de Sichée mari de ſa ſœur Didon n'étoit qu'une bagatelle, & n'empêchoit pas qu'il ne fut honnête homme & les delices de ſon peuple.

Voila de beaux ſentimens pour un homme qui nous veut faire un crime de la compoſition d'un Roman qui n'inſpire que la vertu. Je ne parle point des équivoques groſſiéres qu'il dit à l'occaſion d'un entretien que Telemaque eut avec un Prêtre Egyptien; ni des loüanges fades qu'il donne à Mr. de Meaux. On ſçait bien que ce Prelat mérite d'être loüé, mais je doute qu'il goûte des loüanges ſi mal aſſaiſonnées.

C'eſt trop s'arrêter, dira-t-on à refuter un Livre que perſonne ne lira; d'ailleurs le Livre de Mr. de Cambray eſt au deſſus de la Critique: il eſt vrai: cependant, comme il y a eu quelques gens de merite qui ont trouvé à dire à cet Ouvrage, & qui ont aporté des raiſons plus plauſibles, tâchons de leur répondre, & de les ſatisfaire.

1. Ils diſent que le ſtyle en eſt trop Poëtique, & traitent de verbiage ces endroits où l'Auteur s'égaye, & ſe répand dans des deſcriptions pompeuſes, & dans des comparaiſons un peu étenduës. Il eſt vrai que le ſtyle de Mr. de Cambray eſt

Poëtique, & que c'eſt même la plus belle Poëſie qu'on ait veu depuis Homére; mais c'eſt juſtement faire l'éloge de l'Auteur que de dire que ſon ſtyle reſſent la Poëſie ancienne, parce qu'il s'eſt propoſé de l'imiter en faiſant une ſuite des avantures de Telemaque, qu'Homere conte dans ſon Odyſſée. Il faut donc voir s'il a bien pris la maniére de ce Poëte; & s'il y a réüſſi, il faut avoüer que ſon ouvrage a toute la perfection qu'on peut demander.

Mais, diſent quelques-uns, pourquoi choiſir ce ſtyle, lors qu'on écrit en proſe. La raiſon n'eſt pas difficile à trouver. Mr. de Cambray écrit pour un jeune Prince à qui il eſt beſoin de faire paſſer les preceptes ſous un ſtyle qui lui plaiſe, & qui lui cache en quelque façon l'amertume du remede (pour me ſervir de la penſée du Taſſe.) Or il n'y a point de ſtyle plus capable de plaire à l'eſprit d'un jeune Prince, & de lui inſinuer la Morale, que celui qu'il a choiſi. On ſe rebute des maximes qui ont trop l'air dogmatique; il falloit inventer un ſtratagême innocent, & Mr. de Cambray l'a trouvé dans la facilité & dans l'abondance de ſa plume, qui a ſi bien imité celle d'Homere, que les plus habiles doutent aujourdhui ſi Homere eſt plus digne d'admiration que lui.

a.

2. D'autres ſont choquez de ce qu'il a choiſi la Fable plûtôt que l'Hiſtoire, & diſent qu'une Morale auſſi parfaite que celle-là devoit être appliquée à des ſujets veritables, & non pas liée à des avantures chimériques. Mais c'eſt ſe déclarer contre tout le genre humain que de vouloir condamner la fable; l'Ecriture Sainte ne l'a pas rebutée, & les plus ſévéres l'ont admiſe; les enfans y ont du penchant, & il eſt bon d'en profiter pour leur inſpirer par ce moyen les preceptes, qui autrement les dégouteroient; il faut les déguiſer en amuſement & en badinage; preſque tous les hommes ont beſoin de cette précaution; Mr. de Cambray eſt donc bien loüable de l'avoir ſuivie en inſtruiſant un jeune Prince; on ſçait que les Princes ont plus beſoin de ces ſortes de ménagemens que les autres.

Quelques-uns ont fait d'autres objections, mais elles ſont ſi legeres qu'il ſeroit inutile de les relever ici; le Livre ſe défend par lui même, & le plaiſir qu'il donne à ſes Lecteurs, eſt une preuve convaincante de ſon merite.

On y trouve par tout de la nobleſſe dans les ſentimens & dans les expreſſions, qui ſont ſans contredit les plus fleuries, &

les plus magnifiques que nôtre Langue puiſſe fournir. On y voit toutes les graces de la Poëſie, tous les ornemens & toute la force de l'Eloquence, jointe à un ſçavoir profond de l'Antiquité, que l'Auteur employe avec tant d'art qu'il ſemble que les choſes ſe ſoient preſentées d'elles-mêmes. Rien ne ſent le donneur de preceptes, tout y eſt riant, tout y engage, & tient un Lecteur attentif juſqu'à la fin, qui vient toûjours trop tôt à ſon gré.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à ajouter ſur la conduite ſage & édifiante que Mr. de Cambray garde dans ſon Dioceſe, où il gouverne avec une douceur, & une force qu'on ne peut trop admirer. Je pourrois m'étendre ſur les charitez qu'il fait, ſur les inſtructions qu'il donne à tout ſon peuple, ſur la facilité qu'il y a de l'aborder: mais il ſuffit de dire, pour faire ſon caractére en peu de mots, qu'il pratique exactement les maximes qu'il enſeigne, & qu'il ne parle dans ce Livre que de l'abondance de ſon cœur. Je ne doute point que tout ce qu'on a dit ici ne choque la modeſtie de Mr. de Cambray; mais ſi l'on n'a pas ſon aveu dans les loüanges qu'on vient de lui donner, on eſt ſeur au moins d'avoir celui du public.

LE

LE SERPENT & LA LIME.

FABLE

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

Addreſſée aux Auteurs qui ont critiqué les Avantures de Telemaque.

FABLE.

ON conte qu'un ſerpent voiſin d'un Horloger
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voiſinage)
Entra dans ſa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il ſe mit à ronger.
Cette lime lui dit, ſans ſe mettre en colére,
Pauvre ignorant! & que pretends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit ſerpent à tête folle,
Plûtôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents,
Je ne crains que celle du tems.

Ceci s'addreſſe à vous, eſprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CON-

CONTRE L'AUTEUR DE LA TELEMACOMANIE.

EPIGRAMME.

QU'une ame tendre & pieuſe,
Dans l'excès de ſon zéle un peu trop ſcrupuleuſe,
S'allarme ſans ſujet d'un fabuleux Eſcrit;
Je pardonne à ce foible Eſprit.
Mais je ne puis ſoufffrir le ſcrupule bizarre,
Que forme un Libertin, d'un feint zele emporté;
Et dont on vient à St. Lazare
De châtier l'impieté.
A peine en ſort-il, qu'il attaque
Le ſage Auteur de Telemaque,
Et fait ſi bien par ſes raiſons,
Qu'il va de St. Lazare aux petites Maiſons.

Le differend terminé entre les deux Auteurs qui ont critiqué Telemaque.

EPIGRAMME.

G*** & F** ces Critiques fameux,
Qui contre Telemaque ont fait mainte ſatire,
Depuis n'a guere ont un debat entre eux.
Vôtre ſtyle plaiſant (dit l'un) eſt ennuyeux,
Le vôtre, répond l'autre, eſt d'un pedant craſſeux.
Qui l'auroit jamais oſé dire?
Ils ont trouvé moyen d'avoir raiſon tous deux.

SOM-

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

Telemaque fils d'Ulysse poussé par la tempête, accompagné de Minerve sous la figure de Mentor, arrive dans l'Isle de Calypso, & est trés bien reçû. Calypso le prie de lui raconter ses avantures, ce qu'il fait, & commence par son départ d'Itaque. Telemaque évite la rencontre de la Flote des Troyens, & aborde en Sicile. Est presenté à Aceste, qui le veut faire immoler sur le tombeau d'Anchise. Mentor prédit à Aceste, que dans trois jours il sera attaqué par des Barbares, & lui conseille de se tenir sur ses gardes : Cette prédiction sauve la vie à Telemaque & à Mentor; ils se rembarquent dans un Vaisseau Phenicien, qui est pris par des Egyptiens & conduit en Egypte; ils sont presentez à Sesostris, qui conçoit de l'affection pour Telemaque. Ils sont trahis par Metophis Favori du Roi, qui sépare Telemaque de Mentor, & les envoye en esclavage :

Te-

Telemaque eſt reuuit à garder les Troupeaux, & méne une vie tres-agréable avec les autres Bergers qu'il inſtruit. Combat un Lyon, & le tuë : Le bruit de cette action le fait rapeller à la Cour. Il entre dans les bonnes graces du Roy Seſoſtris, qui lui promet un Vaiſſeau pour continuer ſa route. Mort de Seſoſtris. Telemaque eſt enfermé dans une Tour par Boccoris fils de Seſoſtris. Mort de Boocoris. Telemaque eſt mis en liberté par celui qui ſuccéde, & conduit à Tyr. Mœurs des Phéniciens, avec le portrait de Pygmalion Roi de Tyr. Evite la fureur de Pygmalion par le conſeil de Narbal, & ſort de Phénicie. Calypſo charmée du recit des avantures de Telemaque, remet au lendemain le reſte de ſon hiſtoire. Telemaque & Mentor ſe retirent. Inſtructions de Mentor à Telemaque, ſur le recit qu'il avoit fait à Calypſo.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe ; dans ſa douleur elle ſe trouvoit mal-heureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus du doux chant de ſa voix : les Nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler, elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gaſons fleuris, dont un Printems éternel bordoit ſon Iſle ; mais ces beaux lieux loin de moderer ſa douleur, lui faiſoient rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer qu'elle arroſoit de ſes larmes,

elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse fendant les ondes avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçût les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, les bancs des rameurs mis en piece, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mats, des cordages flotans sur la côte : puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoi-que jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La Déesse comprit que c'étoit Telemaque, fils de ce Heros; mais quoi-que les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne pût découvrir qui étoit cét homme venerable dont Telemaque étoit accompagné. C'est que les Dieux superieurs cachent aux inferieurs tout ce qu'il leur plaît; & Minerve qui accompagnoit Telemaque sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connuë de Calypso. Cependant Calypso se réjoüissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son pere, elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de sçavoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témerité d'aborder en mon Isle ? Sçachez, jeune étranger, qu'on ne vient pas impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joye de son cœur qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Telemaque lui répondit : ô vous ! qui que vous vous soyez, mortelle, ou Déesse, (quoi-qu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au mal-heur d'un fils, qui cherchant son pere à la mercy des vents & des flots, a vû briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc vôtre pere que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Telemaque, c'est un des Rois qui après un siege de

de dix ans a renversé la fameuse Troye ; son nom fut célébre dans toute la Grece & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, il a parcouru tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui ; Penelope sa femme, & moi qui suis son Fils, nous avons perdu l'esperance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est : mais, que dis-je ! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs, & si vous sçavez, ô Déesse ! ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son Fils Telemaque.

Calypso étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit, Telemaque nous vous apprendrons ce qui est arrivé à vôtre pere, mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous delasser de tous vos travaux, venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils ; venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, & je ferai vôtre bonheur, pourvû que vous sçachiez en joüir.

Telemaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes au dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une foreſt éleve ses branches épaisses au dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flotante, ses cheveux noüez par derriere negligemment, mais avec grace, ce feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui temperoit cette vivacité. Mentor les yeux baissez gardant un silence modeste suivoit Telemaque. On arriva à la porte de la Grote de Calypso, où Telemaque

fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyoit ni or ni argent ; ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statuës. Cette Grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailes & de coquilles ; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtez : les deux Zephirs conservoient en ce lieu malgré les ardeurs du Soleil une delicieuse fraîcheur ; des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez semez d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal ; mille fleurs naissantes émailloient ces tapis verds dont la Grotte étoit environnée ; là on trouvoit un bois de ces arbres toufus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ses plus belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer ; là on n'entendit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros boüillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La Grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une coline ; de là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gemissant, & élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une riviere où se formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuës. Les divers canaux qui formoient ces Isles sembloient se jouer dans la campagne, les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paisible & dormante, & d'autres par de longs dé-

détours revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nuës, & dont la figure bizare formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feston; le raisin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feüilles épaisses de la vigne accablée sous son fruit. Le Figuier, l'Olivier, le Grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Telemaque toutes ces beautez naturelles, luy dit: Reposez-vous, vos habits sont mouillez, il est tems que vous en changiez, ensuite nous nous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont vôtre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secrez & le plus reculé d'une Grote voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez; & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considerant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave & severe: Est-ce donc là, ô Telemaque! les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plûtôt à soûtenir la reputation de vôtre pere, & à vaincre la fortune qui vous persecute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûë qu'à un cœur qui sçait souffrir la

peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Telemaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr plûtôt que de souffrir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après nôtre naufrage cette Déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, lui repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ses trompeuses douceurs plus que les écüeils qui ont brisé vôtre navire. Le naufrage & la mort sont moins affreux que les plaisirs qui attaquent la vertu ; gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même ; quoi-que fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie legerement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flatteuses de Calypso, qui se glisseront avec plaisir dans vôtre cœur ; craignez ce poison caché ; defiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressez & des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chasse ; un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans des tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta en même tems dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. Quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux

contre les Geants, puis les amours de Jupiter & de Semele, la naiſſance de Bachus & de ſon éducation conduite par le vieux Silenne, la courſe d'Hypomene & d'Atalante, qui fut vaincuë par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Heſperides. Enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevés juſqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre à ces douces voix. Quand Telemaque entendit le nom de ſon pere, les larmes qui coulerent le long de ſes jouës, donnerent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçût qu'il ne pouvoit manger & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux Nymphes, & à l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux Enfers pour en retirer ſa chere Euridice. Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Telemaque & lui parla ainſi.

Vous voyez, Fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois ici; je ſuis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette Iſle, ſans être puni de ſa témerité; & vôtre naufrage même ne vous garentiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Vôtre pere a eu le même bonheur que vous; mais helas! il n'a pas ſçû en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Iſle, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel: mais l'aveugle paſſion de revoir ſa miſerable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour revoir Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vangée par la tempête. Son vaiſſeau après avoir été le joüet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profités d'un ſi triſte exemple; après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſperer, ni pour le revoir,

ni pour regner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajoûta à ces paroles de longs discours pour raconter combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle : elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polipheme, & chez Antiphates Roi des Lestrigons : elle n'oublia point ce qui étoit arrivé dans l'Isle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scille & Charibde.

Elle representa la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle, voulant faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Isle des Pheaciens. Telemaque qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité par Calypso, reconnut enfin son artifice & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner : il répondit en peu de mots, O Déesse ! pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez : laissez-moi en ce moment pleurer mon pere, vous sçavez mieux que moi combien il merite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser d'avantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse : mais pour mieux connoître les moyens de toucher son cœur, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit sur ses côtes. Le recit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long : Non, non, répondit-elle, il me tarde de les sçavoir, hâtez-vous de me les raconter ; elle le pressa long-tems. Enfin il ne put lui résister ; & il parla ainsi :

J'étois

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du siege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere Penelope furent surpris de mon départ; j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Menelas qui me reçût avec amitié dans Lacedemone, ne purent m'apprendre si mon pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toûjours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor que vous voyez ici present, s'opposoit à ce temeraire dessein; il me representoit d'un côté les Cyclopes, Geans monstrueux qui devorent les hommes, de l'autre la Flote d'Enée & des Troyens qui étoient sur ces côtes. Les Troyens, disoit-il, sont animez contre tous les Grecs; mais sur tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque; peut-être que vôtre pere, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous; mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere, montrer vôtre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ses paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter; je n'écoutois que ma passion; & le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage temeraire que j'entreprenois contre ses conseils.

Pendant qu'il parloit, Calypso regardoit Mentor; elle étoit étonnée; elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses: ainsi elle demeuroit plaine de crainte & de défiance à la veuë de cet inconnu; mais elle apprehenda de laisser voir son

trouble. Continuez, dit-elle à Telemaque, & satisfaites ma curiosité. Telemaque reprit ainsi:

Nous eûmes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppez dans une profonde nuit: à la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres Vaisseaux exposez au même péril, & nous reconnûmes bien-tôt que c'étoient les Vaisseaux d'Enée, ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considerer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire; c'étoit lui qui m'encourageoit: je sentois qu'il m'inspiroit une force extraordinaire: il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois, mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni moderation pour ménager le present? O! si jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi! C'est vous Mentor, que je croirai toûjours. Mentor en souriant me répondit: Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autrefois plus moderé dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être: maintenant il faut le prévoir & le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent. La douceur & le courage du sage Mentor me charmoient; mais je fus encore bien plus

surpris,

surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra.

Les Troyens dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, nous voyant de prés, n'auroient pas manqué de nous reconnoître. Il remarqua un de leurs Vaisseaux presque semblable à celui des nôtres que la tempête avoit écarté, & dont la poupe étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur nôtre tête des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis; en cet état nous passâmes au milieu de leur flote; ils pousserent des cris de joye en nous voyant, comme en revoyant les compagnons qu'ils avoient perdus: nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux; enfin nous demeurâmes un peu derriere: & pendant que les vents impetueux les poussoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet, mais ce que nous cherchions, n'étoit guéres moins funeste que la flote qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit là que régnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivez sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Isle armez pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre vaisseau dans le premier emportement; ils égorgent tous nos compagnons; ils ne reservent que Mentor & moi pour nous presenter à Aceste, afin qu'il pût sçavoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où

nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sçauroit que nous étions Grecs.

On nous presenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton severe quel étoit nôtre païs, & le sujet de nôtre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hesperie; & nôtre patrie n'est pas loin de là; ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une Forêt voisine où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort; je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plûtôt que de nous traiter si indignement; sçachez que je suis Telemaque fils du sage Ulysse, Roi des Ithaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers: si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne sçaurois supporter. A peine eûs-je prononcé ces mots, que tout le peuple émû s'écria, qu'il falloit faire perir le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse! me dit Aceste, je ne puis refuser vôtre sang aux manes de tant de Troyens que vôtre pere a précipitez sur les rivages du noir Cocyte. Vous & celui qui vous mène, vous periez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce Heros; Enée même, quand il sçaura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de

plus

plus cher au monde. Tout le monde aplaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler; déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe, où l'on avoit dreſſé deux Autels, où le feu ſacré étoit allumé. Le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux, on nous avoit couronné de fleurs, & nulle compoſition ne pouvoit garantir nôtre vie; c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi, il lui dit: ô Aceſte! ſi le malheur du jeune Telemaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que vôtre propre interêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulez, vous ſerez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder vôtre ville, & pour ravager tout vôtre païs: hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne; ſi ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours; ſi au contraire elle eſt veritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient. Aceſte fut étonné de ces paroles que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſperitez. En même tems il retarda ce ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit averti. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux qui

ſe retiroient dans la Ville. Les bœufs mugiſſans & les brebis belantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert; c'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſçavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie. Avant la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiere; on apperçût une troupe innombrable de Barbares armez: ceux qui avoient mépriſé la ſage prédiction de Mentor perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs. Nos ennemis deviennent nos amis fideles; les Dieux vous envoyent pour nous ſauver; je n'attens pas moins de vôtre valeur que de la ſageſſe de vos paroles, hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne le plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance: il range les ſoldats d'Aceſte, il marche à leur tête, il s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoi que plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin; je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur; ſa cuiraſſe reſſembloit dans ce combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par tout où tomboient ſes coups, ſemblable à un Lion de Numidie que la cruelle faim devore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis; il déchire, il égorge, il nage dans le ſang, & les bergers loin de ſecourir

le

le troupeau, fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares qui esperoient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris, & déconcertez. Les sujets d'Acestes furent animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, & eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables: de ma lance je renversai le fils du Roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple venoit d'une race de Geants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi; mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir avec des torrens de ſang noir & fumant ſon ame cruelle; en tombant il penſa m'écraſer dans ſa chute; le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes: je pris ſes dépoüilles, & je revins à Aceſte avec les armes du mort que j'avois enlevées. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en deſordre, les tailla en pieces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts. Un ſuccés ſi inesperé fit regarder Mentor comme un homme cheri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous ſi les vaiſſeaux d'Enée venoient en Sicile, il nous en donna un pour retourner en nôtre païs, nous combla de preſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs; mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Pheniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſtes quand ils nous auroient laiſſez en Ithaque. Mais les Dieux qui ſe joüent des deſſeins des hommes,

nous réservoient à d'autres dangers. Les Tyriens par leur fierté avoient irrité contr'eux le Roi Sesostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce & la force de l'imprenable Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples; ils avoient refusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à son frere, qui avoit voulu à son retour le massacrer au milieu des réjoüissances d'un grand festin. Sesostris avoit résolu pour abatre leur orgueil, de ruïner leur commerce & les troubler dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez, cherchans les Phéniciens. Une Flote Egyptienne nous rencontra, comme nous commençions à perdre de vûë les montagnes de la Sicile; le port & la terre sembloient fuir derriere nous & se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une Ville flotante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner, mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres; le vent les favorisoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre: ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent prisonniers en Egypte. En vain je leur representai que je n'étois pas Phenicien; à peine daignirent-ils m'écouter, ils nous regarderent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient; & ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Nous arrivons à l'Isle de Pharos; de-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis: si la douleur de nôtre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de Canaux. Nous ne pouvions jetter les

yeux

yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des Isles opulentes, des Maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits qu'ils avoient semez; des Bergers qui faisoient répéter le doux son de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! Il est dans l'abondance, il vit heureux & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoûtoit-il, ô Telemaque! que vous devez regner, & faire la joye de vos peuples. Si jamais les Dieux vous font posseder le Royaume de vôtre pere, aimez vos peuples comme vos enfans; goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches presens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abatre leurs Sujets pour les rendre plus soûmis, sont les fleaux du genre humain; ils sont craints comme ils veulent l'être; mais ils sont hais, détestez, & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondis à Mentor: Helas il n'est pas question de songer aux maximes avec lesquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni nôtre patrie ni Penelope; & quand même Ulysse retourneroit tout plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir. Jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise; mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous. En parlant ainsi, de profonds soûpirs entrecoupoient toutes

mes

mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſçavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dés qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du ſage Ulyſſe, s'écroit-il! Quoi donc! vous vous laiſſez vaincre à vôtre mal-heur; Sçachez que vous reverrez un jour l'Iſle d'Ithaque & Penelope. Vous verrez même dans ſa premiere gloire celui que vos yeux n'ont jamais vû: l'invincible Ulyſſe que la fortune ne peut abatre, & qui dans ſes mal-heurs encore plus grands que les vôtres, nous apprend à ne nous décourager jamais: O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſçait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-temps.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joye & l'abondance répanduë dans toute la Campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille Villes: il admiroit la bonne police de ces Villes; la juſtice exercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfans qu'on accoûtumoit à l'obéïſſance, au travail, à la ſobrieté, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les ceremonies de la Religion, le deſintereſſement, le deſir de l'honneur, la fidelité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pere inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu! il eſt plus que craint, car il eſt aimé; non ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéïr. Il eſt le Roi de tous les cœurs. Chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage amy me parloit. Aussi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis ville opulente, riche & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thebes pour être presentez au Roi Sesostris, qui vouloit examiner les choses lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous montâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette Ville nous parut d'une étenduë immense & plus peuplée que les plus florissantes Villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la conduite des bains, pour la culture des arts, pour la seureté publique; les places sont ornées de fontaines & d'obelisques; les Temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le Palais du Prince est lui seul comme une grande Ville, on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides, & qu'obelisques, que statuës colossales, que meubles d'or & d'argent massifs. Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvez dans un navire Phenicien. Il écoutoit tous les jours à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner. Il ne mépriloit ni ne rebutoit personne; & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses sujets qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toûjours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des maximes des autres peuples éloignez. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous presenta à lui; quand il me vit, il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur

& de majesté ; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flaterie : aprés avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes sçavans ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il sçavoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher dans toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Roys qu'il avoit vaincu, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur, il me demanda ma patrie & mon nom ; nous fûmes étonnez de la sagesse qui parloit par sa bouche ; je lui répondis : ô ! grand Roi, vous n'ignorez pas le siege de Troye qui a duré dix ans, & sa ruïne qui a couté tant de sang à toute la Grece : Ulysse mon pere a été un des principaux Rois qui ont ruïné cette ville, il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'Isle d'Ithaque qui est son Royaume : je le cherche, & un mal-heur semblable au sien, fait que j'ai été pris ; rendez-moi à mon pere & à ma Patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joye de vivre sous un si bon pere.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion, mais voulant sçavoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses Officiers qui fut chargé de sçavoir de ceux qui avoient pris nôtre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Pheniciens. S'ils sont Pheniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays sur un de mes vaisseaux, car j'aime la Gré-

Grece, plusieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenuë jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du mal-heureux Ulysse: tout mon plaisir est de secourir la vertu mal-heureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame aussi corrompuë & aussi artificieuse que Sesostris étoit sincere & genereux: cet Officier se nommoit Metophis: il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance; car les méchans s'irritent contre les bons: il nous sépara, & depuis ce temps-là je ne sçûs ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Metophis esperoit toûjours qu'en nous questionnant séparément il pourroit nous faire dire des choses contraires; sur tout il croyoit m'ébloüir par ses promesses flateuses, & me faire avoüer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la verité, mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Pheniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré nôtre innocence & malgré la sagesse du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas! A quoi les Rois sont-ils exposez? Les plus sages sont souvent surpris des hommes artificieux & interessez qui les environnent; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressez ni flateurs; les bons attendent qu'on les cherche, & les Princes ne sçavent guéres les aller chercher: au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressez à s'insinuer & à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celui qui régne. O! qu'un Roi est mal-heureux d'être exposé aux artifices des méchans!

chans ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la verité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois oüi dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les montagnes du deſert avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Telemaque, diſant : Eh bien ! que fiſtes-vos alors, vous qui aviez préferé en Sicile la mort à la ſervitude ? Telemaque répondit ; Mon mal-heur croiſſoit toûjours, je n'avois plus la miſerable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort ; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune ? il ne me reſtoit plus aucune eſperance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des deſerts affreux : on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpetuel ſur le ſommet des montagnes ; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi les rochers ; vers le milieu de ces montagnes eſcarpées, les vallées ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons. Je ne trouvai d'autres hommes dans ce païs, que des Bergers auſſi ſauvages que le païs même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon mal-heur, & les jours à ſuivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclave, qui eſperant d'obtenir ſa liberté accuſoit ſans ceſſe les autres pour faire valoir à ſon maître ſon zéle & ſon attachement à ſes interêts. Cet eſclave ſe nommoit Buſſus : je devois ſuccomber dans cette occaſion, la douleur me preſſant, j'oubliai un

jour

jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprés d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient décendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines: une voix mugissante sortit de la caverne & me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui grand par la patience. Les Princes qui ont toûjours été heureux, ne sont guére dignes de l'être, la molesse les corrompt, l'orgüeil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmontes ces malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu verras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux Astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux; prens plaisir à les soulager, aime ton peuple, deteste la flaterie, & sçache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras moderé & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquile, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme; la sagesse éclairoit mon esprit; je sentois une douce force pour moderer toutes mes passions, & pour arrêter l'impetuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du desert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Buffus, qui étoit en autorité sur les autres Esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter. Pour mieux supporter l'ennui de la captivité

tivité & de la solitude, je cherchai des livres, & j'étois accablé d'ennui, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soûtenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui sçavent se contenter d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences. En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir; & l'ennui qui devore les autres hommes au milieu des delices, est inconnu à ceux qui sçavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privez de la lecture! Pendant que ces paroles rouloient dans mon esprit je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçûs tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main: ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé; une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, les yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si venerable vieillard: il s'appelloit Termosiris, il étoit Prêtre d'Apollon dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recüeil d'Hymnes en l'honneur des Dieux.

Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons; il racontoit si bien les choses passées qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ses Histoires ne m'ont lassé; il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, & les desseins dont ils sont capables; avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, & la jeunesse la plus enjoüée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée; aussi aimoit-il les

jeu-

jeunes gens lors qu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu; bien-tôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me consoler; il m'appelloit son fils: je lui disois souvent; Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre soûtien. Cet homme semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux.

Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux des plus excellens Poëtes favorisez des Muses. Lors qu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main sa lyre d'or, les Tygres, les Ours, les Lyons venoient le flater & lecher ses pieds. Les Satires sortoient des forêts pour danser autour de lui; les arbres mêmes paroissoient émûs, & vous auriez crû que les rochers attendris alloient décendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens: il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Heros, & la sagesse des hommes qui préferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'enseigna que je devois à l'exemple d'Apollon enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches: aussi-tôt le Mont-Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frapant l'enclume, faisoient gemir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se roüiller. Vulcain

furieux sort de sa fournaise embrasée ; quoique boiteux ; il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive fuant & couvert d'une noire poussiere dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irritant contre Apollon, le chasse du Ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépoüillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete : il joüoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons ; jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale, ils ne sçavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bien-tôt aprés Apollon montra à tous les Bergers les douceurs d'une vie rustique ; il chantoit les fleurs dont le Printemps se couronne ; les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les delicieuses mits de l'Eté, où les Zephirs rafraichissent les hommes, & où la rosée desaltere la terre ; il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorez dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs, & le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprés du feu : tantôt il representoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, ou les rivieres qui font mille détours au milieu des riantes prairies. Il aprit aussi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sçait goûter ce que la simple nature a de merveilleux : bien-tôt les Bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois ; & leurs cabanes attirerent en foule les plaisirs purs qui

fuyent

fuyent les Palais dorez. Les jeux, les ris, & les graces, ſuivoient par tout les innocentes Bergeres.

Tous les jours étoient des jours de Fête: on n'entendoit plus que le gazoüillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zephirs qui ſe joüoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux Bergers qui ſuivoient Apollon: ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fléches les Dains & les Cerfs: les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers, cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire: ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette Hiſtoire doit vous inſtruire: puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre ſauvage, faites fleurir comme lui le deſert, apprenez comme lui à tous les Bergers quels ſont les charmes de l'harmonie; adouciſſez les cœurs farouches, montrez leur l'aimable vertu, faites leur ſentir combien il eſt doux de joüir dans la ſolitude des plaiſirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les Rois vous feront regreter la vie Paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flûte ſi douce, que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtez, attirerent bien-tôt autour de moi tous les Bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine: je me ſentois émû comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne: nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble: tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux

étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons, il ſembloit que ces deſerts n'euſſent plus rien de ſauvage; tout y étoit doux & riant: la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre; nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon où Termoſiris étoit Prêtre; les Bergers y alloient couronnez de Lauriers en l'honneur du Dieu. Nous faiſions un feſtin champêtre; nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins; nos ſieges étoient les gazons; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des Palais des Rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau, déja il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment, le lion heriſſe ſa criniere, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſeche & enflammée, ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu; il bat ſes flancs avec ſa longue queuë; je le terraſſe; la petite côte de mailles dont j'étois revêtu ſelon la coûtume des Berges d'Egypte, l'empêcha de me déchirer; trois fois je le renverſai & trois fois il ſe releva: il pouſſoit des rugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts: toutefois je l'abatis: enfin je l'étouffai entre mes bras, & les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me vêtiſſe de la peau de ce terrible animal. Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos Bergers ſe répandit dans toute l'Egypte, il parvint même juſqu'aux oreilles de Seſoſtris. Il ſçût qu'un de ces deux

Cap-

Captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ſes deſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes, & tout ce qui peut inſtruire les hommes, touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une priſon perpetuelle, lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſedoit injuſtement: ô! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes; ſouvent on ne peut voir la verité par ſes propres yeux; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande; chacun eſt interreſſé à le tromper: chacun ſous une apparence de zéle cache ſon ambition: on fait ſemblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne: on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flate & on le trahit.

Enſuite Seſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des Vaiſſeaux & des Troupes pour délivrer Penelope de ſes Amans. La flote étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſez. Cette experience me faiſoit eſperer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon Royaume aprés quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſçavoir des nouvelles, Seſoſtris qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans tous mes malheurs. Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir

perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere; les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient: Jamais l'Egypte n'eût un ſi bon Roi; jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il faloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais. Pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris? Les jeunes gens diſoient: L'eſperance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi. Pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule. Chacun vouloit en conſerver l'image. Pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau. Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Boccoris n'avoit ni humilité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre indigne de regner; il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les treſors immenſes que ſon pere avoit menagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples & qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre le conſeil flateur des jeunes fous qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi; toute l'Egypte gemiſſoit: & quoyque le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du Trône ne pouvoit long-temps regner.

Il ne me fut plus permis d'eſperer mon retour

en

en Ithaque ; je demeurai dans une Tour sur le bord de la mer auprés de Peluse, où nôtre embarquement devoit se faire, si Sesostris ne fût pas mort ; Metophis avoit eu l'adresse de sortir de prison & de se rétablir auprés du nouveau Roi : il m'avoit fait renfermer dans cette Tour pour vanger la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse ; tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abîmé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la Tour où j'étois ptisonnier. Souvent je m'occupois à considerer des Vaisseaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être brisez contre les rochers sur lesquels la Tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur sort. Bien-tôt, disois-je à moy-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur païs. Helas ! je ne puis esperer ni l'un ni l'autre. Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçûs comme une forêt de mats de Vaisseaux : la mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient. L'onde étoit écumante sous les coups de rame innombrables : j'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces Vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'Isle de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entr'eux. Je n'eus aucune peine de croire que l'insensé Roi Bocchoris avoit par ses violences causé une re-

volte de ſes ſujets & allumé la guerre civile ; je fus du haut de cette Tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, aprés avoir favoriſé leur deſcente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars, des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui : les rouës de ſon Char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſez. Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ſes yeux la fureur & le deſeſpoir ; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : Son courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne moderoit pas ſa valeur ; il ne ſçavoit ny reparer les fautes, ny donner des ordres précis, ny prévoir les maux qui le menaçoient, ny ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin ; ce n'étoit pas qu'il manquât de genie, ſes lumieres égaloient ſon courage, mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses Maîtres avoient empoiſonné par la flaterie ſon beau naturel : Il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur ; il croyoit que tout devoit ceder à ſes deſirs fougueux, la moindre réſiſtance enflamoit ſa colere. Alors ils ne raiſonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même, ſon orgüeil furieux en faiſoit une bête farouche ; ſa bonté naturelle, & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fidelles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toûjours des partis extrémes contre ſes veritables interêts, & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite ; long-temps ſa valeur le ſoûtint contre la mul-

multitude de ſes ennemis, mais enfin il fut accablé; je le vis perir, le dard d'un Phenicien perça ſa poitrine, il tomba de ſon char, que les chevaux traînoient toûjours; & ne pouvant plus tenir les rênes, il fut renverſé ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'Iſle de Cypre lui coupa la tête; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe. Je me ſouviendray toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le ſang, les yeux fermez & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer; toute ma vie il ſera peint devant mes yeux; & ſi jamais les Dieux me faiſoient regner, je n'oublierois point aprés un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Eh! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Calypſo écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que le jeune Telemaque racontoit ingenuëment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor; elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce Prince, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant & moderé. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque, il me tarde de ſçavoir comment vous ſortites de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Telemaque reprit ainſi ſon diſcours: Les Egyptiens

ptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de ceder aux autres: on établit un autre Roi nommé..... Les Pheniciens avec les troupes de l'Isle de Cypre se retirerent aprés avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Il rendit tous les prisonniers Pheniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la Cour, je m'embarquai avec les autres, & l'esperance commença à renaître au fond de mon cœur. Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes la vaſte mer étoit couverte de navires, les mariniers pouſſoient des cris de joie, les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'aplaniſſoient peu à peu: nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir du ſein de la mer ſes feux étincelans; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes que nous découvrions encore un peu ſur l'horiſon, & tout le Ciel d'un ſombre azur nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoy-qu'on m'eût renvoyé comme étant Phenicien, aucun des Pheniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie: De quelle ville de Phenicie êtes-vous, me dit-il? Je ne ſuis point de Phenicie, lui dis-je, mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phenicie, j'ay demeuré long-temps captif en Egypte comme un Phenicien, c'eſt ſous ce nom que j'ay long-temps ſouffert; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel païs es-tu donc, reprit Narbal? Je lui parlai ainſi: Je ſuis Telemaque fils d'Uliſſe, Roi d'Ithaque en Grece; nom Pere s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiegé la ville de Troye; mais

les

les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie : je l'ay cherché en plusieurs païs ; la fortune me persécute comme lui ; vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'aprés le bonheur de retourner parmi les siens, & de trouver son pere. Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne sçai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'est point dans le reste des hommes. Il étoit naturellement sincere & genereux, il fut touché de mon malheur & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand peril ?

Telemaque, je ne doute point, dit-il, de ce que vous me dites, & je ne sçaurois en douter ; la douleur & la vertu peintes sur vôtre visage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je sens même que les Dieux que j'ai toûjours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime comme si vous étiez mon fils ; je vous donnerai un conseil salutaire, & pour récompense je ne vous demande que le secret : Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier. Quoi-que je sois jeune, j'ay déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoûtumer au secret dans une si grande jeunesse ? je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, & sans laquelle tous les talens sont inutiles ?

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siege de Troye, il me prit sur ses genoux & entre ses bras (c'est ainsi qu'on me le raconte) aprés m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puisse les entendre. O mon fils ! que les Dieux me préservent de te voir jamais man-

quer à ton devoir, que plûtôt le ciseau de la parque tranche le fil de tes jours lors qu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mere & aux miens, si tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O! mes amis, continua-t'il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance, si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flaterie, enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bien-faisant, sincere & fidelle à garder le secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne sçait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les repeter souvent à moy-même, les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret; j'étois encore dans la plus tendre enfance, qu'ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de témeraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dés-lors comme un homme raisonnable & seur. On m'entretenoit secretement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendans.

J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance, jamais je n'en ay abusé, jamais il ne m'est échapé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret, souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, esperant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important, ne sçauroit pas se retenir. Mais je sçavois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point dire. Alors

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Telemaque, la puiſſance des Pheniciens, ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables Vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux Colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Seſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé.

Les Pheniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude. La mort ne laiſſa pas à Seſoſtris le temps de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance: mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils dépourvû de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre.

En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans nôtre païs pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours pour les délivrer d'un Roi impie & furieux. Nous avons été leurs liberateurs: quelle gloire ajoûtée à la liberté & à l'opulence des Pheniciens; mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Telemaque! craignez de tomber dans les cruelles mains de Pigmalion nôtre Roi, il les a trempées dans le ſang de Sichée mari de Didon, ſa ſœur Didon pleine d'horreur & de vengeance s'eſt enfuïe de Tyr avec pluſieurs Vaiſſeaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie: elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville qu'on nomme Carthage. Pigmalion tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſerable & odieux à ſes

sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens ; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches, & il craint les pauvres. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge ; il a peur de son ombre, il ne dort ni nuit ni jour ; les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose joüir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrete tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre ; il se tourmente pour gagner : on ne le voit presque jamais, il est seul, triste, abatu au fond de son Palais ; ses amis même n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects ; une garde terrible tient toûjours des épées nuës & des picques levées au tour de sa maison ; trente chambres qui communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six gros verroüils, sont le lieu où il se renferme ; on ne sçait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé.

Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié plus douce encore ; si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche : ils sont sans cesse errans de tous côtez ; il prête l'oreille au moindre bruit ; il se sent tout émû, il est pâle & défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toûjours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gemissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoutent, ses enfans loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur, il en a fait ses plus dangereux ennemis, il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré, il ne se con-

ser-

ſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint.

Inſenſé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie le fera perir? Quelqu'un de ſes domeſtiques auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux; quoi-qu'il m'en coute, je ſerai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Telemaque! gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe: il eſpereroit qu'Ulyſſe retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter, & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis ſon conſeil, & je reconus la verité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſerable que Pigmalion me le paroiſſoit. Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même; Voilà un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux, il a crû y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſoluë, il fait tout ce qu'il peut, & cependant il eſt miſerable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois n'aguéres, il ſeroit auſſi heureux que je l'ay été, il jouïroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en jouïroit ſans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon. Il aimeroit les hommes & en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeſſes qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puis qu'il n'oſe y toucher; mais il jouïroit veritablement des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun veritable beſoin.

Cét homme paroît faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qu'il le faſſe. Il fait tout

ce

ce que veulent ſes paſſions, il eſt toûjours entrainé par ſon avarice, par ſes ſoupçons; il paroît maître de tous les autres hommes; mais il n'eſt pas maître de lui-même; car il a autant de maîtres & de boureaux qu'il a de deſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pigmalion ſans le voir, car on ne le voyoit point, & on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes Tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes treſors. Je comparois ce Roi inviſible avec Seſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les Etrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la verité qu'on cache aux Rois. Ce Seſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre: il ſe montroit à tous ſes Sujets comme à ſes propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce mêchant Roi eſt toûjours expoſé à une mort funeſte, même dans ſon Palais inacceſſible, au milieu de ſes Gardes: au contraire le bon Roi Seſoſtris étoit en ſeureté au milieu de la foule des peuples comme un bon Pere dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pigmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Iſle de Cypre, qui étoient venuës ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occaſion de me mettre en liberté, il me fit paſſer en revûë parmi les ſoldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux juſques dans les moindres choſes. Le défaut des Princes trop faciles & inappliquez eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de ſe défier des plus honnêtes gens; il ne ſçavoit point diſcerner les hommes

hommes droits & simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vû des gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roy si corrompu.

D'ailleurs, il avoit vû depuis qu'il étoit sur le Trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez : il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincere sur la terre.

Pour revenir à moy, je fus donc confondu avec les Cypriens, & j'échapay à la défiance pénetrante du Roy. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il luy en eût coûté la vie & à moy aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable, mais les vents contraires nous retinrent assez long-temps à Tyr.

Je profitay de ce sejour pour connoître les mœurs des Pheniciens si celebres chez toutes les Nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville, qui est au milieu de la mer dans une Isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des Villes & des Villages qui se touchent presque ; enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abry des vents brûlans du Midy. Elle est rafraîchie par le vent du Nord qui vient du coté de la mer. Le païs est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les Astres. Une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête.

Au dessous on void une vaste foreſt de Cedres anti-

antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantez, & qui portent leurs branches épaiſſes juſques aux nuës. Cette foreſt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondiſſent ſur l'herbe fraîche. Là coulent mille divers ruiſſeaux qui diſtribuent par tout une eau claire.

Enfin on voit au deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin. Le Printemps & l'Automne y regnent enſemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le ſouffle empeſté du Midi qui ſeche & brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. C'eſt auprés de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Iſle où eſt bâtie la Ville de Tyr. Cette grande Ville ſemble nager au deſſus des eaux & être la Reine de toute la mer; les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ſes habitans ſont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers.

Quand on entre dans cette Ville, on croit d'abord que ce n'eſt pas un Ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle eſt la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce: elle a deux grands Môles, qui ſont comme deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte Port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce Port on voit comme une foreſt de mats de navires, & ces navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte.

Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail neceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte,

&

& la pourpre Tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux ; cette double teinture est si vive que le temps ne peut l'effacer ; on s'en sert pour une teinture de laine fine qu'on rehausse d'or & d'argent. Les Pheniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades ; ils ont même penetré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre ; ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les Isles inconnuës de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle de cette grande Ville où tout étoit en mouvement, je n'y voyois point comme dans les Isles de la Grece des hommes oisifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, & regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger leurs Vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magazins, à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers ; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ni de ployer les riches étofes.

D'où vient, disois-je à Narbal ; que les Pheniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me dit-il, la situation de Tyr est heureuse pour la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues, qui dompterent l'orgueil de la mer, qui observerent les Astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens, qui réünirent tant de peuples que la mer avoit separez. Les

Ty-

Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, ſobres, ménagers; ils ónt une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entr'eux; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincere, plus fidele, plus ſeur, plus commode à tous les étrangers.

Voilà ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux, s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oiſiveté; ſi les premiers d'entr'eux mépriſoient le travail & l'œconomie; ſi les Arts ceſſoient d'être en honneur dans leur Ville; s'ils manquoient de bonne foy vers les étrangers; s'ils alteroient tant ſoit peu les régles d'un commerce libre, vous verriez bien-tôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les moyens d'établir un jour un pareil commerce à Ithaque; faites, me répondit-il, comme on fait icy; recevez bien & facilement tous les étrangers, faites-leur trouver dans vos ports la ſeureté, la commodité, la liberté entiere; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgüeil; le vray moyen de gagner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos; faites-vous aimer par tous les étrangers, ſouffrez même quelque choſe d'eux; craignez d'exciter la jalouſie par vôtre hauteur; ſoyez conſtant dans les régles du commerce, qu'elles ſoient ſimples & faciles; accoûtumez-vous à les ſuivre inviolablement, puniſſez ſeverement la fraude & même la négligence ou le faſte des Marchands qui ruïnent le commerce en ruïnant les hommes qui le font: ſur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ſelon vos vûës. Il faut que le Prince ne

s'en

s'en mêle point de peur de le gêner, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, autrement il les découragera ; il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats, le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir.

Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre imprudence les attirent chez eux, & les accoûtument à se passer de vous. Il faut même vous avoüer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vû, mon cher Telemaque, avant le regne de Pigmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus icy maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine.

O malheureuse Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! Autrefois la mer t'aportoit le tribut de tous les peuples de la terre. Pigmalion craint tout & des étrangers & de ses sujets : au lieu d'ouvrir ses Ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut sçavoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur païs, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer icy : il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens ; il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts, il veut entrer luy-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec luy.

Ainsi le commerce languit, les étrangers oublient

blient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois si doux, & si Pigmalion ne change de conduite, nôtre gloire & nôtre puissance seront bien-tôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur mer? car je ne voulois rien ignorer de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent le bois des vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage; l'on n'en coupe jamais que pour les besoins publics, pour la construction des vaisseaux; nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui dis-je, avez vous pû trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formez peu à peu dans le païs. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est seur d'avoir bien-tôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection: car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts ausquels les grandes récompenses sont attachées.

Ici on traite avec honneur tous ceux qui réüssissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation; on considere un bon Geometre, on estime fort un habile Astrologue, on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction. On ne mépriſe point un bon Charpentier; au contraire, il est bien payé & bien traité; les bons rameurs même ont des récompenses seures & proportionnées à leur service; on les nourrit bien, on a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans; s'ils periſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems;

ainsi

ainſi on en a autant qu'on en veut : le pere eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métier, & dés ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de luy montrer à manier la rame, les cordages, & à mépriſer les tempêtes.

C'eſt ainſi qu'on mene les hommes ſans contrainte par la récompenſe & par le bon ordre ; l'autorité ſeule ne fait jamais bien, la ſoumiſſion des inferieurs ne ſuffit pas, il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Aprés ce diſcours Narbal me mena viſiter tous les magaſins, les Arſenaux, & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal qui connoiſſoit Pigmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roy, qui alloient nuit & jour par toute la ville. Mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à viſiter curieuſement le Port, nous vîmes venir à nous un Officier de Pigmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui paſſe pour Cyprien ; le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on ſçache certainement de quel païs il eſt : vous en répondrez ſur vôtre tête.

Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus prés les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties

le

le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le Port ; j'interrogeois l'ouvrier qui avoit reglé cette proportion ; Narbal surpris & effrayé, répondit : Je chercherai cet étranger qui est de l'Isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vûë cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Telemaque, nous sommes perdus : le Roi que la défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'Isle de Cypre, il veut qu'on vous arrête, il me veut faire perir si je ne vous mets entre ses mains, que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce peril. Il faudra, Telemaque, que je vous mène au Palais du Roi. Vous soûtiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Venus ; je declarerai que j'ai connu autrefois vôtre pere, & peut-être que le Roi sans approfondir davantage vous laissera partir ; je ne vois plus d'autres moyens pour sauver vôtre vie & la mienne. Je répondis à Narbal : Laissez perir un malheureux que le destin veut perdre ; je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur : je ne puis me résoudre à mentir ; je ne suis point Cyprien, je ne sçaurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincerité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner, il ne fait aucun mal à personne, il sauve la vie à deux innocens, il ne trompe le Roy que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin, Telemaque, l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion.

Il

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en preſence des Dieux, & qui doit tout à la verité. Celuy qui bleſſe la verité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe ſoy même : car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous & de moy. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſçauront bien nous délivrer ; s'ils veulent nous laiſſer perir, nous ſerons en mourant les victimes de la verité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préferer la vertu ſans tache à une longue vie ; la mienne n'eſt déja que trop longue étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit, faloit-il que vôtre amitié pour un malheureux étranger vous fut ſi funeſte ?

Nous demeurâmes long-temps dans cette eſpece de combat : mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un Officier du Roy qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit flatteuſe, enjoüée, inſinuante. Avec une apparence de douceur, elle avoit un cœur cruel & plein de malignité ; mais elle ſçavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice ; elle avoit ſçû gagner le cœur de Pigmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre ; & Pigmalion aveugle par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Tapha ſon épouſe.

Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne luy étoit guéres moins funeſte que ſon infame avarice. Mais quoy-qu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour luy que du mépris & du dégoût ; elle cachoit ſes vrais ſenti-

mens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour luy.

Dans le même tems où elle ne pouvoit le souffrir, il y avoit à Tyr un jeune Lydien d'une merveilleuse beauté, nommé Malachon, mais mou, effeminé, noyé dans les plaisirs; il ne songoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à parfumer, qu'à donner un tour gratieux à sa robe, enfin qu'à chanter les amours sur la lyre. Astarbé le vit, elle l'aima & devint furieuse; il la mépriſa: parce qu'il étoit passionné pour une autre femme; d'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roy. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment; dans son desespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'etranger que le Roy faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal; en effet elle le persuada à Pigmalion & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper.

Comme il n'aimoit point les hommes vertueux & qu'il ne sçavoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens interessez, artificieux, prompts à executer ses ordres injustes & sanguinaires: de telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils luy aidoient à tromper le Roy, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance.

Ainsi le jeune Malachon, quoique connu pour Cretois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte; il fut mis en prison; Astarbé qui craignit que Narbal n'allât parler au Roy, & ne découvrit son imposture, luy envoya en diligence cet Officier qui luy dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au Roy quel est vôtre étranger; elle ne vous demande que le silence, & elle sçaura bien faire en-

sorte

ſorte que le Roy ſoit content de vous ; cependant hâtez vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal ravy de pouvoir ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire, & l'Officier ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moy nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompenſoient nôtre ſincerité ; & qui avoient un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu ; nous regardions avec horreur un Roy livré à l'avarice & à la volupté. Celuy qui craint avec tant d'excés d'être trompé, diſions nous, merite de l'être ; il l'eſt preſque toûjours groſſierement, il ſe défie des gens de bien, & il s'abandonne à des ſcelerats ; il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe.

Voyez Pigmalion, il eſt le joüet d'une femme ſans pudeur : cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir ; en même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre.

Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Telemaque, vous mettre en ſeureté. Fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! mais un deſtin ſevére m'arrache à cette malheureuſe patrie. Il faut ſouffrir avec elle ; peut-être faudra-t'il être enſeveli dans ſes ruïnes ; n'importe, pourvû que je diſe toûjours la verité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Telemaque ! je prie les Dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux

de tous leurs dons, qui eſt la vertu pure & ſans tâche, juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Penelope, délivrez-la de ſes téméraires Amans ; que vos deux yeux puiſſent voir, que vos deux mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans vôtre bon-heur, ſouvenez-vous du mal-heureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eût achevé ces paroles, je l'arroſois de mes larmes ſans luy répondre, de profonds ſoûpirs m'empêchoient de parler ; nous nous embraſſions en ſilence : il me mena juſqu'au vaiſſeau : il demeura ſur le bord du rivage, & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du Livre Premier.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

TElemaque continuë le recit de ſes avantures. Tempête ſur Mer dans ſon voyage en Chipre. Mœurs effeminez des Chipriens. Telemaque arrive dans l'Iſle de Chipre. Deſcription du Temple de Venus, & de ſes ſacrifices. Il retrouve Mentor qui lui raconte ſes avantures, & ſon eſclevage. Hazaël à qui Mentor avoit été vendu, prend Telemaque en affection. Le fait embarquer dans ſon Vaiſſeau, & ſortir de l'Iſle de Chipre. Ils arrivent en Crete. Mœurs des Cretois. Hiſtoire Tragique d'Idomenée Roi de Crete, qui tuë ſon fils.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

CAlypso qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les avantures de Telemaque, l'interrompit pour luy faire prendre quelque repos. Il est tems, lui dit elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil aprés tant de travaux; vous n'avez rien à craindre ici, tout vous est favorable, abandonnez-vous donc à la joye & à la paix, & à tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil sortant de l'onde amere

amere répandront les flâmes du jour pour chasser devant eux toutes les Etoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Telemaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais vôtre pere n'a égalé vôtre sagesse & vôtre courage, ni Achille vainqueur d'Hector, ni Thesée revenu des Enfers, ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de monstres, n'ont montré autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil rende cette nuit courte pour vous. Mais helas! qu'elle sera longue pour moy! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sçay déja, & vous demander ce que je ne sçay pas encore! Allez, mon cher Telemaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu: allez dans cette Grotte creuse, où tout est préparé pour vôtre repos. Je prie Morphé de répandre ses plus doux charmes sur vos paupieres appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des songes legers, qui voltigeans autour de vous flatent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Telemaque dans cette Grote séparée de la sienne; elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin y faisoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil; les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de Lion pour Telemaque, & l'autre d'Ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au Sommeil, Mentor parla ainsi à Telemaque: Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déesse en luy racontant

les dangers dont vôtre courage & vôtre induſtrie vous ont tiré. Par là vous n'avez fait qu'enflâmer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſperez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon Iſle, vous qui l'avez enchantée par le recit de vos avantures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Quand eſt-ce, ô Telemaque ! que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſçaurez taire toute ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire ? Les autres admirent vôtre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonnable d'en manquer. Pour moi je ne puis rien vous pardonner, je ſuis le ſeul qui vous connois & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de vôtre pere ? Mais quoy donc, répondit Telemaque ? pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter, mais vous deviez le faire en ne lui diſant que ce qui lui pouvoit donner de la compaſſion ; vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte, c'étoit lui dire aſſez, & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur : Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver. Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton moderé & docile ? Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures ; elle en ſçait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſçait pas encore, vôtre reſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque loüange. Telemaque reçut avec

avec amitié un si bon conseil, & ils se couchèrent.

Aussi-tôt que Phœbus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nymphes dans le bois, éveilla Telemaque. Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil; allons, retournez à Calypso, mais défiez-vous de ses douces paroles; ne lui ouvrez jamais vôtre cœur; craignez le poison flateur de ses loüanges. Hier elle vous élevoit au dessus de vôtre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thesée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette loüange est excessive? Sentiez-vous ce qu'elle disoit? Sçachez qu'elle ne le croit pas elle-même: elle ne vous loüe que parce qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des loüanges disproportionnées à vos actions.

Aprés ces paroles ils allerent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, & cacha sous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Telemaque conduit par Mentor lui échaperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous donc, dit-elle, mon cher Telemaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie & chercher une nouvelle destinée dans l'Isle de Cypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais. Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Telemaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux.

Cependant les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient un demi-cercle pour mieux voir & pour mieux écou-

ter. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachez sur le jeune homme. Telemaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi le fil de son discours.

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phenicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les régles de la discretion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir, mes sens étoient liez & suspendus; je goûtois une joye & une paix profonde qui environnoit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus qui fendoit les nuës dans son char volant conduit par deux Colombes; elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle ébloüit les yeux de Jupiter même.

Elle descendit tout d'un coup d'un vol rapide jusqu'auprés de moy, me tint en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bien-tôt dans cette Isle fortunée où les plaisirs, les jeux & les ris folâtres naissent sous mes pas; là tu brûleras des parfums sur mes Autels; là je te plongerai dans un fleuve de delices; ouvre ton cœur aux plus douces esperances, & garde-toi bien de resister à la plus puissante de toutes les Déesses qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçûs l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faisoient voler autour de sa mere. Quoy qu'il eut sur son visage la tendresse des graces & l'enjoüement de l'enfance, il avoit je ne sçay quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur; il rioit en me regardant,

dant, son ris étoit malin, moqueur & cruel, il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fléches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide.

Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, negligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La fléche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre : Cupidon indigné en soûpira amerement, & eut honte de se voir vaincu. Loin d'icy, s'écria Minerve, loin d'icy, temeraire Enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux les honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire.

A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Venus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems son char avec ses Colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle disparut. En rebaissant les yeux vers la terre, je ne retrouvay plus Minerve : il me sembla que j'étois transporté dans un jardin delicieux tel qu'on dépeint les Champs Elizées. Je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Isle empoisonnée, où l'on ne respire que la volupté : la vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulus jetter à son cou pour l'embrasser, mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échapoit toujours.

Dans cet effort je m'éveillay, & je sentis que ce songe mysterieux étoit un avertissement divin : je me sentis plein de courage contre les plai-

firs, & de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Stix il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes. Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes, on me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui eſt ſans eſperance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joye; les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames: le Pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée. Lui & tous les autres troublez par la fureur de Bachus chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le Ciel & la mer, les vents déchaînez mugiſſoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires batoient les flancs du navire qui gemiſſoit ſous leurs coups: tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées; tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme: nous appercevions auprés de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois oüy dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les delices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux pour leur faire des ſacrifices ſi on pouvoit arriver au Port. Perſonne ne conſervoit aſſez de

preſen-

preſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour travailler; il me parut que je devois en ſauvant ma vie ſauver celle des autres: je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote ſemblable à une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau; j'encourageai les matelots effrayez, je leur fis abaiſſer les voiles, ils ramerent vigoureuſement, nous paſſâmes au travers des écueils, & nous vîmes de prés toutes les horreurs de la mort. Enfin nous arrivâmes dans l'Iſle de Cypre.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies: ils me regardoient avec étonnement: nous arrivâmes en l'Iſle de Cypre dans le mois d'Avril conſacré à Venus. Cette ſaiſon, diſent les Cypriens, convient à cette Déeſſe: car elle ſemble ranimer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Iſle, je ſentis un air doux qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjoüée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agreable étoit preſque inculte: tant les habitans étoient ennemis du travail: je vis de tous côtez des femmes & des filles vainement parées qui alloient en chantant les loüanges de Venus, ſe dévoüer à ſon Temple: la beauté, les graces, la joye, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages: mais les graces y étoient trop affectées, on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de moleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leur jalouſie entre elles pour allumer de grandes paſſions: en un mot tout ce que je voyois

dans ces femmes, me sembloit vil & mépriſable: à force de me vouloir plaire elles me dégoûtoient.

On me conduiſit au Temple de la Déeſſe, elle en a pluſieurs dans cette Iſle; car elle eſt particulierement adorée à Cythere, à Idalie, & à Paphos; c'eſt à Cythere que je fus conduit. Le Temple eſt tout de marbre, c'eſt un parfait Periſtile, les colomnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur qui rendent cet édifice tres-majeſtueux: au deſſus de l'Architecture & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du Temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'y égorge jamais dans l'enceinte du lieu ſacré aucune victime; on n'y brûle point comme ailleurs la graiſſe des Geniſſes & des Taureaux; on ne répand jamais leur ſang; on preſente ſeulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or, leurs cornes ſont ornées de bouquets de fleurs odoriferantes: aprés qu'elles ont été preſentées devant l'Autel, on les renvoye dans un lieu écarté où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres ſont revêtus de grandes robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de méme au bas de leurs robes: on brûle nuit & jour ſur les Autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une eſpece de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colomnes de marbre ſont ornées de feſtons pendans, tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice ſont d'or, un bois ſacré

eré de Myrthe environne le bâtiment : il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent presenter les victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels : mais l'impudence & la dissolution deshonorent un Temple si magnifique. D'abord j'eus horreur de ce que je voyois, mais insensiblement je commençois à m'y accoûtumer, le vice même ne me faisoit plus aucune peur, toutes les compagnies m'inspiroient je ne sçai quelle inclination pour le desordre : on se moquoit de mon innocence : ma retenuë & ma pudeur servoient de joüet à ces peuples effrontez.

On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pieges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçûë ne me soutenoit presque plus, toutes mes bonnes résolutions s'évanoüissoient ; je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide : d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpez, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance ; je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des malheurs de mon pere, le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager ; une secrette & douce langueur s'emparoit de moy ; j'aimois déja le poison flateur qui se glissoit de veine en veine, & qui pénetroit jusqu'à la moëlle de mes os.

Je

Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoûpirs ; je verſois des larmes ameres ; je rugiſſois comme un Lion dans ma fureur. O ! malheureuſe jeuneſſe, diſois-je ; ô Dieux qui vous joüez cruellement des hommes ! pourquoy les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un temps de folie ou de fiévre ardente ? ô ! que ne ſuis-je couvert de cheveux blanc, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon Ayeul ? la mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit : & que mon cœur enyvré d'une folle paſſion ſecoüoit preſque toute pudeur. Puis-je me voyois plongé dans un abîme de remords ; pendant ce trouble je courois çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche qu'un chaſſeur a bleſſée, elle court aû travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur ; mais la fléche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par tout ; elle porte par tout avec elle le trait meurtrier : ainſi je courois en vain pour m'oublier moy-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs aſſez loin de moy dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor. mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joye : Eſt-ce vous donc, ô mon cher amy, mon unique eſperance ? Eſt-ce vous ? Quoy donc ! eſt-ce vous même ? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous, ô Mentor ? N'eſt-ce point vôtre ombre encore ſenſible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames bien-heureuſes qui joüiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux champs Elizées ? Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſeder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon amy ? En di-

disant ces paroles, je courois vers luy tout transporté jusqu'à perdre la respiration; il m'attendoit tranquillement sans faire aucun pas vers moy. O Dieux! vous le sçavez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes bras le touchoient, non, ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor, c'est ainsi que je m'écriai; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler.

Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion. Enfin je lui dis; Helas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant vôtre absence? & que ferois-je maintenant sans vous? Mais sans répondre à mes questions, Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir: ici la terre ne porte pour fruit que du poison, l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel; la volupté lâche & infâme, qui est le plus horrible des maux sorti de la boëte de Pandore, amollit tous les cœurs, & ne souffre icy aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derriere vous, en fuyant effacez jusqu'au moindre souvenir de cette Isle execrable.

Il dit, & aussi-tôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux, & qui me laissoit voir la pure lumiere; une joye douce & pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joye étoit bien differente de cette joye molle & folâtre dont mes sens avoient été empoisonnez; l'une est une joye d'yvresse & de trouble qui est entrecoupée de passions furieuses, & de cuisans remords; l'autre est une joye de raison qui a quelque chose de bien heureux & de celeste: elle est toûjours pure & égale, rien ne

peut

peut l'épuiſer ; plus on s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſay des larmes de joye, & je trouvay que rien n'étoit ſi doux que de pleurer. Heureux diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut-on l'aimer ſans être heureux ? Mentor me dit : Il faut que je vous quitte, je pars dans ce moment, il ne m'eſt pas permis de m'arrêter : Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivray-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper, je mouray plûtôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force : C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſperez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes, ceux-cy étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moy, & croyant en tirer une grande ſomme, ils me vendirent à un nommé Hazaël qui cherchoit un eſclave Grec pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'inſtruire de nos ſciences.

En effet, Hazaël m'acheta cherement : Ce que je luy ay appris de nos mœurs luy a donné la curioſité de paſſer dans l'Iſle de Crete pour étudier les ſages Loix de Minos. Pendant nôtre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'Iſle de Cypre en attendant un vent favorable ; il eſt venu faire ſes offrandes au Temple, le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent, déja nos voiles s'enflent : Adieux, mon cher Telemaque, un eſclave qui craint les Dieux doit ſuivre fidelement ſon Maître, les Dieux ne me permettent plus d'être à moy ; ſi j'étois à moy, ils le ſçavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Uliſſe & des larmes de Penelope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux.

O Dieux protecteurs de l'innocence ! en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Telemaque ?

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici, plûtôt mourir que de vous voir partir ſans moy. Ce Maître Syrien eſt-il ſi impitoyable ? eſt-ce une Tygreſſe dont il a ſuccé les mamelles dans ſon enfance ? Voudra-il vous arracher d'entre mes bras, il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive ; vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas : je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes ; puiſqu'il aime la ſageſſe & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur feroce & inſenſible ; je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre : mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui ; s'il me refuſe, c'en eſt fait, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor : je me proſternai devant lui ; il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture : Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe le plus ſage des Rois de la Grece, qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere ; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait vôtre eſclave, ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Crete pour apprendre des Loix du

bon

bon Roi Minos, n'endurciſſez point vôtre cœur contre mes ſoupirs & mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage, mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir pas être reçû parmi les eſclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël, ſouvenez-vous de Minos dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un viſage doux & humain me tendit la main & me releva : Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe : Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs, & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai vôtre pere juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de vôtre pere, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave, mais je le garde comme un ami fidéle ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye ſur la terre ; j'ai trouvé en lui la ſageſſe ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dés ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amere douleur à la plus vive joye que les hommes peuvent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger, je m'approchois de mon païs, je trouvois un ſecours pour y retourner, je goûtois la conſola-

ſolation d'être auprés d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu ; enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter. Hazaël s'avance ſur le ſable du rivage, nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles, un Zephir leger ſe joüe dans nos voiles, anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement : l'Iſle de Cypre diſparoit bien-tôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette Iſle ? je lui dis ingenûment en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au dedans de moi.

Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Venus je reconnois vôtre puiſſance & celle de vôtre fils. J'ay brûlé de l'encens ſur vos Autels : mais ſouffrez que je déteſte l'infame moleſſe des habitans de vôtre Iſle, & l'impudence brutale avec laquelle ils celebrent vos Fêtes. Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puiſſance qui a formé le Ciel & la terre, de cette Lumiere ſimple, infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager, de cette Verité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits comme le Soleil éclaire tous les corps : Celui, ajoûtoit-il, qui n'a jamais vû cette Lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle né, il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt fou : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vû, tout au plus il n'aperçoit que de ſombres & fauſſes lueurs, que de veines ombres, que des fantômes qui n'ont rien de réel.

Ainſi ſont tous les hommes entraînez par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imagination.

Il

Il n'y a point ſur la terre de veritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle : c'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien : c'eſt elle qui nous reprend, quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie. Elle eſt comme un grand Ocean de lumiere ; nos eſprits ſont comme des petits ruiſſeaux qui en ſortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoi-que je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſçai quoi de pur & de ſublime ; mon cœur en étoit échauffé, & la verité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continüerent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Deluge, des premieres Hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noire du Tartare, & de cette heureuſe paix dont joüiſſent les Juſtes dans les champs Elizées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or & d'azur, leſquels en ſe joüant ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Aprés eux venoient des Tritons qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derriere eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmez, & leurs bouches fumantes : Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure, elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'hyvoire, & les roüe étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs na-

nageoient en foule derriere le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flotoient au gré des vents. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palemon son fils pendant à sa mamelle; elle avoit un visage serein & une douce majesté qui faisoit enfuir les vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au dessus du char, elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits Zephirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet & ardent: son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre & austere tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses Baleines & tous les Monstres marins faisant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte des Grotes profondes pour voir la Déesse.

Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les Montagnes de Créte, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer. Bien-tôt nous vîmes le sommet du Mont Ida qui s'éleve au dessus des autres montagnes de l'Isle, comme un vieux Cerf dans une forêt porte ses bois rameux au dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette Isle, qui se presentoient à nos yeux comme un Amphiteatre. Autant que la Terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses Habitans.

De

De tous côtez nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes; nous ne trouvions ni vallées ni montagnes où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée. Par tout la charuë avoit laissé des creux sillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnuës en ce païs. Nous considerions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras paturages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le penchant d'une coline; les vastes campagnes couvertes de jeunes épics, riches dons de la feconde Cerés; enfin les montagnes ornées de Pampres & de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux presens de Bacchus qui charment les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette Isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoy-qu'ils soient innombrables, c'est que la terre ne cesse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fecond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils soient laborieux, plus ils joüissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres; cette bonne mere multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leurs malheurs. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux besoins, on verroit par tout l'abondance, la joïe, l'union & la paix. C'est ce que Minos le plus sage & le meilleur de tous les Rois avoit compris;

tout

tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes.

On les accoûtume d'abord à une vie simple, frugale, laborieuse; on supose que toute volupté amolit le corps & l'esprit. On ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquerir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais à fouler aux pieds les grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Créte, tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir. Chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on joüit en paix & avec abondance de tout ce qui est veritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins delicieux, ni palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie; les repas y sont sobres, on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux.

Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût, encore même a-t'on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens; la superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est reservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient

avoir des maisons semblables à celles des Immortels.

Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix, & l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superfluës; l'habitude au travail & l'horreur de l'oisiveté; l'émulation pour la vertu, la soûmission aux loix & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roi, & il me répondit: Il peut tout sur les peuples; mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absoluë pour faire le bien, & les mains liées dés qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Ils veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes servent par leur misere & par leur servitude lâche à flater l'orgüeil & la molesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses penibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soûtenir les loix.

D'ailleurs le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la molesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'est que pour être l'homme des peuples. C'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins,

tou-

toute son affection, & il n'est digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans regnassent aprés lui, qu'à condition qu'ils regneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Créte si puissante & si heureuse. C'est par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité. Enfin c'est par la justice qu'il a merité d'être aux enfers le souverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'Isle; nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dedale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considerions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement, & voicy ce qu'un Crétois nommé Naufícrate nous raconta.

Idomenée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au siege de Troye. Aprés la ruïne de cette Ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête fut si violente, que de Pilote de son vaisseau & tous les autres qui étoient expérimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abîmes ouvertes pour l'engloutir; chacun déploroit son malheur, n'esperant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx aprés avoir reçû la sepulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel, invoquoit Neptune. O puissant Dieu!

s'écrioit-il, toy qui tiens l'Empire des ondes, daigne écouter un malheureux; si tu me fais revoir l'Isle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immoleray la premiere tête qui se presentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser; malheureux qui ne sçavoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere échapé à la tempête arrivoit dans le Port de Syrie. Il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bien-tôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes: un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmy les siens; il baissoit les yeux; il apprehendoit de voir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur tout les Rois orgüeilleux, poussoit d'une main fatale & invincible Idomenée. Il arrive; à peine ose-t'il lever les yeux, il voit son fils, il recule saisi d'horreur; ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son coû, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse; il le voit fondant en larmes. O mon pere! dit-il, d'où vient cette tristesse, aprés une si longue absence? Estes-vous fâché de vous revoir dans vôtre Royaume, & de faire la joye de vôtre fils? Qu'ay-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir.

Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, aprés de profonds soupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ay-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers qui devoient en me brisant finir ma triste vie. Laisse vivre mon fils. O Dieu cruel, tiens,

tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer; mais tous ceux qui étoient auprés de lui, arrêterent ſa main. Le vieillard Sophronyme, Interpréte des volontez des Dieux, lui aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils: Vôtre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente, les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté: gardez-vous bien d'ajoûter à la faute de vôtre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez cent Taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur ſang autour de ſon Autel couronné de fleurs, faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce diſcours la tête baiſſée & ſans répondre, la fureur étoit animée dans ſes yeux; ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur, on voyoit ſes membres tremblans; cependant ſon fils lui diſoit: Me voici, mon pere, vôtre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu. Je meurs content, puiſque ma mort vous aura garenti de la vôtre: Frapez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, ni qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de prés. Il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent: l'enfant tombe dans ſon ſang, ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere, mais à peine l'a-t'il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs cou-

pé dans ſa racine par le tranchant de la charruë, languit & ne ſe ſoutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dés ſon premier âge. Le pere dans l'excés de ſa douleur devient inſenſible, il ne ſçait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancellant vers la ville, & demande ſon fils.

Fin du Livre Second.

SOM-

SOMMAIRE
DU LIVRE TROISIE'ME.

Idomenée quite la Crete; ſes amis l'emmenent; la Crete demeure ſans Roi, le Peuple s'aſſemble pour en élire un, on propoſe des Jeux, & le victorieux doit avoir la Couronne. Deſcription de pluſieurs Jeux, de combats de Luite, de Ceſte, de Gladiateurs, d'homme à homme, courſe de Chariots. Telemaque combat par curioſité ſeulement, & pour éprouver ſon adreſſe. Il emporte le prix dans tous les Jeux. On l'introduit enſuite dans l'Aſſemblée des Vieillards qui doivent élire le Roi ſuivant les Loix: on lui propoſe des queſtions auſquelles il répond: on le veut faire Roi, & il eſt prêt d'accepter la Couronne, quand Mentor lui remontre qu'il eſt en terre étrangere; qu'il a une patrie; que c'eſt à elle qu'il ſe doit, & qu'il doit revoir Ulyſſe & Penelope. Il cede aux remontrances de Mentor. Les Cretois lui demandent un Roi, il leur montre Mentor qui refuſe & explique les dangers de la Royauté. Ils choiſiſſent Hazaël qui refuſe auſſi. Mentor leur indique un Vieillard d'entr'eux qui accepte ſous des conditions. Le nouveau Roi donne à Mentor & à Telemaque un Vaiſſeau pour retourner dans leur païs. Ils quittent la Crete. Sur la

mer nouvelle tempête ; ils arrivent chez Calypso. La fin it le recit de Telemaque, & l'Hiſtorien continuë.

Venus qui veut ſe venger du mépris qu'ils ont fait de ſes ſacrifices & de ſon Temple dans l'Iſle de Chipre, fait deſcendre l'amour dans l'Iſle de Calypſo, ſous la figure d'un jeune Enfant; il joüe avec Telemaque, avec Calypſo, avec ſes Nymphes; il les bleſſe toutes, & s'en mocque. Calypſo aime Telemaque & devient furieuſe. Telemaque ne l'aime point, & aime Eucharis une de ſes Nymphes, fille ſage, modeſte, vertueuſe, & plus belle que les autres. Calypſo devient jalouſe. Mentor remontre à Telemaque le danger où il eſt. Telemaque ſe défend par la ſageſſe d'Eucharis. Mentor lui dit qu'il ne ſent pas ſon mal, & qu'il a pris un poiſon lent qui le conſumera. Calypſo pour éloigner Telemaque donne moyen à Mentor de bâtir un Vaiſſeau. Telemaque prêt de s'embarquer, vent dire adieu à Eucharis ; dans cet entre-tems, les Nymphes amies d'Eucharis mettent le feu au Vaiſſeau. Nouvelle fureur de Calypſo. Mentor mene Telemaque ſur le bord de la mer au haut d'un rocher, d'où voyant un Vaiſſeau, & ne pouvant tirer Telemaque autrement de chez Calypſo, il le jette à la mer, & s'y jette avec lui.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIE'ME.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes : ils prennent des bâtons & des pierres. La discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel ; les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus d'autre salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux. Ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent

à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix: tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez: on a déja commencé par des sacrifices: on a assemblé tous les sages les plus fameux des païs voisins pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattent: car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse, & de la vertu: on appelle ici tous les Etrangers. Aprés nous avoir raconté toute cette Histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô Etrangers de venir dans nôtre assemblée, vous combattrez avec les autres; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous deux, il regnera en ce païs. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espece de Cirque très-vaste environné d'une épaisse forêt: le milieu du Cirque étoit une aréne préparé pour les Combatans; elle étoit bordée par un grand Amphitheatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçût avec honneur: car les Crétois sont les peuples du monde qui exer-

exercent le plus noblement & avec plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre : Mentor s'en excusa sur son âge, & Hasaël sur sa foible santé : ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse. Je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçûs qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit ; je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps : & couvert de poussiere, je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent. Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui oserent se presenter à lui ; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux, & bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple & fort : je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me presentai à lui. Alors nous nous saisimes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration ; nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelassez comme des serpens, chacun s'éforçant d'enlever de terre son ennemi ; tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'éforçoit de me pancher du côté gauche ; pendant qu'il me tiroit ainsi je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent ; il tomba sur l'arene, il m'entraîna sur lui, en vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile

sous moi. Tout le peuple cria, Victoire au fils d'Ulysse ! Et j'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du Ceste fut plus difficile ; le fils d'un riche Citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat ; tous les autres lui cederent : il n'y eut que moi qui esperai la victoire ; d'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomach, des coups qui me firent vomir le sang ; & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage ; je chancelai, il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer ; mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me crioit : O fils d'Ulysse ! seriez-vous vaincu ; La colere me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé ; aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture panchée ; déja il reculoit : quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, & perdant l'équilibre ; il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever ; il se redressa lui-même couvert de poussiere & de sang, sa honte fut extrême ; mais il n'osa renouveller le combat. Aussi-tôt on commença les courses de chariots que l'on distribua au sort : le mien se trouva le moindre pour le legereté des roües, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussiere vole & couvre le Ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi : un jeune Lacedemonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Crétois nommé Policlete le suivoit de prés. Hippomaque parent d'Idomenée qui aspiroit à lui succeder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout panché sur les crins flottants ; & le mouvement des roües de

son

ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les aîles d'un Aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & ſe mirent peu à peu en haleine, je laiſſai loin derriere moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur.

Hippomaque parent d'Idomenée pouſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par ſa chute à ſon maître l'eſperance de regner. Polyclete ſe panchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme: dans une ſecouſſe il tomba, les rênes lui échaperent; & il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort.

Piſiſtrates voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprés de lui, redoubla ſon ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes, tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer; il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui: car mes chevaux mieux ménagez que les ſiens, étoient en état de le devancer; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me boucher le paſſage. Pour le boucher il haſarda de ſe briſer contre la borne; il y briſa effectivement ſa roue; je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre; & il me vit un moment aprés au bout de la carriere.

Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulyſſe! C'eſt lui que les Dieux deſtinent à regner ſur nous. Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vûë des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous aſſemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combatu dans les jeux; nul autre n'y fut admis; les ſages ouvrirent les

livres où toutes les loix de Minos sont recueillies, je me sentis saisi de respect & de honte quand j'approchay de ces vieillards que l'âge rendoit venerables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit: ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places; leurs cheveux étoient blancs, plusieurs n'en avoient presque plus, on voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille, ils ne se pressoient point de parler, ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire; quand ils étoient d'avis differens, ils étoient si moderez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion: la longue experience des choses passées, & l'habitude du travail leur donnoit des grandes vûës sur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit de plus leurs raisons, étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse: la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goutoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'acourcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse; je trouvois la jeunesse malheureuse, d'être si éloigné de cette vertu si éclairée & si tranquille. Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos; c'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums, tous ces vieillards le baiserent avec respect: car ils disoient qu'aprés les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux: ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix; c'est la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit

le

le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions qui devoient être décidées par les maximes de Minos : la premiere question étoit de sçavoir quel est le plus libre de tous les hommes ; les uns repondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis ; d'autres soûtinrent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers païs sans être jamais assujetti aux loix d'aucune nation ; d'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin ; d'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigeurs de la servitude, il joüissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté ; d'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur luy. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même ; en quelque païs & en quelque condition qu'il soit, on est tres-libre pourvû qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux ; en un mot, l'homme veritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte & de tout desir n'est soûmis qu'aux Dieux, & à sa raison. Les vieillards s'entregarderent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse étoit précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes, qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit ; l'un disoit, c'est un homme qui n'a ni

biens

biens ni ſanté, ni honneur ; un autre diſoit, c'eſt un homme qui n'a aucun ami ; d'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de Liſle de Lesbos, qui dit ; Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être : car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſoufre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria, on applaudit, & chacun crut que ce ſage Lesbien remporteroit le prix ſur cette queſtion ; mais on me demanda ma penſée, & je répondis ſuivant les maximes de Mentor. Le plus malheureux de tous les hommes eſt un Roy qui croit être heureux en rendent les autres hommes miſerables, il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir, il craint même de le connoître : la verité ne peut percer la foule des flateurs pour aller juſqu'à lui ; il eſt tirannisé par ſes paſſions, il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu, il eſt malheureux & digne de l'être, ſon malheur augmente tous les jours, il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoüa que j'avois vaincu le ſage Lesbien, & les Vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vray ſens de Minos.

Pour la troiſiéme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable, d'un côté un Roy conquerant & invincible dans la guerre, de l'autre un Roy ſans experience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roy invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſçait bien gouver-

ner-

ner en paix, s'il ne ſçait pas défendre le païs quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoûtenoient au contraire, que le Roi pacifique étoit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins ; d'autres diſoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſçavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi : Un Roi qui ne ſçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi Roi ; mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſçait que la guerre, à un Roi ſage, qui ſans ſçavoir la guerre eſt capable de la ſoûtenir dans le beſoin par ſes Generaux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entierement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre ſa domination & ſa gloire propre ; il ruineroit ſes peuples. A quoi ſert-il à un peuple que ſon Roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toûjours aprés elles beaucoup de deſordres ; les victorieux même ſe déréglent pendant ces tems de confuſion : voyez ce qu'il coute à la Grece pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ſes Rois pendant plus de dix ans. Pendant que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent ; les meilleurs Princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à ſoûtenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolerer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t'il de ſcelerats qu'on puniroit pendant la paix ; & dont on a beſoin de récompenſer l'au-

l'audace dans les desordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eû un Roy conquerant sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un Conquerant enivré de sa gloire ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez necessaires pour la paix ne peut faire gou[illegible]s sujets les fruits d'une guerre heureusement [illegible] il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin ; & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sçauroit ni labourer ni semer, pour récueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement. Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes ; c'est à dire qu'il n'est pas fait pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la Justice ne lui a pas soumis, mais il est veritablément propre à gouverner en pere, il a toutes les qualités propres & necessaires pour mettre son peuple en seureté contre les ennemis ; voici comment ; Il est juste, moderé & commode à l'egard de ses voisins : Il n'entreprend rien contre eux qui puisse troubler la paix : Il est fidelle dans ses alliances, ses Alliés l'aiment, ne le craignent point & ont une entiere confiance en lui ? S'il a quelque voisin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Roys voisins craignent ce voisin inquiet ; & n'ont aucune jalousie du Roi pacifique ; ils se joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé ; sa probité, sa bonne foy, sa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien : pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres Rois, & sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme

le

le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voila les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il joüit au dedans ſont encore plus merveilleux, puis qu'il eſt propre à gouverner en pere, il eſt ſeur qu'il gouverne par les plus ſages loix; il retranche le faſte, la moleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'à flatter les vices. Il fait fleurir ceux qui ſont utiles aux veritables beſoins de la vie, ſur tout il aplique ſes ſujets à l'agriculture, par là il les met dans l'abondance des choſes neceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gaignant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par la volupté, qui eſt exercé par la vertu, qui ne tient point aux douceurs d'une vie lâche & delicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir, que de perdre cette liberté qu'il goute ſous un ſage Roi qui ne regne que pour faire regner la raiſon. Qu'un conquerant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à aſſieger une ville, mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par la patience dans les fatigues, par ſon habitude à ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abattre. D'ailleurs ſi ce Roi n'eſt pas aſſez experimenté pour commander lui même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité: Cependant il tirera du ſecours de ſes Alliez, ſes ſujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre Roi violent, & injuſte, les Dieux même combatront pour lui. Voyez quelle reſource il

au-

aura au milieu des plus grands perils : je conclus donc que le Roi pacifique qui ignore la guerre eſt un Roi tres-imparfait, puis qu'il ne ſait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis ; mais j'ajoute qu'il eſt infiniment ſuperieur au Roi conquerant qui manque de qualités neceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre. J'aperceus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient gouter cet avis, mais les Vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos. Le premier de ces Vieillards s'écria : Je vois l'accompliſſement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute nôtre Iſle. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſçavoir combien de tems la race regneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit ; Les tiens ceſſeront de regner quand un étranger entrera dans ton Iſle pour y faire regner les loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Iſle de Créte, mais le malheur d'Idomenée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le ſens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi ? Auſſi-tôt les Vieillards ſortirent de l'enceinte du bois ſacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une déciſion, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t'il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'aſſemblée : chacun pouſſe des cris de joye, tout le rivage & toutes les montagnes voiſines retentirent de ce cri, que le fils d'Ulyſſe ſemblable à Minos regne ſur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faiſois ſigne de la main pour demander qu'on m'écoutât : cependant Mentor me diſoit à l'oreille : Renoncez-vous à vôtre patrie ? L'ambition de regner vous fera t'elle

t'elle oublier Penelope qui vous attend comme ſa derniere eſperance, & le grand Ulyſſe que les Dieux avoient réſolu de vous rendre? Ces paroles percerent mon cœur, & me ſoutinrent contre le deſir de regner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi. O illuſtres Crétois! je ne merite point de vous commander, l'Oracle qu'on vient d'aporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de regner quand un étranger entrera dans cette Iſle, & y fera regner les loix de ce ſage Roy; mais il n'eſt pas dit que cet étranger regnera, je veux croire que je ſuis cet étranger marqué par l'Oracle, j'ai accompli la prédiction, je ſuis venu dans cette Iſle, j'ay découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire regner avec l'homme que vous choiſirez: pour moi, je préfere ma patrie, la petite Iſle d'Ithaque aux cent Villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume; ſouffrez que je ſuive ce que les deſtins ont marqué: ſi j'ay combatu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſperance de regner ici, c'étoit pour meriter vôtre eſtime & vôtre compaſſion, c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance; j'aime mieux obéïr à mon pere Ulyſſe, & conſoler ma mere Penelope, que de regner ſur tous les peuples de l'Univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur, il faut que je vous quitte; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance; oüi, juſqu'au dernier ſoupir, Telemaque aimera les Crétois, & s'interreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eûs-je achevé de parler qu'il s'éleva dans toute l'aſſemblée un bruit ſourd ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tem-

tempête: les uns disoient; Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine? D'autres soûtenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres païs, & qu'ils me reconnoissoient; d'autres s'écrioient; il faut le contraindre de regner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sçachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leurs dis.

Souffrez, ô Crétois! que je vous dise ce que je pense, vous êtes le plus sage de tous les peuples: mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échape; vous devez vôtre choix, non pas à l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais à celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par consequent sans experience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fonds de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de vos loix; que ses actions plûtôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ce discours, & voyant toûjours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent: Puisque les Dieux nous ôtent l'esperance de vous voir regner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse regner nos loix? connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette moderation? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi, c'est sa sagesse, & non pas la mienne qui vient de parler, & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main; je racontois les soins qu'il avoit eû de mon enfance: les périls dont il m'avoit delivré, les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dés que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sçai quoi de ferme & d'élevé, on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions; on le questionna, il fut admiré; on résolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir, il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté, que les meilleurs Rois étoient malheureux en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent par la surprise des flateurs les maux qu'ils ne vouloient pas: il ajoûta que si la servitude est miserable, la Royauté ne l'est pas moins, puis qu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! on ne doit qu'à sa seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de la liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demanderent quel homme ils devoient choisir? Un homme, répondit-il, que vous connoissiez bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner: celui qui desire la Royauté ne la connoit pas, & comment en remplira-t'il les devoirs, ne les con-

connoiſſant point, il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refuſoient la Royauté recherchée par tant d'autres? ils voulurent ſçavoir avec qui ils étoient venus: Nauſicrates qui les avoit conduits depuis le Port juſqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Iſle de Cypre; mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſçûrent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur. Les Vieillards dirent à Hazaël: Nous n'oſons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor; vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Crétois! que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſçai combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux: mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers; l'éclat qui y eſt attaché eſt faux & ne peut ébloüir que des ames veines. La vie eſt courte, les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter; c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je

ne

ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée où la ſageſſe nourriſſe mon cœur & où les eſperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie aprés la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſeparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrierent, parlant à Mentor: Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les Mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour nôtre Roi? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez apris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement, c'eſt un Vieillard aſſez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'apelloit Ariſtodeme. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combatoient; il a paru n'en avoir aucune joye, il a dit que pour l'un il ne lui ſouhaitoit point les périls de la Royauté; & qu'il aimoit trop ſa patrie pour conſentir que l'autre regnât jamais. Par là j'ay compris que ce pere aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ſes déréglemens. Ma curioſité augmentant, j'ay demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu: Il a long-temps porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures; mais ſa vertu ſincere & ennemie de la flaterie l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le ſiege de Troye: il craignit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſuivre; il fut même jaloux

de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquerir bien-tôt, il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, mépriſé des hommes lâches qui n'estiment que les richesses: mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Isle, où il cultive son champ de ses propres mains; un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail; ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple: Le sage Vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils; il fait travailler tous les jeunes gens, il les exhorte, il les instruit, il juge tous les differends de son voisinage. Il est le pere de toutes les familles, le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere aprés l'avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé; il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs. Voilà, ô Crétois! ce qu'on m'a raconté vous devez sçavoir si ce recit est veritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? Pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoissez, qui sçait la guerre, qui a montré son courage, non seulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a mépriſé les richesses acquises par la flaterie, qui aime le travail, qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple qui déteste le faste; qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre: en un mot un homme qui est déja le pere du peuple. Voila vôtre

Roi,

Roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire regner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria: Il eſt vrai, Ariſtodeme eſt tel que vous le dites, c'eſt lui qui eſt digne de regner. Les Vieillards le firent appeller, on le chercha dans la foule où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquille; on lui déclara qu'on le faiſoit Roi: Il répondit; Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions; la premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'étes, & ſi vous réſiſtez aux loix; la ſeconde, que je ſerai libre de continüer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'aprés ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite comme le reſte des Citoyens. A ces mots il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadéme fut mis par le chef des Vieillards gardes des Loix, ſur la tête d'Ariſtodeme; on fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodeme nous fit des preſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité; il donna à Hazaël les Loix de Minos écrites de la main de Minos même, il lui donna auſſi un recueil de toute l'Hiſtoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or, il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpeces qui ſont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin. Comme nous preſſions nôtre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez; il y fit mettre des habits pour nous & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller à Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre; il nous vit partir; il nous embraſſa comme des amis qu'il

ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu; un jour ils nous réüniront en ces Champs fortunez, où l'on dit que les Juſtes joüiſſent aprés la mort d'une éternelle paix. Nous y verrons nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſeparer jamais. O! ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étoufoient ſa voix: nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduiſit au vaiſſeau. Pour Ariſtodeme, il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire Roi, ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis, demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraye ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en moderation les autres hommes, que je les ſurpaſſe en authorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureuſement dans vôtre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe regnant avec ſa chere Penelope: Telemaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs & d'hommes armez, ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſecutent vôtre Mere. O Mentor! vôtre ſageſſe qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous; allez tous deux, vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodeme, & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie: il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit mes voiles nous promettoit une douce navigation: déja le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages diſparoiſſoient, les côtes de Peloponeſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au devant de nous, tout-à-coup une nuit

noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, & la mort se presenta à nous. O Neptune! c'est vous qui excitâtes par vôtre superbe Trident toutes les eaux de vôtre Empire! Venus pour se vanger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple de Cythere, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douceur; ses beaux yeux étoient baignez de larmes; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des divinités me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se joüent impunément de ma puissance? Les Dieux mêmes la sentent; & ces temeraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon Isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans vôtre Empire. Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir? A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel. Et Venus rit, croyant nôtre naufrage inévitable: nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers des rochers: un coup de vent rompit nôtre mast, & un moment aprés nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonds du Navire. L'eau entre de tous côtez; le Navire s'enfonce; tous nos Rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage: les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons, c'est une consolation pour moi de mourir avec vous? il seroit inutile de disputer contre vie contre la tempête. Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toûjours quelque

ressource ; ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bans de Rameurs, tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver : ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hâche, il acheve de couper le mast qui étoit déja rompu, & qui penchant dans la mer avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mast hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre : Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile sur ses plus profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feüilles ; de même Mentor non seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pû ne le pas suivre, étant encouragé par lui ? Nous nous condnifions nous-mêmes sur ce mast flottant ; c'étoit un grand secours pour nous : car nous pouvions nous asseoir dessus ? s'il eût falu nager sans relâche, nos forces eussent été bien-tôt épuisées ; mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer : alors nous beuvions l'onde amere qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots pour ratraper le dessus de ce mast ; quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous ; & nous nous tenions ferme, de peur que dans cette violente secousse le mast qui étoit nôtre unique esperance ne nous échapât. Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible

ble qu'il eſt maintenant ſur ce ſiege de gaſon, me diſoit : Croyez-vous, Telemaque, que vôtre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout ; C'eſt donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fonds des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer, Fuſſiez-vous dans l'Olimpe, voyant les Aſtres ſous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fonds de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours qui me conſoloit un peu ; mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point. Je ne pouvois le voir. Nous paſſames toute la nuit tremblant de froid & demi morts, ſans ſçavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiſer, & la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne qui ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant laſſe de ſe mettre en fureur, elle grondoit ſourdement, & ſes flots n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champs labouré. Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. Tout l'Orient étoit en feu, & les étoiles qui avoient été ſi long-temps cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Je ſentis l'eſperance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons ; ſelon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les ſubmergea avec le Vaiſſeau. Quand nous fûmes auprés de la terre, la mer nous pouſſoit contre les pointes des rochers, qui nous euſſent briſez ; mais nous tâchions de leur preſenter le bout de

nôtre mast, & Mentor faisoit de ce mast ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie; & nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette Isle! C'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Quand Telemaque eût achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez sur lui, se regarderent les unes les autres? elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces deux hommes si chers des Dieux? A-t'on jamais oüi parler d'avantures si merveilleuses! Le fils d'Ulisse le surpasse déja en éloquence, en sagesse & en valeur; quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse & quelle grandeur! Si nous ne sçavions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bachus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon? mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de prés, on trouve en lui je ne sçai quoi au dessus de l'homme.

Calipso écoutoit ces discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher; ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor; quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout à coup elle l'interrompoit elle-même; enfin se levant brusquement, elle mena Telemaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour sçavoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Telemaque ne pouvoit le lui dire. car Minerve en l'accompagnant sous

la

la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cauſe de ſa grande jeuneſſe; elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins: d'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût ſçû que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoûtenu; il n'auroit eû aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calipſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle deſiroit ſçavoir: cependant toutes les Nymphes aſſemblées au tour de Mentor prenoient plaiſir à le queſtionner; l'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit ſçavoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur, & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calipſo ne les laiſſa pas long-temps dans cette converſation; elle revint. Et pendant que les Nimphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Telemaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis, & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor; mais elle ſentoit toûjours je ne ſçay quoy qui repouſſoit tous ſes efforts, & qui ſe joüoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nuës, & qui ſe joüe de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calipſo; quelquefois même il luy laiſſoit eſperer qu'elle l'embaraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la verité du fonds de ſon cœur; mais au moment où elle

croyoit satisfaire sa curiosité, ses esperances s'évanoüissoient : tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, luy échapoit tout à coup, & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes. Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Telemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'esperoit plus de faire parler ; elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque ; & une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réüssir.

Venus toûjours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on luy rendoit dans l'Isle de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux témeraires Mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune ; elle en fit des plaintes à Jupiter : mais le pere des Dieux souriant sans vouloir luy découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olimpe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vôle dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils, & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi : Vois-tu, mon Fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puissance & la mienne ? Qui voudra desormais nous adorer ? Va percer de tes fleches ces deux cœurs insensibles, descends avec moy dans cette Isle, je parleray à Calipso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se presenta à Calipso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa Grotte : Mal-heureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a mépriſée, son fils encore plus dur

que

que lui vous prépare un semblable mépris, mais l'amour vient lui-même pour vous vanger, je vous le laisse, il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bachus qui fut nourri par les Nymphes de l'Isle de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bien-tôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa aprés elle une odeur d'ambroisie dont tout les bois de Calipso furent parfumez. L'amour demeura entre les bras de Calipso; quoy-que Déesse, elle sentit la flâme qui couloit déja dans son sein; pour se soulager elle le donna aussi-tôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis; mais helas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait; D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingenu, & plus gracieux, que cet Enfant. A le voir enjoüé, flateur, toüjours riant, on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaisir; mais à peine s'étoit-on fié a ses carresses, qu'on sentoit je ne sçay quoy d'empoisonné: L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir: & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit fait ou qu'il vouloit faire; il n'osoit approcher de Mentor, dont la séverité l'épouventoit, & il sentoit que cet inconnu étoit invulnerable; ensorte qu'aucune de ses fléches n'avoit pû le percer. Pour les Nymphes elles sentirent bien-tôt les feux que cet Enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs. Cependant Telemaque voyant cet enfant qui se joüoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté; il l'embrasse, le prend tantôt sur ses genoüils, tantôt entre ses bras; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause; plus il cherche à se joüer innocemment,

plus il se trouble, & s'amolit. Voyez vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor, combien sont-elles differentes de ces femmes de l'Isle de Cypre dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie ? Mais ces Beautez immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoi, il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé qu'il ne pouvoit continuer, ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens. Mentor luy dit, O Telemaque ! les dangers de l'Isle de Cypre n'étoient rien si on les compare à ceux dont vous ne vous defiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation, la beauté modeste est bien plus dangereuse, en l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque ! fuyez ces Nymphes qui ne sont si discretes que pour vous mieux tromper ; fuyez les dangers de vôtre jeunesse ; mais sur tout fuyez cet Enfant que vous ne connoissez pas ; c'est l'amour que Venus sa mere est venuë apporter dans cette Isle pour se vanger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on luy rend à Cithere ; il a blessé le cœur de la Déesse Calipso ; elle est passionnée pour vous. Il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent, vous brûlez vous-même ô malheureux jeune homme, presque sans le sçavoir ! Telemaque interrompoit souvent Mentor, lui disant. Mais pourquoy ne demeurons-nous pas dans cette Isle ? Ulysse ne vit plus ; il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes ; Penelope ne voyant revenir ni lui ni moi n'aura pû résister à tant de prétendans ; son pere Icare

l'aura

l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, en manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere? Les Ithaciens ont oublié Ulisse; nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Penelope ont occupé toutes les avenuës du port pour mieux assurer nôtre perte à nôtre retour. Mentor lui répondit. Voila l'effet d'une aveugle passion, on cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper & pour pour étoufer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre Patrie, comment étes vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvé en Egypte ne se sont-ils pas tournez tout à coup en prosperitez? Quelle main inconnuë vous a enlevez à tous les dangers qui menaçoient vôtre tête dans la ville de Tyr? Aprés tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais que dis-je, vous en êtes indigne. Pour moy, je pars, & je sçauray bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un pere si sage & si genereux, menez icy une vie molle & sans honneur au milieu des femmes; faites malgré les Dieux ce que vôtre pere crut indigne de luy. Ces paroles de mépris percerent Telemaque jusqu'au fond du cœur; il se sentoit attendri aux discours de Mentor, sa douleur étoit mélée de honte, il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant; mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas luy même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoy donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est

la vertu, & contre les ordres des Dieux : la vertu vous rapelle dans vôtre patrie pour revoir Ulysse & Penelope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion : les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de vôtre pere, vous ordonnent de quiter cette Isle ; l'Amour seul, ce honteux tiran, peut vous y retenir ! Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pouroit finir. Telemaque ne répondit à ce discours, que par des soupirs ; quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'Isle, quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami severe qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient son cœur, & aucune n'y étoit constante ; son cœur étoit comme la mer qui est le joüet de tous les vents contraires ; il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer, souvent dans le fonds de quelque bois sombre, versant des larmes ameres, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion ; il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient pleins d'un feu devorant ; à le voir pâle, abatu, & défiguré, on auroit crû que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, son enjouëment, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui ; il paroissoit tel qu'une fleur qui étant épanoüie le matin répand ses doux parfums dans la campagne & se flétrit peu à peu vers le soir ; ses vives couleurs s'éfacent, elle languit, elle se desseiche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Telemaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçût un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand dan-

danger. Il avoit remarqué que Calipso aimoit éperduëment Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis: car le cruel Amour pour tourmenter les Mortels, fait quelquefois qu'on aime peu la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calipso: Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chasse. Mentor dit à Calipso: J'ai remarqué dans Telemaque une passion pour la chasse que je n'avois jamais vûë en lui; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre; il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse! qui lui inspirez cette grande ardeur? Calipso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put se retenir. Ce Telemaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaisirs de l'Isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes; comment ose-t'il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes. Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calipso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui! Il lui montroit seulement un visage triste & abatu. La Déesse lui faisoit ses plaintes sur toutes les choses qu'elle voyoit, & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles: cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur; elle sçût que Telemaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis; on parloit même déja d'une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être, puis tout à coup ne pouvant plus moderer son ressentiment, elle lui parla ainsi:

Est-

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune Temeraire, que tu es venu dans mon Iſle pour échaper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vangeance des Dieux: N'eſt-tu entré dans cette Iſle, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné? ô Divinitez de l'Olimpe & du Styx, écoutez une malheureuſe Déeſſe, hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie; puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton pere, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens! Non, que jamais tu ne revoye ta patrie, cette pauvre & miſerable Ithaque, que tu n'as point eü de honte de préferer à l'immortalité! ou plûtôt que tu periſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer; & que ton corps devenu le joüet des flots, ſoit rejetté ſans eſperance de ſepulture ſur le ſable de ce rivage! Que mes yeux le voyent mangé par les Vautours, celle que tu aimes le verra auſſi, elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & ſon deſeſpoir fera mon bon-heur.

En parlant ainſi, Calipſo avoit les yeux rouges & enflamez, ſes regards ne s'arrêtoient jamais en aucun endroit, ils avoient je ne ſçai quoi de ſombre & de farouche, ſes joüës tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides; elle changeoit à chaque moment de couleur, ſouvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage; ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage & le deſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource; & à peine en couloit-il quelques-unes ſur ſes joüës; ſa voix étoit roque, tremblante, & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, & ne parloit plus à Telemaque: il le traitoit comme un malade deſeſperé qu'on abandonne; il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compaſſion. Telemaque ſentoit

toit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor, il n'oſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condamnoit; quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de ſa faute; mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour ſe retirer du péril: car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion. Les Dieux & les Déeſſes de l'Olimpe aſſemblez dans un profond ſilence avoient les yeux attachez ſur l'Iſle de Calipſo, pour voir qui ſeroit victorieux ou de Minerve, ou de l'Amour; l'Amour en ſe joüant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Iſle: Minerve ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même: Jupiter avoit réſolu d'être ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre. Cependant Eucharis qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens; déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vetuë comme Diane; Venus, & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calipſo même; Calipſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines, elle eut honte de ſe voir, elle ſe cacha au fond de ſa grotte, & parla ainſi toute ſeule.

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe. En ſerai-je? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne? Faudra-t'il que Telemaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis? O malheureuſe! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas, ils

ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſçaurai bien les empêcher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Telemaque, il le remmenera à Ithaque. Mais que dis-je ! & que deviendrai-je, quand Telemaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t'il à faire, ô cruelle Venus ? Venus, vous m'avez trompée, ô perfide preſent que vous m'avez fait. Pernicieux, Enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſperan-rance de vivre heureuſe avec Telemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que deſeſpoir : mes Nymphes ſont révoltées contre moi ; ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Telemaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir ; je me vengerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe le verra, je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare, ô malheureuſe Calipſo ! Que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'eſt moi qui ai mis le flambeau fatal dans le ſein du chaſte Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Falloit-il empoiſonner ſon cœur ! Il m'eût quittée. Hé bien ! ne faudra-t'il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien merité. Pars, Telemaque, va-t'en au-delà des mers ; laiſſe Calipſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort ; laiſſe-là inconſolable, couverte de honte, deſeſperée avec ton orgüeilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa Grotte ; mais tout à coup elle ſort impetueuſement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Eſt-ce ainſi que vous ſoûtenez Telemaque contre le vice, auquel il ſuc-

ſuccombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous : je ne puis ſouffrir plus long-tems cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous toûjours tranquillement le fils d'Ulyſſe deshonorer ſon pere, & negliger ſa haute deſtinée ! Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; & vous ne ferez rien ; il y a dans le lieu le plus reculé de cette Forêt de grands Peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau : c'eſt-là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette Iſle : vous trouverez au même endroit une profonde caverne où ſont tous les inſtrumens neceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaiſſeau.

A peine lui eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment, il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens ; abattit les Peupliers, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer ; C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages. Calipſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit ; d'un côté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit ſe reſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque ; la jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vûë les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſçavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau : elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille, chaque coup la faiſoit fremir : mais dans le moment même elle craignoit que cette réverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Telemaque à la jeune Nymphe. Cependant Eucharis diſoit à Telemaque comme en ſe moquant : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être

venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ? Rien ne peut adoucir son autorité ; il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun, il vous fait un crime des choses les plus innocentes ; vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais aprés avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant. Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Telemaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secoüer le joug : il craignoit de le revoir ; & ne répondoit rien à Eucharis tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpetuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calipso apperçût de loin le vaisseau achevé, ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort ; ses genoüils tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps ; elle fut contrainte de s'apuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible. Telemaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit ? D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit ; C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarassé par cét ami severe qui s'oppose à vôtre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Telemaque ! Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échaperent dans

le

le transport de sa passion ; il vit le tort qu'il avoit eu en les disant ; mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence : Eucharis rougissant, & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans oser se montrer ; mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fonds de son cœur. Telemaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement ; ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeuroit confus & troublé. Calipso plus furieuse qu'une Lyonne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sçachant où elle alloit : enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, ô Etrangers qui êtes venus troubler mon repos ! Loin de moi, ce jeune Insensé, & vous imprudent Vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure ; je ne veux plus le voir, je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde : j'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Telemaque, que tes maux ne sont pas finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon Isle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs ; je serai vangée, tu regretteras Calipso, mais en vain, Neptune encore irité contre ton pere qu'il a offensé en Sicile, & sollicité par Venus que tu as mépriſée dans l'Isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes ; tu verras ton pere qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître, & sans pouvoir te faire connoître à lui ; tu ne te réüniras avec lui en Ithaque, qu'aprés avoir été le joüet de la plus cruelle fortune. Ah ! je conjure les Puissances celestes de me vanger. Puis-

ſes-tu au milieu des mers ſuſpendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calipſo, que ton ſuplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires; l'amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Telemaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui: Eucharis ne ſçauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calipſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment, te voilà engagée; & les ondes du Styx par qui tu as juré, ne te permettent plus aucune eſperance! Perſonne n'entendoit ces paroles; mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes, & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Telemaque en fut ſaiſi d'horreur; elle le comprit: car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne divine pas? Et l'horreur de Telemaque redoubla les tranſports de la Déeſſe ſemblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux; & regardant de loin Telemaque à qui elle n'oſe plus parler, la Déeſſe fremit en la voyant auprés d'elle; & loin de s'appaiſer par la ſoûmiſſion de cette Nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmentoit la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré ſeul avec Mentor, il embraſſe ſes genoüils, car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder; il verſe un torrent de larmes, il veut parler, la voix lui man-

manque ; les paroles lui manquent encore d'avantage ; il ne ſçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut ; enfin il s'écrie : O mon vrai pere, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux ! Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre, délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort !

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flater ſa paſſion, & lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles ? celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſçait point ſe défier de ſoi : les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber ; comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris ſi vous ne l'aviez éprouvé, on vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'amour qui flatte pour perdre, & qui ſous une apparence de douceur cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces ; vous l'avez vû, il a enlevé vôtre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever ; vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de vôtre cœur, vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même ; vous ne craigniez rien, voyez le fruit de vôtre témerité : vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſperance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entredéchirer : & voila ce que fait le traître

amour

amour qui paroît si doux. Rappellez tout vôtre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puis qu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuïr l'amour & pour revoir vôtre chere patrie ? Calipso elle-même est contrainte de vous chasser : le vaisseau est tout prés. Que tardons-nous à quitter cette ville où la vertu ne peut habiter ? En disant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entrainoit vers le rivage. Telemaque suivoit à peine, regardant toûjours derriere lui ; il consideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui ; ne pouvant voir son visage ; il regardoit ses beaux cheveux noüez, ses habits flotans, & sa noble démarche ; il auroit voulu pouvoir baiser les traces de ses pas ; lors même qu'il la perdit de vûë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix ; quoy-qu'absente, il la voyoit, elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux, il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor. Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : Je suis résolu de vous suivre ; mais je n'ay pas encore dit adieu à Eucharis, j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude ; attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu ; au moins souffrez que je lui dise : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir, mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre que de me souvenir à jamais de vous ! O mon pere, ou laissez-moi cette derniere consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment ! non, je ne veux ni demeurer dans cette Isle, ni m'abandonner à l'amour : l'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis ; il me suffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous sans retardement. Que

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor, vôtre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas ; vous croyez être tranquille & vous demandez la mort : vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez : vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : Vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fiévre rend frénetique, dit ; Je ne suis point malade. O aveugle Telemaque ! vous étiez prêt à renoncer à Penélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez regner, à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en vôtre faveur : vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprés d'Eucharis : direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transports ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi : mais je deplore vôtre aveuglement. Fuyez, Telemaque, fuyez, on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant ; loin d'un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre & à fuïr ; mais à fuïr sans déliberer, & sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coutez depuis vôtre enfance, & les perils dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous sçaviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à vôtre perte, si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la mere qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement : je me suis tû, j'ai devoré ma peine, j'ai étoufé mes soupirs pour voir si vous re-

viendriez à moi. O mon fils! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles; rendez-moi Telemaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même, si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, & je vis heureux: mais si l'amour vous entraine malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre. Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer: & Telemaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toûjours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Telemaque de son Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'Isle où le rivage de la mer étoit escarpé: c'étoit un roche toûjours battu par l'onde écumante: ils regarderent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place: mais il apperçûrent un triste spectacle.

L'amour étoit vivement piqué de voir que ce Vieillard inconnu, non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore lui enlevoit Telemaque: il pleuroit de dépit, & alla trouver Calipso errante dans les sombres Forêts. Elle ne put le voir sans gemir, & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes Déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible Mortel, qui est captif dans vôtre Isle? Pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils; c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les ondes du Stix, que je laisserois partir Telemaque; Jupiter même le pere des

Dieux

Dieux avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Telemaque, sors de mon Isle, sors aussi pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui ? L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur & malin : En verité, dit-il, voilà un grand embarras ; laissez-moi faire, suivez vôtre serment, ne vous opposez point au départ de Telemaque, ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Stix de le laisser partir ; je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation ; sa diligence qui vous a surpris, sera inutile ; il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flateuses firent glisser l'esperance & la joie jusqu'au fond des entrailles de Calipso, ce qu'un Zephir fait par sa fraicheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les Troupeaux languissans que l'ardeur de l'été consomme ; ainsi ce discours appaisa le desespoir de la Déesse ; son visage devint serain, ses yeux s'adoucirent ; les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle : elle s'arrêta, elle rit, elle flata le follâtre Amour, & en le flatant elle se prépara de nouvelles douleurs. L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loup affamez & mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit : Telemaque est encore en vos mains ; Hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le témeraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles secoüent leurs cheveux épars comme des Bacchantes : déja la flâme vole, elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec & induit de

raisine ; des tourbillons de fumée & de flâme s'élevent dans les nuës. Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & en entendant les cris des Nymphes, Telemaque fut tenté de s'en réjoüir : car son cœur n'étoit pas encore gueri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Telemaque, rengagé dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucunes esperances de quitter cette Isle. Mentor vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre ; il apperçeut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osoit approcher de l'Isle, parce que tous les Pilotes connoissoient que l'Isle de Calipso étoit inaccessible à tous les Mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Telemaque, qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Telemaque surpris de cette violente chute, but l'onde amere, & devint le joüet des flots ; mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Isle fatale. Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs, pousserent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calipso inconsolable, rentra dans sa Grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secoüant ses aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mere l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits. A mesure que Telemaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoit avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il par-

parlant à Mentor, ce que vous me dîtes, & que je ne pouvois croire faute d'experience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre secours. Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même; je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes passions: l'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du Troisiéme Livre.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIE'ME.

CElui qui commandoit le Vaiſſeau voyant deux hommes dans la mer, envoye une barque à leur ſecours, qui les retire & les amene à bord. Il étoit Phenicien, & frere de Narbal; chacun ſe reconnoit, & conte ſes avantures. Telemaque demande des nouvelles de Pygmalion & d'Aſtarbé. Nouveau portrait de Pygmalion méfiant & ſoupçonneux: nonobſtant ſa défiance il eſt empoiſonné par Aſtarbé qui s'empoiſonne enſuite elle-même. Pour adoucir l'horreur de cette hiſtoire, le Frere de Narbal donne une Muſique à Telemaque & à Mentor. Mentor joüe de la Lyre, & chante les avantures de Narciſſe, & la bleſſure d'Adonis. Telemaque charmé, craignant de ſe livrer trop au plaiſir, n'oſe montrer ſa joye, d'où Mentor prend occaſion de lui expliquer les differentes ſortes de plaiſirs du cœur & de l'eſprit. Mœurs des habitans de la Betique.

Venus

Venus irritée de voir aller en Ithaque le fils d'Ulysse, va trouver Jupiter dans l'assemblée des Dieux, se plaint de Telemaque, & demande qu'il périsse. Jupiter répond, qu'il n'est pas écrit dans les destinées qu'il périra, mais qu'il errera long-tems sans trouver son païs : qu'elle n'a qu'à s'adresser à Neptune, afin qu'il excite des tempêtes, & prolonge ses erreurs. Venus va trouver Neptune, qui par complaisance éleve un nuage trompeur, & fait voir au Pilote une fausse Ithaque, où ils abordent. Ils s'informent dans quel païs ils sont, & se trouvent dans le païs des Salentins.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIÈME.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phenicien qui alloit dans l'Epire. Ces Pheniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte ? mais il n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez prés du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Pheniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de vôtre humanité : si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans vôtre vais-

vaisseau ; nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joye ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau. A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurerent immobiles, car ils avoient nagé long-temps & avec effort pour résister aux vagues : peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit penetrez, & qui couloit de tous côtez. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Pheniciens empressez autour d'eux, vouloient sçavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pû entrer dans cette Isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possedée par une Déesse cruelle qui ne souffre jamais qu'on y aborde : elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage. Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jettez, nous sommes Grecs, nôtre patrie est l'Isle d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez : quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur vôtre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire, nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous dévrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde. Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; & Telemaque gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calipso, augmenterent beaucoup sa sagesse : il se défioit de lui-même : il sentoit le besoin de suivre toûjours les sages conseils de Mentor : & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du

moins il consultoit ses yeux & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phenicien arrêta ses yeux sur Telemaque : il croyoit se souvenir de l'avoir vû, mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble qu'il me souvient de vous avoir vû : vôtre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frapé, mais je ne sçais où je vous ai vû, vôtre memoire aidera peut-être la mienne. Alors Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye : Je suis en vous voyant comme vous êtes à mon égard : je vous ai vû, je vous reconnois : mais je ne puis me rapeller si c'est en Egypte, ou à Tyr. Alors ce Phenicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rapelle peu à peu de loin le songe fugitif qui disparoît à son réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revinmes d'Egypte : je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent ; je vous laissai entre ses bras aprés l'expedition d'Egypte : il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuse Betique anprés des colomnes d'Hercules : ainsi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Telemaque, que vous êtes Adoam ; je ne fis que vous entrevoir, mais je vous ay connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me sera toûjours si cher ? Est-il toûjours à Tyr ? Ne souffre-t'il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pigmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sçachez, Telemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra tou-

ſes ſortes de ſoins de vous ; je vous rameneray dans l'Iſle d'Ithaque avant que d'aller en Egypte, & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames : auſſi-tôt il prit à part Telemaque & Mentor, pour les entretenir ; Je vais, dit-il, regardant Telemaque, ſatisfaire vôtre curioſité : Pigmalion n'eſt plus, les juſtes Dieux en ont delivré la terre ; comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à luy : les bons ſe contentoient de gemir & de fuir ſes cruautez, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal, les méchans croyoient ne pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne : il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances, ſes gardes mêmes étoient plus expoſez que les autres : comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tous le reſte des hommes, ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſeureté, & il ne pouvoit plus la trouver : ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie étoient dans un peril continuel, & ils ne pouvoient le tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé dont vous avez oüy parler ſi ſouvent, fut la premiere à réſoudre la perte du Roy : elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar : elle eſpera de le mettre ſur le Trône. Pour réüſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'aîné de ſes deux fils nommé Phadaël, impatient de lui ſucceder, avoit conſpiré contre luy : elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent ;

le second nommé Baleazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece : mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le Vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit : ils se sauverent en nageant jusques à des Barques étrangeres qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer. Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorez que de Pigmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme, c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excés. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée : il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme. Mais pendant que Pigmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie : elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme : d'ailleurs elle sçavoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir, elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pigmalion ; il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce

qu'il

qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains ; il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas ; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table, il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne sçavoit pas apprêter. Ainsi non-seulement toutes les viandes cuites par ses Cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cüeillis lui-même dans son jardin, ou des legumes qu'il avoit semées & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toûjours la clef : quoy qu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contr'elle, il la faisoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune esperance de vivre plus long-tems que lui : mais elle prit du contrepoison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours lui avoit fourni, aprés quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi. Voicy comment elle y parvint : Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte : le Roi qui croyoit toûjours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée ; la vieille se retire, le Roi demeure interdit, & ne sçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astar-

bé le rassure, le flatte & le presse de manger, elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pigmalion selon sa coûtume la fit boire la premiere, elle but sans crainte se fiant au contrepoison. Pigmalion but aussi, & peu de temps aprés il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le Roi mourant; elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes, car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse: enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revint, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui & l'étoufa; ensuite elle arracha de son doigt l'Annean Royal, lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre; elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé Roi; mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincere affection. D'ailleurs ils manquoient de courage; ils craignoient la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie, chacun pour sa propre seureté desiroit qu'elle perît. Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux, on entend par tout les cris de ceux qui disent: Le Roi est mort. Les uns sont effrayez, les autres courent aux armes: tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle, la renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande

ville

ville de Tyr, & il ne se trouve aucun homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple. Narbal frapé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pigmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran terrible & monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, l'pere de son peuple; il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous ses gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Baleazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer, & ceux qui allerent à Astarbé qu'il étoit mort, le firent, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des pêcheurs de Crete touchez de compassion l'avoient reçû dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere, soupçonnant avoir voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pigmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-temps errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les pêcheurs Crétois l'avoient laissé: il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire sçavoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses interêts. Mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere, il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune. Baleazar avoit mandé à Narbal: Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moy un anneau d'or, & je comprendrai aussi-tôt qu'il sera temps de vous

aller

aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pigmalion de faire venir Baleazar ; il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre, tant il étoit difficile de se garentir des recherches rigoureuses de Pigmalion ; mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baleazar. Baleazar partit aussi-tôt & arriva aux portes de Tyr, dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour sçavoir qui succederoit à Pigmalion. Baleazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple ; on l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi son pere qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa modération ; ses longs malheurs même lui donnoient je ne sçay quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualitez, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur. Narbal assembla les Chefs du peuple : les Vieillards qui formoient leur conseil, & les Prêtres de la grande Déesse de Phenicie. Ils saluerent Baleazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Herauts : le peuple répondit par mille acclamations de joye : Astarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pigmalion l'avoient abandonnée ; c'est que les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en autorité, parce qu'ils connoissent combien ils en abuseroient, & quelle seroit leur violence ; mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui

qui ne pouvoient attendre que le supplice. On força le Palais, ces scelerats n'oserent pas résister long-temps, & ne songerent qu'à s'enfuïr. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver dans la foule, mais un soldat la reconnut, elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur; déja on avoit commencé à la traîner dans la bouë: mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baleazar, esperant de l'ébloüir par ses charmes, & de lui faire esperer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baleazar ne put refuser de l'écouter: d'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irritez; elle flata Baleazar par les loüanges les plus délicates & les plus insinuantes; elle luy representa combien Pigmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle, elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincerement adorez; elle versa des torrens de larmes; elle se jetta aux genoux du nouveau Roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pigmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baleazar; elle ajoûta qu'il vouloit emprisonner ce jeune Prince; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle esperoit de trouver dans le cœur de Baleazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elles avoit vus dans celui du Roi son pere; mais Baleazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison, les plus sages Vieillards furent commis pour éxaminer toutes ses actions: on dé-

découvrir avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étoufé Pigmalion, & toute la suite de sa vie parut un enchainement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phenicie, c'est d'être brûlé à petit feu ; mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune esperance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'enfer ; elle avala du poison qu'elle portoit toûjours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de long tourmens : ceux qui la gardoient, apperçûrent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement : on lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irritez : au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux. La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage agonisant : on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes, toutes ses graces étoient effacées, ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches : un mouvement convulsif agitoit ses lévres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur, tout son visage tiré & retraisi faisoit des grimaces hideuses : une pâleur lévide, & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps, quelquefois elle sembloit se raniner, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroy tous ceux qui la virent : ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percez, où Ixion tourne à jamais sa rouë, où Tantale brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'en-

s'enfuit de ſes lévres, où Siziphe roule inutilement un rocher qui tombe ſans ceſſe, & où Thitie ſentira éternellement dans ſes entrailles toûjours renaiſſantes, un Vautour qui les ronge. Baleazar délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon regne par une conduite toute oppoſée à celle de Pigmalion; il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce qui languiſſoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui, car il veut tout voir par lui-même; il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur; il eſt aimé des peuples; en poſſedant les cœurs, il poſſede plus de treſors que ſon pere n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle: car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité: ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit: il n'a plus beſoin de ſe précautionner pour la ſeureté de ſa vie; car il a toûjours autour de lui la plus ſeure garde, qui eſt l'amour des peuples; il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le perdre, qui ne haſardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon Roi: Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui; il craint de charger trop ſes peuples, ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens; il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens: car ils ſont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phenicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire: C'eſt à ſon jeune Roi qu'elle doit tant de proſperitez. Narbal gouverne ſous lui: ô Telemaque! s'il vous voyoit maintenant avec quelle joye vous com-

combleroit-il de preſens ? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans vôtre patrie ? Ne ſuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Iſle d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y regne auſſi ſagement que Baleazar regne à Tyr.

Aprés qu'Adoam eut ainſi parlé, Telemaque charmé de l'hiſtoire que ce Phenicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'Iſle de Calipſo. Telemaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr, de ſon paſſage dans l'Iſle de Cypre, de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor, de leur voyage en Créte, des jeux publics pour l'élection d'un Roi aprés la fuite d'Idomenée, de la colere de Venus, de leur naufrage, du plaiſir avec lequel Calipſo les avoit reçûs, de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer dans le moment qu'il vit le vaiſſeau Phenicien.

Aprés ces entretiens Adoam fit ſervir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit joüir pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Pheniciens vétus de blanc & couronnez de fleurs : on brûla les plus exquis parfums de l'Orient, tous les bancs des Rameurs étoient pleins de joüeurs de flutes : Architoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, digne d'être entenduë à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes les Divinitez qui obeïſſent à Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs Grottes hu-

humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette melodie. Une troupe de jeunes Pheniciens d'une rare beauté, & vétus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long-tems les danses de leur païs, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece; de tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignez. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répanduë sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs, mais il n'osoit y livrer son cœur, depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Isle de Calipso combien la jeunesse est prompte à s'enflammer. Tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur, tout lui étoit suspect; il regardoit Mentor, il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs. Mentor étoit bien-aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Telemaque, il lui dit en souriant: Je comprens ce que vous craignez, vous êtes loüable de cette crainte; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaittera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent ny ne vous amolissent; il vous faut des plaisirs que vous possediez, & non pas des plaisirs qui vous possedent & qui vous entraînent; je vous souhaite des plaisirs doux & moderez, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines, goutez avec complaisance pour

Adoam,

Adoam, les plaisirs qu'il vous offre, réjoüissez-vous, Telemaque, réjoüissez-vous, la sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté ; c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle seule les sçait assaisonner pour les rendre purs & durables ; elle sçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjoüée quand il le faut. En disant ces paroles, Mentor prit une lire & en joüa avec tant d'art, qu'Architoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit : ses yeux s'alumerent, son visage troublé changea de couleur, tout le monde eût apperçû sa peine & sa honte, si la lire de Mentor n'eût dans ce moment même enlevé l'ame de tous les assistans. A peine oſoit-on respirer, de peur de troubler le silence, & de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignoit toûjours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle passionnoit jusques aux moindres choses. Il chanta d'abord les loüanges de Jupiter pere & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'Univers ; puis il repreſenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire, la sagesse que ce Dieu forme au dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces veritez d'un ton si religieux & si sublime, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olymphe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre ; ensuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur

qui

qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un Sanglier déchira, & que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Pheniciens étonnez se regardoient les uns les autres: l'un disoit, c'est Orphée, c'est ainsi qu'avec une lire il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit, non, c'est Linus fils d'Apollon; un autre répondoit, vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Telemaque n'étoit guére moins surpris que les autres, car il n'avoit jamais sçû que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & joüer de la lire. Architoas qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des loüanges à Mentor; mais ils rougit en le loüant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les loüanges qu'il meritoit. Architoas ne fut point consolé; car il sentit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoam, je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Betique depuis que nous fûmes partis d'Egypte: la Betique est un païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire; daignez m'aprendre si tout ce qu'on en dit, est vrai. Je serai fort aise, répondit

Adoan,

Adoam, de vous dépeindre ce fameux païs digne de vôtre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi.

Le fleuve Betis coule dans un païs fertile, & sous un ciel doux, qui est toûjours serain; le païs à pris le nom du fleuve qui se jette dans le grand Ocean, assez prés des Colonnes d'Hercules, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Affrique. Ce Païs semble avoir conservé les délices de l'âge d'or; les hivers y sont tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'été y est toûjours temperée par des Zephirs rafraichissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printemps & de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connuës. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau païs; mais les habitans simples, & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses, ils n'estiment que ce qui sert veritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire nôtre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employé aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charuë: comme ils ne faisoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye: il sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce païs peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les Arts qui servent aux veritables neces-

tes des hommes ; encore même la plûpart des hommes en ce païs étant adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les Arts nécessaires pour leur vie simple & frugale. Les femmes filent cette belle laine, font des étoffes fines, & d'une merveilleuse blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile ; car on ne vit en ce païs que de fruits ou de lait, & rarement de viande ; elles font du cuir de leurs moutons une legere chaussure pour elle, pour leurs maris & pour leurs enfans ; elle font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres ; elles lavent les habits, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable, & font tous les habits de la famille ; ils sont aisez à faire ; car dans ce doux climat on ne porte qu'une piéce d'étoffe fine & legere, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut : les hommes n'ont d'autres Arts à exercer outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guére du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au laboutage. Tous les Arts qui regardent l'Architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison : c'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres Arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez ils les detestent comme des inventions de la vanité & de la molesse. Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, des parfums exquis

des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes; ce superflu amolit, enyvre, tourmente ceux qui le possédent; il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'acquerir par l'injustice & par la violence. Peut on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce païs sont-ils plus sains, plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entr'eux? menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaisirs purs & simples, puis qu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessitez, dont ils font dépendre tout leur bonheur. C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature; ils ont horreur de nôtre politesse, & il faut avoüer que la leur est grande dans leur aimable simplicité; ils vivent tous ensemble sans partager les terres: chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le veritable Roi: le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaise action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Les punitions n'arrivent presque jamais: car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïssance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre; il semble qu'Astrée qu'on dit, qui est retirée dans le Ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux: car leur propre conscience les juge: tous les biens sont communs, les fruits des arbres, les legumes de la terre, le lait des troupeaux,

peaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si moderez n'ont pas besoin de les partager; chaque famille errante dans ce beau païs transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise: ainsi ils n'ont point d'interêts à soûtenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble; c'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté; ils sont tous libres, tous égaux: on ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages Vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les Vieillards consommez en vertu; la fraude, la violence, le parjure, les procés, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce païs cheri des Dieux: Jamais le sang humain n'a rougi cette terre, à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats qu'on voit dans les autres nations; ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux? Au reste, ces peuples de la Betique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui subjuguent les grands Empires: Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir

sir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, on un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur; mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-miserable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux irritez contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misere, le desespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t'il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir meriter des loüanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté: heureux, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordez, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Aprés qu'Adoam eût fait cette peinture de la Betique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire; ce n'est pas qu'ils manquent de raisins, aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur; il ne fait pas mourir l'homme; mais il le rend bête, les hommes peu-

vent

vent conserver leur santé sans le vin dont l'effet est de perdre les bonnes mœurs. Telemaque disoit ensuite ; Je voudrois bien sçavoir quelles loix reglent les mariages de cette Nation ? Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, il faut qu'il la garde tant qu'elle vit ; l'honneur des hommes en ce païs dépend autant de leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidelité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté, les femmes y sont belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses ; les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache ; le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps differens : le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques, le mari regle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage, elle soulage son mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire ; elle gagne sa confiance, & met moins par sa beauté que par sa vertu un charme dans leur societé qui dure autant que leur vie. La sobrieté, la moderation, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des Vieillards de cent & de six vingts ans qui ont encore de la gayeté, & de la vigueur. Il me reste, ajoûtoit Telemaque, à sçavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a separez des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu ; souvent les autres peuples ne pouvant s'accorder entr'eux, les ont pris pour juges de leurs differens, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette

ſage Nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle; ils rient quand on leur parle des Rois qui ne peuvent regler entr'eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toûjours plus qu'ils ne pourront cultiver; tandis qu'il reſtera des terres libres, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voiſins qui voudroient s'en ſaiſir. On ne trouve dans tous les habitans de la Betique, ni orgüeil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ne peuvent eſperer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils le laiſſent en repos. Ce peuple abandonneroit ſon païs, ou ſe livreroit à la mort, plûtôt que d'accepter la ſervitude; ainſi il eſt autant difficile à ſubjuger, qu'il eſt éloigné de vouloir ſubjuger les autres: c'eſt ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voiſins. Adoam finit ce diſcours en racontant de quelle maniere les Pheniciens faiſoient leur commerce dans la Betique: Ce peuple, diſoit-il, fut tout étonné quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de ſi loin; ils nous reçûrent avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement; ils nous offrirent tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, aprés qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage, & en effet ils nous en envoyerent un riche preſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner liberalement aux étrangers leur ſuperflu. Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles: il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guére ſages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre,

ce

ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre, contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de veritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent leur vie. Nous avons souvent voulu leur aprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phenicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous: Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choſes qui vous sont devenuës nécessaires; ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir; ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher s'accoûtume enfin au besoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la navigation ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur païs ce qui eſt nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils meriteroient de faire naufrage, puis qu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir leur avarice. Telemaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam; il se réjoüiſſoit qu'il y eût encore un peuple au monde, qui suivant la droite nature fut si sage & si heureux tout ensemble. O! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puiſſe être veritable: nous regardons les mœurs de ce peuple com-

me une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Pendant que Telemaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oublians le sommeil, & n'appercevans pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain; Neptune, quoi-que favorable aux Pheniciens, ne pouvoit supporter plus long-temps que Telemaque eût échapé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Isle de Calipso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit ayant vaincu l'amour & tous ses charmes: dans les transports de sa douleur elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Isle de Cypre; elle ne pouvoit plus demeurer dans ces lieux, où Telemaque avoit mépriſé son Empire; elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblez auprés du trône de Jupiter. De ce lieu ils appercoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds, ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de bouë, les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce monceau de bouë est un peu détrempé: les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la superfície de cette bouë; les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus serieuses qui agitent les foibles Mortels, & elles leur paroissent des jeux d'enfans; ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, ne paroît à ces suprêmes Divinitez, que misere & foiblesse: c'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre que Jupiter a posé son trône immobile;

ses

ſes yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs; ſes regards doux & ſerains répandent le calme & la joye dans tout l'Univers: & au contraire quand il ſecouë ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre: les Dieux mêmes ébloüis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'approchent qu'avec tremblement. Toutes les Divinitez celeſtes étoient dans ce moment auprés de lui. Venus ſe preſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein, ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur anoncer le retour du beau temps. Sa robe étoit noüée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle ſont repreſentées les graces; les cheveux de la Déeſſe étoient attachez par derriere negligemment par une treſſe d'or: tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vûë, & leurs yeux en furent ébloüis comme ceux des Mortels, quand Phœbus aprés une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons; ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours ſur Venus; mais ils apperçûrent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte ſur ſon viſage; cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & legere, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs; il la regarda avec complaiſance; il lui fit un doux ſouris, & ſe levant il l'embraſſa: Ma chere fille, lui dit-il, quelle eſt vôtre peine? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir vôtre cœur, vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance. Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée

de profonds soupirs : O pere des Dieux & des hommes ! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vangée de Paris qui avoit préferé ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Telemaque est accompagné par Minerve, c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités ; elle a conduit ce jeune témeraire dans l'Isle de Cypre pour m'outrager ; il a mépriſé ma puissance, il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on celebre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jetté par un naufrage horrible dans l'Isle de Calipso, a triomphé de l'amour même que j'avois envoyé dans cette Isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec : ni la jeunesse, ni les charmes de Calipso & de ses Nymphes, ni les traits enflammez de l'amour n'ont pû surmonter les artifices de Minerve ; elle l'a arraché de cette Isle, me voilà confonduë, un enfant triomphe de moy !

Jupiter pour consoler Venus, lui dit ; Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fléches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a meritée. Je suis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le soûmettre à vôtre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers ; mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa

vertu

vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille. soyez contente de tenir dans vôtre Empire tant d'autres Heros, & tant d'Immortels. En disant ces paroles, il fit à Venus un souris plein de grace & de Majesté. Un éclat de lumiere semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux; en baisant Venus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne pût s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux: malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joye se repandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joües, & l'embaras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Venus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Telemaque; elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je sçavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins; mais si nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre mal-heureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phenicien dans lequel il est embarqué; j'aime les Phéniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire: c'est par eux que la mer est devenuë le lien de la societé de tous les peuples de la terre; ils m'offrent de continuels sacrifices sur mes Autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse rit avec malignité, &

retourna dans ſon Char volant ſur les Prés fleuris d'Italie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joye de la revoir, danſans autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſi-tôt une Divinité trompeuſe, ſemblables aux ſonges, excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil, au lieu que cette Divinité enchante les ſens des hommes qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant environné d'une troupe innombrable de menſonges ailez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du Pilote Achamas, qui conſideroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez prés de lui les rochers eſcarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrerent plus rien de veritable, un autre ciel ſe preſenta à lui, les étoiles parûrent comme ſi elles avoient changé leur courſe & qu'elles fuſſent revenuës ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée, une fauſſe Ithaque ſe preſentoit toûjours au Pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la veritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'Iſle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne ſçavoit que croire de cette fuite; quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port; déja il ſe préparoit ſelon l'ordre qu'il en avoit reçû, à aller aborder ſecretement dans une petite Iſle qui eſt auprés de la grande, pour dérober aux amans de Penelope conjurez contre Telemaque le retour de ce jeune Prince; quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues

qui

qui vont se briser contre les écüeils : puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée ; les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le soleil se couche. Ainsi Achamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu ; il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hesperie : le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué ; déja l'Aurore annonçoit le jour ; déja les étoiles qui craignent les rayons du soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Ocean leurs sombres feux, quand le Pilote, s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'Isle d'Ithaque ; Telemaque, réjoüissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône. A ce cri Telemaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se léve, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts regarde fixement la côte voisine : il gemit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Helas ! où sommes-nous, dit-il ? Vous vous êtes trompé, Achamas, vous connoissez mal cette côte si éloignée de nôtre païs ? Non, non, répondit Achamas, je ne puis me tromper pour reconnoître les bords de cette Isle. Combien de fois suis-je entré dans vôtre Port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers, le rivage de Tyr n'est guére mieux dans ma mémoire ; reconnoissez cette montagne qui avance, voyez ce ro-

cher qui s'éleve comme une tour, n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre les autres rochers, qui semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nuë; Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse vôtre pere? Vous vous trompez, ô Achamas, répondit Telemaque, je vois au contraire une côte assez reculée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux! Est-ce ainsi que vous vous joüez des hommes! Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Achamas furent changez, le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit veritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, ô Telemaque! s'écria-t'il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux; je croyois voir Ithaque, & son image toute entiere se presentoit à moi; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe, je vois une autre ville, c'est sans doute Salante qu'Idomenée fugitif de Crete vient de fonder dans l'Hesperie, j'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevez: je vois un Port qui n'est pas entierement fortifié. Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Telemaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouverent à l'abri, & auprés du Port.

Fin du Quatriéme Livre.

SOM-

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIE'ME.

TElemaque & Mentor ayant mis pied à terre, trouvent Idomenée fugitif de Crete, qui avec ſes amis avoit bâti ſur cette Côte une nouvelle Ville. Telemaque dit ſon nom à Idomenée, qui charmé de retrouver le fils d'Ulyſſe, lui fait beaucoup d'accüeil, & reconnoit Mentor qu'il a vû à Troye. Ils vont enſemble au Temple, où la Prêtreſſe annonce un Oracle ambigu à Telemaque, qui en cherche l'explication. Idomenée raconte à Mentor l'état de ſon Royaume, & la Guerre dans laquelle il eſt engagé contre ſes voiſins. Mentor aprés avoir examiné les raiſons par leſquelles un Roi doit faire la guerre, lui déclare que ſa guerre eſt injuſte, & qu'il ne doit pas la continuer. Il ſe charge de faire la Paix. Sur ces entrefaites, on avertit Idomenée que les ennemis arrivoient pour ſurprendre la Ville. Mentor ſe confiant en la Paix, ſort de la Ville ſeul, avec une branche

che d'Olivier. *Les Troupes ſuſpendent leur marche : Mentor parle de la Paix. Neſtor ſort des rangs pour traiter avec lui, & reconnoit Mentor. Neſtor ſe plaint qu'Idomenée a manque de parole, & en veut avoir raiſon. Mentor jure pour Idomenée, & promet en ôtage le fils d'Ulyſſe. A ce nom Neſtor s'attendrit. Telemaque laſſé de ne point voir Mentor, ſort de la Ville, & ſe montre à Neſtor, qui reconnoit les traits de ſon pere. La paix ſe conclut, & on la proclame à la tête des Armées.*

Après cette guerre, Neſtor demande à Mentor qu'il lui permette de méner Telemaque à une guerre juſte qu'il ſoûtenoit contre Adraſte Roi des Dauniens. Mentor le laiſſe aller, & avant de partir, lui donne les inſtructions neceſſaires à un Prince pour ſe conduire à la guerre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIE'ME.

MENTOR qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque; Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas vôtre perte, au contraire il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercules, ayez toûjours devant vos yeux ceux de vôtre pere. Quiconque ne sçait pas souffrir n'a point un grand cœur. Il faut par vôtre patience & vôtre courage lasser la cruelle fortune

qui

qui se plaît à vous persecuter ; je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flateuses de la Déesse qui vous retenoit dans son Isle. Que tardons-nous ? Entrons dans ce Port, voici un peuple ami, c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idomenée si maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussi-tôt ils entrerent dans le Port de Salante où le vaisseau Phenicien fut reçû sans peine, parce que les Pheniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Telemaque regardoit avec admiration cette ville puissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dés le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feüilles vertes, elle épanoüit ses fleurs odoriferentes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idomenée sur le rivage de la mer : chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient jusqu'au Ciel : toute la Côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteau, les pierres étoient penduës en l'air par des grüés avec des cordes, tous les Chefs animoient le peuple au travail dés que l'aurore paroissoit : & le Roi Idomenée donnant par tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phenicien fut arrivé au port, que les Crétois donnerent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié sinceres : on se hâta d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t'il, d'Ulys-

se

ſe ce cher ami, ce ſage Heros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye, qu'on me l'amene, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pere: auſſi-tôt on lui preſente Telemaque. Il lui dit avec un viſage doux & riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même, voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme, voilà ſon air d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de grace; je reconnois même ce ſouris fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit ſans qu'on eût le tems de s'en défier. Oüi, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils! Quelle avanture vous amêne ſur ce rivage? Eſt-ce pour chercher vôtre pere? Helas! je n'en ai aucune nouvelle: la fortune nous a perſecuté lui & moi, il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi.

Pendant qu'Idomenée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom. Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux.

O Roi! pardonnez-moi la douleur que je ne ſçaurois vous cacher dans un temps où je ne devrois vous témoigner que de la joye & de la reconnoiſſance pour vos bontez; par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de ſçavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Penelope languit dans le deſir d'être délivré de ſes Amans. J'avois crû vous trou-

trouver dans l'Isle de Crete, j'y ai sçû vôtre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie où vous avez fondé un nouveau Royaume; mais la fortune qui se jouë des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'est celui que je suporte le plus volontiers: si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus sage & le plus genereux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Telemaque, & le menant dans son Palais, il lui dit; Quel est donc ce prudent Vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois? Aussi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous sommes vûs, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fites en Crete, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'aprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse crû, ô sage Vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes point changé depuis tant d'années: c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur, vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor! si j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur vôtre visage avant le siege de Troye; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la verité. D'ailleurs je vois par vôtre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincerité: vous

êtes

êtes bien changé, & j'aurois eü de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert par vos mal-heurs ; mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la vertu. Au reſte ſçachez que les Rois s'uſent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font vieillir avant le temps : dans la proſperité les delices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe moderer. De là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaiſirs qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre & moderée, ſimple & exempte d'inquiétude & une paſſion reglée & laborieuſe retiennent dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toûjours prête à s'envoler ſur les aîles du tems.

Idomenée charmé du diſcours de Mentor l'eut écouté long tems, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le ſuivirent environnez d'une grande foule de peuple qui conſideroit avec empreſſement & curioſité ces deux Etrangers ; ils ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien differens, le jeune a je ne ſçai quoi de vif & d'aimable, toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répanduës ſur ſon viſage & ſur ſon corps ; mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé : avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Mais cet autre, quoyque bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa

force

force : sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux ; mais quand on le regarde de prés, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux Mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idomenée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence ; il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé ; les chapiteaux étoient d'argent, le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui representoient Jupiter changé en Taureau, le ravissement d'Europe & son passage en Crete au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos : Enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son Isle pour la rendre à jamais florissante. Telemaque y remarqua aussi les principales avantures du siege de Troye, où Idomenée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces representations de combats, il chercha son pere ; il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Diomede venoit de tuër ; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Gréque assemblez ; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens. Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent oüi parler, & que Mentor même lui avoit racontées ; les larmes coulerent de ses yeux, il changea de couleur, son visage parut troublé, Idomenée l'apperçût, quoi-que Telemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée, de nous laisser voir combien vous êtes

sou-

touché de la gloire & des malheurs de vôtre pere. Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formez par le double rang de colonnes qui environnoient le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la loüange du Dieu, qui tient dans ses mains la foudre: ces enfans choisis de la figure la plus agréable avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules; leurs têtes étoient couronnées de roses & de parfums; ils étoient tous vétus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent Taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez: on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent. Le Vieillard Theophane ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre; ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore: puis s'étant mis sur le Trepied sacré. O Dieux! s'écria-t'il, quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoye en ces lieux? Sans eux la guerre entrepriſe nous seroit funeste, & Salante tomberoit en ruïne avant que d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Heros que la sageſſe mene par la main; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. En disant ces paroles son regard étoit farouche, & ses yeux étincelans; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui; son visage étoit enflâmé, il étoit troublé & hors de lui-même; ses cheveux étoient heriſſez, sa bouche écumante, ses bras levez & immobiles; sa voix émûë étoit plus forte qu'aucune voix humaine, il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit: O heureux Idomenée! s'écria-t'il encore, que vois-je? Quels mal-

malheurs évitez ? Quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Telemaque ! tes travaux surpassent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la poussiere sous ton glaive, les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds ? O grande Déesse, que son pere..... O jeune homme ! tu reverras enfin... A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure malgré lui dans un silence plein d'étonnement. Tout le peuple est glacé de crainte, Idomenée tremblant n'ose lui demander qu'il acheve. Telemaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre, à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a pas étonné ; Vous entendez, dit-il à Idomenée, le dessein des Dieux ; Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de vôtre ami le bonheur de vos armes ; n'en soyez point jaloux, profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui. Idomenée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles, sa langue demeuroit immobile. Telemaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles, Tu reverras ? Est-ce mon pere, ou seulement Ithaque ? Helas ! que n'a-t'il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flate, cruel Oracle, tu prens plaisir à te joüer d'un malheureux, encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit, Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher ; une curiosité téméraire mérite d'être confonduë ; c'est par une sagesse plei-

pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impenetrable ; il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous. Telemaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idomenée qui étoit révenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à loüer le grand Jupiter qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Aprés qu'on eût fait un magnifique repas qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux Etrangers.

J'avouë que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de regner, quand je revins en Créte aprés le ſiege de Troye ; vous ſçavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Iſle ? Puiſque vous m'aſſurés que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti ; encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ne ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus moderé. Je traverſai les mers comme un fugitif que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit : toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chute plus honteuſe, & plus inſupportable ; je vins réfugier mes Dieux Penates ſur cette côte deſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des foréts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe retiroient les bêtes farouches, je fus réduit à me réjoüir de poſſeder avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſperer de revoir jamais cette Iſle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y regner. Helas ! di-

diſois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les Rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple : ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur élevation au deſſus du reſte des hommes, & ce n'eſt leur élevation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, aimé de mes ſujets, je commandois à une nation puiſſante & belliqueuſe, la renommée avoit porté mon nom dans les païs les plus éloignez, je regnois dans une Iſle fertile & délicieuſe, cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes, ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter né dans leur païs ; ils m'aimoient comme le petit-fils du ſage Minos, dont les Loix les rendent ſi puiſſans & ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſçavoir joüir avec modération ? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renverſé mon trône ; ainſi tomberont tous les Rois qui ſe livreront à leurs deſirs & aux conſeils des eſprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gai, & plein d'eſperance pour ſoûtenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je, une nouvelle Ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu : nous ſommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe ; nous voyons Tarente qui s'éleve aſſez prés de nous, c'eſt Phalante avec ſes Lacedemoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Petilie à une grande Ville qu'il bâtit ſur la même Côte. Metaponte eſt encore une ſemblable Colonie, ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous ? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe. Pendant que je tâchois d'adoucir

cir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle: c'étoit une conſolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vint m'enveloper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſerable deſtinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli. Aprés qu'Idomenée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leur ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie: cependant j'envoyerai des Vaiſſeaux dans toutes les Côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je ſçaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous je vous renvoyerai avec les meilleurs Vaiſſeaux qui ont jamais été conſtruit dans l'Iſle de Créte; ils ſont faits du bois coupé ſur le veritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſçauroit périr dans les flots, les vents & les rochers le craignent & le reſpectent; Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoûlever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers: le trajet eſt court & facile; renvoyez le Vaiſſeau Phenicien qui vous a portez juſques ici, & ne ſongez qu'à acquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe! que vous ſerez jugé digne de vôtre pere: quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſ-

cendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Telemaque interrompit Idomenée: Renvoyons, dit-il, le Vaisseau Phenicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Grece, faut-il douter que nous ne soyons encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combattrons pour un des Heros Grecs qui ont renversé Troye Ville de Priam.

Mentor, regardant d'un œil doux & tranquille Telemaque qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole. Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais souvenez-vous que vôtre pere n'en a acquise une si grande parmi les Grecs au siege de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus moderé d'entr'eux: Achille, quoiqu'invincible & invulnerable, quoi-qu'il portât la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye; il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette Ville, & elle a triomphé du meurtrier d'Hector; mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens; & c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes & superbes Tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve est au dessus de Mars, autant une valeur discrete & prévoyante surpasse-t'elle un courage boüillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soûtenir; je ne refuse aucun péril, mais je crois, Idomenée, que vous devez nous expliquer premierement si vôtre guerre est juste; ensuite contre qui vous la faites, & enfin quelles sont vos forces pour en es-

pe-

perer un heureux ſuccés ? Idomenée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette Côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage qui vivoit dans les forêts de la chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes ; ils furent épouventez, voyant nos Vaiſſeaux & nos armes, ils ſe retirerent dans les montagnes ; mais comme les ſoldats furent curieux de voir le païs, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrerent des ſauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder ; il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles, du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté ; nous vous trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de vôtre malheur ; Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes comme nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité ? N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de moderation & de generoſité : ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyez par ces Barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé : nos ſoldats en furent émûs, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes ; il s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes ; bien-tôt ils rencontrerent les Sauvages, & les attaquerent ; le combat fut cruel, les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager. Peu de tems aprés ces

peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus ſages Vieillards qui venoient me demander la paix; ils m'apporterent des preſens: c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du Païs. Aprés m'avoir donné leurs préſens, ils parlerent ainſi. O Roi! Nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier! En effet, (ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voila la paix, ou la guerre, choiſis; nous aimerions mieux la paix, c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te ceder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous ces fruits, c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne; nous avons horreur de cette brutalité, qui ſous de beaux noms d'ambition & de gloire va folement ravager les Provinces, & répand le ſang des hommes qui ſont tous freres. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier, nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous preſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent ne leur inſpirent que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages, nous ferons gloire d'être toûjours barbares, mais juſtes, humains, fidéles, déſintereſſez, accoûtumez à nous contenter de peu, & à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup; ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit; c'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour ſes proches, l'attachement à ſes amis, la fidelité pour tout le monde,

de, la moderation dans la proſperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la verité, l'horreur de la flâterie. Voila quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliez: ſi les Dieux irritez t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par moderation la paix, ſont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces Vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder; ils avoient la barbe longue & negligée, les cheveux plus cours, mais blancs, les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres ſimples & ingenuës. Les fourures qui leur ſervoient d'habit, étoient noüées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos Atlettes. Je répondis à ces deux Envoyez, que je deſirois la paix; nous reglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions, nous prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des preſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore las de me perſecuter: nos chaſſeurs qui ne pouvoient pas être ſi-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez. Comme ils revenoient de nôtre camp, ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans le bois. Voila la guerre ralumée, ces Barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens. Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leurs ſecours les Locriens, les Appuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nevite, & de Brindes; les Luca-

niens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes; parmi les Apulliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointe de fer; ils ſont preſque de la taille des Geants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices penibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vuë épouvente. Les Locriens venus de la Grece ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres; mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Gréques, la vigueur de ces Barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles; ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues: Les Brutiens ſont legers à la courſe comme les Cerfs, & comme les Dains; on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds, à peine laiſſent-ils dans le ſable quelque trace de leurs pas: on les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des fléches; un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates, & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils remporteront le prix; leurs fléches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nevite, de Meſſapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art; les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vûë de leurs ennemis ſont affreux; ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combatent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſçavoir, vous connoiſſez maintenant

nant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis. Aprés cet éclairciſſement, Telemaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idomenée : D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux Barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de Colonies Gréques fleuriſſent ſur cette Côte de Tamée, ſans avoir les mêmes guerres à ſoûtenir que vous ? Idomenée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſecuter ; Et moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire ; tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre ; ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces Barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux ; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes ; vous auriez pû leur donner des ôtages, & en prendre d'eux ; il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec ſûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiſer, en leur repreſentant qu'on les avoit attaquez, faute de ſçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſûretez qu'ils auroient demandées, & établir des peines rigoureuſes contre ceux de vos ſujets, qui auroient manqué à l'alliance ? mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre ;

Je crûs, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ces Barbares, qui aſſemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de

certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardées, nous les prîmes sans peine, & par là nous nous sommes mis en état de desoler ces Barbares. J'y ai fait élever des Tours, d'où nos Troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans nôtre Païs; nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations; par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr'eux & nous est devenuë tres-difficile, nous ne sçaurions leur abandonner ces Tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude. Mentor répondit ainsi à Idomenée: Vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement; vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soûtenir les fautes qu'ils ont faites. Sçachez donc que ce peuple Barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix? Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soûtenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa moderation? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur, vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réünissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces Tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la necessité de périr, ou de vous faire périr vous-mêmes pour

se

ſe préſerver d'une ſervitude prochaine. Vous n'avez élevé ces Tours que pour vôtre ſeureté, & c'eſt par ces Tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le Rempart le plus ſûr d'un Etat, eſt la juſtice, la modération, la bonne foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévûs. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre, mais l'amour & la confiance de vos voiſins qui ont ſenti vôtre modération, font qu'un Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres interreſſez à ſa conſervation prennent auſſi-tôt les armes pour le défendre: cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables interêts à ſoûtenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces Tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, vôtre Ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Heſperie: retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut par l'avenir réparer le paſſé. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette Côte diverſes Colonies Gréques; ces peuples doivent être diſpoſez à vous ſecourir; ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiege de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre ces Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece: pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces Colonies dans vôtre parti.

Elles ſont toutes, répondit Idomenée, réſoluës à demeurer neutres; ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir; mais le trop grand éclat que cette Ville a eû dés ſa naiſſance, les a épouvantez; ces Grecs auſſi bien que les au-

tres ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'aprés avoir ſubjugué les Barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin nôtre ambition. En un mot, tout eſt contre nous, ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, deſirent nôtre abaiſſement, & la jalouſie ne nous donne aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor, Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez vôtre puiſſance, & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au dedans par les efforts néceſſaires pour ſoûtenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idomenée, que ce malheur même n'a pû inſtruire qu'à demi! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces Villes Gréques qui refuſent vôtre alliance?

La principale, lui répondit Idomenée, eſt la ville de Tarente; Phalantus l'a fondée depuis trois ans; il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nez des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent les femmes ne ſongerent qu'à les appaiſer, & qu'à deſavoüer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pere ni mere, vécut avec une licence ſans borne. La ſeverité des loix réprima leurs deſordres, ils ſe réünirent ſous Phalantus chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſçeut gagner les cœurs par ſes artifices; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens; ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacedemone. D'un autre côté Philoctete qui a eu une ſi grande gloire au ſiege de Troye, en y portant les fléches d'Hercules, a élevé dans ce voiſinage les murs le

Peti-

Petilie, moins puiſſante à la verité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici prés la ville de Metaponte, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Piliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſperie, & vous n'avez pas ſçû l'engager dans vos interêts? Neſtor qui vous a vû tant de fois combatre centre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié. Je l'ai perduë, repliqua Idomenée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſperie. Nous le détromperons, dit Mentor, Telemaque le vit à Pylos avant qu'il fut venu fonder ſa Colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Heros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Telemaque; mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces mots Idomenée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles; O ſage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avouë que je me ſerois irritée contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous; j'avouë qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix; j'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis; mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plûtôt que ma paſſion. O heureux Telemaque! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous; Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils; Al-

lez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moy, Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, des chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouventables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon beliqueux. On s'écrie, voila les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardez; les voila qui viennent aſſieger Salente; les Vieillards & les femmes paroiſſoient conſternez. Helas! diſoient-ils, faloit-il quitter nôtre chere patrie, la fertile Crete, & ſuivre un Roi mal-heureux au travers de tant de mers, pour fonder une Ville qui ſera miſe en cendres comme Troye? On voyoit, de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne briller au Soleil les caſques & les boucliers des ennemis, les yeux en étoient ébloüis: on voyoit auſſi les piques heriſſées qui couvroient la terre, comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon que Cerés prépare dans la Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour récompenſer le Laboureur de toutes ſes peines; déja on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes, on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre: Mentor monta ſur une haute Tour pour les mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le ſuivirent de prés, à peine y fût-il arrivé qu'il apperçût d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa vieilleſſe venerable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée! que Philoctete & Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir, les voila qui ont pris les armes contre vous, & ſi je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacedemoniennes commandées par Phalantus:

tus : tout eſt contre vous, il n'y a aucun voiſin de cette Côte dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette Tour ; il s'avance vers une porte de la Ville du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir, & Idomenée ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces choſes, n'oſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au devant des ennemis, étonnez de voir un ſeul homme qui ſe preſente à eux ; il leur montre de loin une branche d'Olivier en ſigne de paix, & quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les Chefs : auſſi-tôt les Chefs s'aſſemblerent, & il parla ainſi.

O hommes genereux aſſemblez de tant de Nations qui fleuriſſent dans la riche Heſperie, je ſçai que vous n'êtes venus icy que pour l'interêt commun de la liberté, je louë vôtre zele ; mais ſouffrez que je vous repreſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain. O Neſtor ! ſage Neſtor que j'aperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux même qui l'entreprennent avec juſtice, & ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes, vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye ; quelles diviſions entre les Chefs ; quels caprices de la fortune ; quels carnages des Grecs par la main d'Hector, quels malheurs dans toutes les Villes les plus puiſſantes, cauſez par la guerre, pendant la longue abſence de leurs Rois. Au retour les uns ont fait naufrage, les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux ! c'eſt donc dans vôtre colere que vous armâtes

mâtes les Grecs pour cette glorieuſe expedition ! ô peuples Heſperiens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai, mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fut encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Paris joüit encore en paix de ſes infames amours avec Heleine. Philoctete ſi long-tems malheureux, & abandonné dans l'Iſle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre ? Je ſçay que les peuples de Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſez par la longue abſence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs ! qui avez paſſé dans l'Heſperie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs que cauſa la guere de Troye.

Aprés avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; & Neſtor qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſalüer. O ! Mentor, lui dit-il, il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide : vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dés-lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux ? mais quels ſont donc les moyens que vous avez de faire cette guerre ? Idomenée nous a contraint de l'attaquer : nous ne demandons que la paix, chacun de nous avoit un interêt preſſant de la deſirer, mais nous ne pouvions plus trouver de ſûreté avec lui, il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins ; il a montré à tous les autres ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre nôtre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau Royaume. Si vous trouvez quelque expedient pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avoüe-

rons

rons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit: Sage Nestor, vous sçavez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque: ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de son pere; vous lui donnâtes vôtre fils pour le conduire: il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vû la Sicile, l'Egypte, l'Isle de Chipre, celle de Creté; les vents, ou plûtôt les Dieux, l'ont jetté sur cette Côte comme il vouloit retourner à Ithaque: nous sommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idomenée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous reponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confederées, Idomenée & Telemaque avec tous les Cretois armez, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux Vieillards. Nestor avoit toûjours passé pour le plus experimenté & le plus élequent de tous les Rois de la Grece; c'étoit lui qui modéroit pendant le siege de Troye le boüillant courroux d'Achilles, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Diomede: la douce persuasion couloit de ses lévres comme un ruisseau de lait; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Heros; tous se taisoient dés qu'il ouvroit la bouche; il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde; il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse; mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur; il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses experiences, mais il les racontoit

racontoit avec grace; quoi-qu'avec un peu de lenteur. Ce Vieillard admiré de toute la Grece sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté; dés que Mentor parut avec lui, sa vieillesse paroissoit flétrie & abatuë auprés de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du temperament. Les paroles de Mentor, quoi-que graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre; tout ce qu'il disoit étoit court, précis, nerveux; jamais il ne faisoit aucune redite, jamais il ne racontoit que le fait necessaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles; il avoit même je ne sçai quoi de complaisant & d'enjoüé, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque verité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les Alliez ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus prés, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idomenée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressez ce que signifioient leurs gestes & l'air de leur visage. Cependant Telemaque impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit sorti, il se la fit ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idomenée qui le croyoit à ses côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déja auprés de Nestor. Nestor le reconnoit & se hâte, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie: O mon Pere! je ne crains pas de vous nommer ainsi: Le malheur de ne trouver point

mon

mon veritable pere, & les bontez que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revoy! ainſi puiſſay-je revoir Ulyſſe. Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même. Neſtor ne pût à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecrette joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Telemaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliez. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce Vieillard qui eſt venu parler à Neſtor; ſans doute, c'eſt la même ſageſſe dans les caracteres des differens âges; dans l'un elle ne fait encore que fleurir, dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs. Mentor qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voila, lui dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Grece, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor! le voila, je vous le livre comme un ôtage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner des promeſſes d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du pere, & que la malheureuſe Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblez de tant de Nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une paix ſolide.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations fremiſſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on differoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne

ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur & pour faire écharper leur proye. Sur tout les Manduciens ſouffroient impatiemment qu'Idomenée eſperât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor: car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne relâchaſſent leurs Alliez; ils commençoient à ſe défier de tous les Gres qui étoient dans l'aſſemblée. Mentor qui l'aperçût, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'avouë, diſoit-il, que les Manduciens ont ſujet de ſe plaindre & de demander réparation des torts qu'ils ont ſouffert: mais il n'eſt pas juſte auſſi, que les Grecs qui ſont celles des Colonies les plus reglées, ſoient ſuſpects & odieux aux anciens peuples du Païs: au contraire les Grecs doivent être unis entr'eux & ſe faire bien traiter par les autres; il faut ſeulement qu'ils ſoient moderez; & qu'ils n'entreprennent jamais d'uſurper les terres de leurs voiſins. Je ſçai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il eſt aiſé de guérir toutes vos défiances. Telemaque & moy nous vous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foy d'Idomenée, nous demeurerons entre vos mains juſqu'à ce que les choſes qu'on vous promettra, ſoient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduciens, s'écria-t'il, c'eſt que les troupes des Cretois ont ſaiſi les paſſages de vos montagnes par ſurpriſe, & que par là ils ſont en état d'entrer malgré vous auſſi ſouvent qu'il leur plaira dans le Païs où vous vous êtes retiré, pour leur laiſſer le Païs uni qui eſt ſur les rivages de la mer. Les paſſages que les Cretois ont fortifiez par de hautes Tours pleines de gens armez, ſont donc le veritable ſujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t'il encore quelqu'autre? Alors le Chef des Manduciens s'avança & parla ainſi.

ainſi. Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous eſt échapée ſans reſſource, par l'ambition inquiéte des Cretois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſermens. Nation inſenſée! qui nous a réduit malgré nous à l'affreuſe neceſſité de prendre un parti de deſeſpoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre ſalut que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croirons toûjours qu'ils veulent uſurper nos terres & nous mettre en ſervitude; s'il étoit vray qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cedé ſans peine, & ils ne chercheroient pas à conſerver des entrées dans un Païs, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage Vieillard, c'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte & neceſſaire, ſans laquelle l'Heſperie ne pourroit jamais eſperer une paix conſtante. O Nation ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprés de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais aprés nous avoir puni, ô Dieux! vous nous vengerez, vous ne ſerez pas moins juſte contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émûë, il ſembloit que Mars & Bellonne alloient de rang en rang ralumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole. Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier; mais je vous offre des choſes certaines & preſentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôage Telemaque & moi, je vous feray donner douze des plus nobles

notables & des plus vaillans Crétois : mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de vôtre côté des ôtages; car Idomenée qui deſire ſincerement la paix la deſire ſans crainte & ſans baſſeſſe; il deſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez deſirée, par ſageſſe & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle ou par foibleſſe à la vûë des dangers dont la guerre menace ; il eſt prêt à perir ou à vaincre, mais il préfére la paix à la victoire la plus éclatante; il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il offre la paix, il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée ; il veut une paix dont toutes les parties ſoient contentes, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, & qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idomenée eſt dans tous les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'ils fût ; il n'eſt queſtion que de vous en perſuader, la perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquille. Ecoutez, ô peuples, remplis de valeur, & vous, ô Chefs ſi ſages & ſi unis : ecoutez ce que je vous offre de la part d'Idomenée; il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe entrer dans les Terres de ſes voiſins, il n'eſt pas juſte que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes, il conſent que les paſſages que l'on a fortifiés par de hautes tours, ſoient gardez par des troupes neutres. Vous Neſtor & vous Philoctete, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occaſion vous vous êtes déclarez contre Idomenée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpects d'être trop favorables à ſes interêts. Ce qui vous touche c'eſt l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſperie : ſoyez vous mêmes les dépoſitaires & les gardes de ces paſſages qui cauſent la guerre ; vous n'avez pas moins d'interêt à empê-

cher

cher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente nouvelle Colonie des Grecs semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idomenée n'usurpe les Terres de ses voisins : tenez l'équilibre entre les uns & les autres, au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que les conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviés vous assurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous satisfaire : il y aura pour sûreté réciproque les ôtages dont je vous ay parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entiere, quand celui de Salente même & d'Idomenée sera à vôtre discretion, serez-vous contens? De qui pourrez-vous desormais vous défier ? Sera-ce de vous-même ? Vous n'osez vous fier à Idomenée, & Idomenée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oüi, il veut vous fier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voila qui se presente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idomenée à vous faire ces offres, c'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité ridicule, c'est ignorance grossiere de son propre intérest, que d'esperer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soûtenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avouë ses fautes à son ennemi, & qui offre de les reparer, montre par là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une con-

conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix; gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vangez. Idomenée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les trouvera pour lui contre vous. Telemaque & moi nous combattrons pour la bonne cause, je prens tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regarderent de prés furent étonnez & ébloüis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux; il parût avec une majesté & une autorité qui est au dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels; le charme de ces paroles douces & fortes enlevoit les cœurs; elles étoient semblables à ces paroles enchantées qui tout à coup dans le profond silence de la nuit arrêtent la Lune & les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleuves rapides. Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux comme Bachus lorsqu'il étoit environné de Tygres, qui oubliant leurs cruautez, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds & se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée, les Chefs se regardoient les uns les autres, & ne pouvoient résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez sur lui, on n'osoit s'écrier de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, & qu'on ne l'empêchât, quoi-qu'on ne trouvât rien à ajoûter aux choses qu'il avoit dites. Ces paroles avoient paru courtes, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce

qu'il

ça'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs, en parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire; chacun étoit avide & comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin aprés un assez long silence on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui fremissoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable; on découvroit déja sur les visages je ne sçay-quoy de serain & de redouci; les Manduciens si irritez sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalantus & les Lacedemoniens furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries: les autres commencerent à soûpirer aprés cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus sensible qu'un autre par l'experience de ses malheurs ne pût retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où ce discours venoit de le mettre, embrassa tendrement Mentor sans pouvoir parler, & tous les peuples à la fois, comme si ç'eût été un signal, s'écrierent; ô sage Vieillard, vous nous desarmez. La paix; la paix!

Nestor un moment aprés voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulut representer quelque difficulté. La paix, la paix; s'écrierent-ils encore une fois. On ne pût leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée; La paix, la paix. Nestor voyant bien qu'ils n'étoient pas libres de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien; quand la sagesse & la vertu parlent elles calment toutes les passions; nos justes ressentimens se changent en amitiez & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même

tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement. Mentor courut vers la porte de la Ville pour la faire ouvrir, & pour mander à Idomenée de sortir de la Ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant: Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui! n'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de vôtre pere à qui vous ressemblez, a servi à étouffer nôtre indignation. Phalantus, quoy-que dur & farouche, quoy-qu'il n'ait jamais vû Ulysse, ne laisse pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déja on pressoit Telemaque à raconter ses avantures; lorsque Mentor revint avec Idomenée & toute la jeunesse Cretoise qui le suivoit. A la vûë d'Idomenée les Alliez sentirent que leur courage se rallumoit; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs? qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent sur la tête parjure & execrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrez de cette alliance; qu'il soit détesté des Dieux & des hommes; qu'il ne joüisse jamais du fruit de sa perfidie; que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son desespoir; qu'il tombe mort sans aucune esperance de sepulture; que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tentale, Ixion, & les Danaïdes: mais plûtôt que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas qui soûtient le ciel; que tous ces peuples la conservent

&

& goûtent ſes fruits de génération en génération; que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modéle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les Nations de la Terre, & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réüniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſperie.

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez pour Idomenée; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les Alliez veulent qu'il demeure auprés d'Idomenée pour répondre de ſa conduite & de celles de ſes Conſeillers juſqu'à l'entiere execution des choſes promiſes. On immola entre la Ville & l'armée ennemie cent geniſſes blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le coûteau ſacré, le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts, on faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations, les Haruſpices conſultoient les entrailles qui palpitoient encore, ces ſacrifices brûloient ſur l'Autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne. Cependant les ſoldats des deux parties ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs avantures; il ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idomenée au ſiege de Troye reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec

tendreſſe ; & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie : déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & bûvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vaſes pour célebrer une ſi heureuſe journée.

Tout à coup Mentor dit aux Rois, ô Capitaines aſſemblez, deſormais ſous divers noms & divers Chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre : tous les peuples ſont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs freres, qui eſt leur propre ſang ; la guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai ; mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la deſirer pour acquerir de la gloire : la vraye gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, c'eſt un monſtre d'orgueil, & non pas un homme, il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire ; car la vraie gloire ne ſe trouve que dans la moderation & dans la bonté : on pourra le flater pour contenter ſa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincerement, il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a déſirée avec une paſſion injuſte ; les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance, qui loin de leur faire la guerre, les empê-

empêche de l'avoir entr'eux, & qui fait envier à toutes les Nations Etrangeres le bonheur qu'ont ſes Sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous raſſembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les puiſſantes Villes de l'Heſperie, faites de trois ans en trois ans une aſſemblé generale, où tous les Rois qui ſont ici preſens ſe trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour affermir l'amitié promiſe, & pour déliberer ſur tous les interêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au dedans de ce beau Païs la paix, la gloire, & l'abondance : au dehors vous ſerez toûjours invincibles ; il n'y a que la diſcorde ſortie de l'enfer pour tourmenter les hommes inſenſez, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins : mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprés d'un Prince violent qui ne connoît point d'autre loi que ſon interêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres Etats ? Ne croyez pas que je parle d'Idomenée ? Non, je n'ay plus de lui cette penſée, c'eſt Adraſte Roi des Dauniens de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont ſur la Terre ne ſont nez que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude : il ne veut point de ſujets dont il ſoit le Roi & le pere : il veut des eſclaves & des adorateurs ; il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salante pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui

ne commençoit qu'à s'établir dans cette Côte, pour tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs Villes de nos Alliez, ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvû qu'il accable ſes ennemis; il a ramaſſé de grands treſors, ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries, ſes Capitaines ſont exprimentez, il eſt bien ſervi, il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres, il punit ſévérement les moindres fautes, & récompenſe avec liberalité les ſervices qu'on lui rend, ſa valeur ſoûtient & anime celle de toutes ſes troupes, & il ſeroit un Roi accompli ſi la juſtice & la bonne foi régloient ſa conduite; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience: il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les eſprits foibles; il ne compte pour un bien ſolide & réel que l'avantage de poſſeder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain: bien-tôt ſon armée paroîtra ſur nos Terres; & ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute l'eſperance de liberté nous eſt ôtée; c'eſt l'interêt d'Idomenée auſſi-bien que le nôtre de s'opoſer à ce voiſin qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salante ſeroit menacée du même mal-heur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville: car Idomenée avoit prié tous les Rois & les Principaux Chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit. Cependant toute l'armée des Alliez dreſſoit ſes tentes, & la campagne étoit déja couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſperiens fatiguez atten-

tendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de temps on eût pû faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embaras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette Ville naissante de croître, & de s'embellir tout à coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idomenée qui avoit fondé un si beau Royaume, & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliez seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idomenée d'y entrer, il ne pût rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes : mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pouroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient ; il le prit en particulier, & lui parla ainsi.

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles, Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient, il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos vôtre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez & que vous détestez toute flâterie. Pendant que ces Rois ont loüé vôtre magnificence, je pensois en moi-même à la témerité de vôtre conduite. A ce mot de témerité Idomenée changea de visage, ses yeux se troublerent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner son ressentiment : Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témerité vous choque, je le voi bien ; tout autre que moi auroit eû tort de s'en servir : car il faut respecter les Rois & ménager leur delicatesse, même en les reprenant, la verité par elle-même les

bleſſe aſſez ſans y ajoûter de termes forts ; mais j'ai crû que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement pour vous faire découvrir vôtre faute. Mon deſſein a été de vous accoûtumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur vôtre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront, & il faudra ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront deſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon vôtre beſoin. A ces mots Idomenée déja revenu de ſa premiere promptitude parut honteux de ſa delicateſſe : Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté. Je voudrois le ſalut de mon Royaume, il n'eſt aucune verité que je ne me croye heureux d'entendre de vôtre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi que la flâterie avoit empoiſonné, & qui n'a pû même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez genereux pour lui dire la verité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'eut aſſez aimé pour vouloir me déplaire en me diſant la verité toute entiere. En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage Vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la verité ? mettez-vous en ma place, ſi vous êtes trompé juſqu'icy, c'eſt que vous avez bien voulu l'être. C'eſt pourquoi vous avez craint les conſeils. Avez-vous cherché les gens les plus deſintereſſez & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſez à vous plaire, les plus deſintereſſez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des fla-

flâteurs, les avez vous écartez ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la verité, & qui meritent de la connoître. Voyons si vous auriez maintenant le courage de faire mieux, & de vous laisser humilier par la verité qui vous condamne. Je disois donc que ce qui vous attire tant de loüanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de vôtre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques ; c'est ce qui vous a couté tant de mauvaises nuits, comme vous-me l'avez avoüé vous-même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter vôtre peuple ni à cultiver les terres fertiles de cette Côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de vôtre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de vôtre peuple : Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix ; une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice : à force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner vôtre veritable grandeur. Hâtez-vous de reparer ces fautes, suspendez tous vos grands ouvrages, renoncez au faste qui ruineroit vôtre nouvelle Ville, laissez en paix respirer vos peuples, appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, & que vôtre puissance doit se mesurer, non par l'étenduë des Terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces Terres, & qui seront attachez à vous obéir ; possedez une bonne Terre, quoi-

que mediocre en étenduë ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, disciplinez ; faites que ces peuples vous aiment ; vous êtes plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée, leur avoüerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai negligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette Côte ; je n'ai songé qu'à faire une Ville magnifique, faudra-t'il, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon impuissance ? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hesiter, quoi-qu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préferer le salut de son Royaume à sa propre réputation. Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor, c'est à cette bonté, & non à la magnificence de vôtre Ville que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi, mais il faut ménager vôtre honneur pour l'interêt même de vôtre Royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils, à Ithaque, & que vous voulez en chasser par force tous les Amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses, ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette Ville naissante dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins : mais quelle aparence de dire que je veux envoyer des trou-

troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Telemaque son fils, pendant que Telemaque lui-même est engagé à aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai: les Vaisseaux que vous envoyez pour l'établissement de vôtre commerce iront sur la Côte de l'Epire; ils feront deux choses à la fois, l'une de rappeller sur vôtre Côte les Marchands étrangers que les trop grands impôts éloignent de Salante, l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse: S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vû chez les Pheociens: quand il n'y auroit plus aucune esperance de le revoir, vos Vaisseaux rendront un signalé service à son fils; ils répandront dans Ithaque & dans tous les païs voisins la terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié: les Ithaciens n'oseront secoüer le joug, Penelope sera consolée, & refusera toûjours de choisir un époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en vôtre place avec les Alliez de cette Côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria: Heureux le Roi qui est soûtenu par de sages conseils! Un ami sage & fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sçait en profiter par l'usage des sages conseils! Car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flâteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flâtoit mes passions dans

l'esperance que je flâterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliez qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Telemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Cretois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner : c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmené de Crete. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre : il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la Nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois alliez partirent de Salante contens du Roi Idomenée, & charmez de la sagesse de Mentor, ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne pût moderer sa douleur quand il fallut se séparer de son amy. Pendant que les Rois alliez faisoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenant Telemaque serré entre ses bras, se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Telemaque, à la joye d'aller acquerir de la gloire, je ne suis touché que de la douleur de nôtre séparation : il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras & m'éloignerent de vous, sans me laisser aucune esperance de vous revoir. Mentor repondit à ces paroles avec douceur pour le consoler. Voicy, lui disoit-il, une séparation bien differente, elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher

la victoire ; il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux : Accoûtumez-vous à mon absence, vous ne m'aurez pas toûjours : il faut que ce soit la sagesse & la vertu plûtôt que la presence de Mentor qui vous inspirent ce que vous devez faire. En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor couvrit Telemaque de son Egide, elle répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands dangers toutes les fois qu'il sera utile que vous y allez. Un Prince se deshonore encore plus en évitant les dangers de la guerre, qu'en n'y allant jamais. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux : s'il est necessaire à un peuple de conserver son Chef & son Roi, il lui est encore plus necessaire de ne le point voir dans une réputation incertaine sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modéle de tous les autres, son exemple doit animer toute l'armée. Exposez-vous donc, ô Telemaque, & perissez dans les combats plûtôt que de vous exposer à la malignité de ceux qui pourroient douter de vôtre courage ; mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité, la valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est reglée par la prudence, autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possede point dans les dangers est plûtôt fougueux que brave, il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur ; en cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit qui lui seroit necessaire pour profiter des occasions de renverser les ennemis ou de servir sa Patrie ; s'il a

toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine, encore même n'a-t'il pas le vrai courage d'un simple soldat, car le soldat doit conserver dans le combat la presence d'esprit & la moderation necessaire pour obéir. Celui qui s'expose temerairement trouble l'ordre & la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expose souvent l'armée entiere à de grands malheurs: ceux qui préferent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, meritent des chatimens & non des recompenses: gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec trop d'impatience, le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus réverer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste; c'est à mesure que la necessité de s'exposer au péril s'augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prevoyance & de courage qui aillent toûjours croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne: d'un autre côté ne soyez point jaloux du succés des autres, loüez le premier tout ce qui merite quelque loüange; mais loüez avec discernement, disant le bien avec plaisir, cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant les anciens Capitaines, qui ont toute l'experience que vous ne pouvez avoir, écoutez-les avec déference, consultez-les, priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter vôtre défiance ou vôtre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingenuité, si vous croyez qu'ils ayent manqué à vôtre égard, ouvrez-leur vôtre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons; s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette con-

conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre : au contraire s'ils ne ſont pas raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte, & à ſouffrir, vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher ; mais ſur tout ne dites jamais à certains flateurs qui ſement la diviſion, les ſujets de plaintes que vous croirez avoir contre les Chefs de l'Armée où vous ſerez.

Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idomenée dans le beſoin où il eſt de travailler au bonheur de ſes peuples. Je vous attendray ; ô mon cher Telemaque ! ſouvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux n'ont rien à craindre des hommes : vous vous trouverez dans les plus extrémes perils, mais ſçachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crût ſentir la preſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tout les ſoins que j'ai pris pendant vôtre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme vôtre pere, ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le Soleil s'élevoit déja, & doroit le ſommet des montagnes quand le Roi ſortit de Salante pour rejoindre les troupes. Ces troupes campées auteur de la Ville ſe mirent en marche ſous les Commandans. On voyoit de tous côtez le fer des picques heriſſées, l'éclat des boucliers ébloüiſſoit les yeux, un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nûës. Idomenée avec Mentor conduiſoit dans la compagne les Rois Alliez qui s'éloignoient

gnoient des murs de la Ville. Enfin ils ſe ſeparerent, aprés s'étre donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié; & les Alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit repreſenté bien different de ce qu'il étoit; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par les ſentimens naturels, mais par les conſeils flâteurs & injuſtes auſquels il s'étoit livré.

Fin du Sixiéme Livre.

SOM-

SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIE'ME.

MEntor qui étoit reſté dans Salante, donne à Idomenée des régles ſeures pour bien gouverner. Il lui fait voir la néceſſité de l'Agriculture qui étoit négligée dans ſon Royaume, & lui fait une agreable deſcription de la vie paiſible d'un Laboureur : il parle d'Architecture, & lui aprend l'Art de faire une maiſon commode, ſaine & bien dégagée. Idomenée raconte à Mentor ſon Hiſtoire & ſes malheurs. Hiſtoire de Proteſilas & de Philoclès.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIE'ME.

APRE'S que l'Armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville & dans la Campagne voisine, mais Mentor voulut auparavant voir les forces maritimes qu'avoit Idomenée. Faisons lui dit-il, le dénombrement de vos vaisseaux, examinons-en avec soin la qualité, & combien vous avez de matelots pour les monter, soit pour soûtenir la guerre ou entretenir le commerce de vos sujets; c'est par là qu'il faut juger de vôtre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau; il s'informa du païs où chacun al-

alloit porter le commerce, quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation, les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres, les ſocietez qu'ils faiſoient entr'eux pour ſçavoir ſi elles étoient équitables & fidelement obſervées; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruïne des marchands, qui par l'avidité d'un gain ſouvent entreprennent des choſes qui ſont au delà de leurs forces. Il voulut qu'on punît ſeverement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témerité. En même tems il fit des regles pour faire en ſorte qu'il fut aiſé de ne jamais faire banqueroute; il établit des Magiſtrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, & de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus ils faiſoient en ſocieté les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls, & la police des ſocietez étoit inviolable par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivoient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de les gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salante le commerce de quelque nouvelle nation. Ainſi les peuples y accoururent bien-tôt en foule de toutes parts; le commerce de cette ville étoit ſemblables aux flux & reflux de la mer, les tréſors y entroient comme les flots viennent pouſſés l'un ſur l'autre, tout y étoit apporté & en ſortoit librement; tout ce qui y entroit, étoit utile, tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſeure preſidoit dans le port au milieu de tant de nations, la franchiſe,

chiſe, la bonne foi, la candeur ſembloit du haut de ces ſuperbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces Marchands, ſoit qu'il vint des rives Orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fut parti de cette grande mer où le ſoleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſeureté dans Salante comme dans ſa patrie. Pour le dedans de la Ville Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des païs étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la moleſſe. Il regla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions differentes, il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idomenée: Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre un peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous luy en donniez vous-même l'exemple. Il eſt neceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans vôtre exterieur, mais vôtre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine tres-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat aprés vous ſoient vétus de la même laine; & que toute la difference ne conſiſte que dans la couleur, & dans une legere broderie d'or que vous aurez ſur le bord de vôtre habit: ces differentes couleurs ſerviront à diſtinguer les differentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent ni de pierreries. Reglez ces conditions par la naiſſance, & mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le merite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir aprés ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des honneurs. Les hommes

mes qui n'ont pas la même nobleſſe leur cederont ſans peine, pourvû que vous ne les accoûtumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des loüanges à la modération de ceux qui ſont modeſtes dans la proſperité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres. Pour la vertu elle ſera aprés excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvû que vous donniez des couronnes & des ſtatuës aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites. Les perſonnes du premier rang aprés vous ſeront vétuës de blanc avec une frange d'or & d'argent au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or. Ceux du ſecond rang ſeront vétus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau & point de medaille. Les troiſiémes de verd & ſans frange, mais avec la medaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore, Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſixiémes de gridelin; Les ſeptiémes qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc. Voilà les habits de ſept conditions differentes pour les hommes libres; les eſclaves ſeront habillez de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salante tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeront employez à ces arts pernicieux s'uniront ou aux arts neceſſaires qui font un petit nombre, ou au commerce, où à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement ni pour la nature des étofes ni pour la forme des habits: car il eſt honteux que des hommes deſtinez à une vie ſerieuſe & noble s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent

tent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excés.

Mentor ſemblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit de retrancher le faſte inutile qui corrompoit les mœurs; il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des eſclaves: quelle honte, dit-il, que les hommes les plus élevez faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts par leſquels ils amoliſſent leur ame, & ruinent inceſſamment la ſanté de leurs corps? Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur moderation & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobrieté rend la nourriture la plus ſimple, la plus agréable, c'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais aprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appetit au-delà de leurs vrais beſoins. Idomenée comprit bien qu'il avoit eû tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobrieté; mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoi-que renouvellées, ſeroient inutiles, ſi ſon exemple ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſi-tôt Idomenée regla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs qui eſt fort agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une loi que le Roi s'impoſoit lui-même; & chacun ſe cor-

corrigea ainſi de la profuſion & des délicateſſes où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe ; il condamna auſſi la muſique bachique qui n'enyvre guére moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les Temples pour y chanter les loüanges des Dieux, & des Heros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, telles que les colomnes, les frontons, les portiques. Il donna des modéles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un mediocre eſpace une maiſon guaye & commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe. Ces divers modéles des maiſons ſuivant la grandeur des familles ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre reguliere ; au lieu que l'autre partie déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence une diſpoſition moins agréable & moins commode.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il ne faloit pas abandonner, mais il voulut qu'on ſouffrît dans Salante peu d'hommes attachez à ces arts ; il établit une école où préſidoient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes éleves ; Il ne faut, diſoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne ſont pas abſolument neceſſaires ; par conſequent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un genie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les

autres, qui ſont nez pour les arts moins nobles, ſeront employez fort utilement aux beſoins ordinaires de la Republique; il ne faut, diſoit-il, employer les Sculpteurs & les Peintres que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conſerver des repreſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie. Au reſte la moderation & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtimens deſtinez aux courſes de chevaux & de chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du Ceſte, & à tous les autres exercices qui cultivoient les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux. Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des païs éloignez, des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de maniere à durer long-temps. Enſorte que les Salantins qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperfluës; mais c'étoient des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépoüiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat; & que de diminuer les beſoins en les réduiſant aux vrayes néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les Arcenaux & tous les Magaſins, pour ſçavoir ſi les armes & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, diſoit-il, être toûjours prêt

prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au mal-heur de se la laisser faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, & sur l'airain: on voyoit s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & de flammes semblables à ces feux soûterrains que vomit le Mont-Etna. Le marteau raisonnoit sur l'enclume qui gemissoit sous les coups redoublez; les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient; on eût cru être dans cette Isle où Vulcain animant les Cyclopes forge des foudres au pere des Dieux; & par une sage prévoyance on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre. Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idomenée, & trouva une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne desolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre: Prenons donc tous les artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à deregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un mal-heur que tous ces hommes exercez à des arts qui demandent une vie sedentaire, ne soient point exercez au travail; mais voici un moyen d'y remedier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes, & appeller à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvû qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'il défricheront. Ils pourront dans la

suite en posseder une partie, & être ainsi incorporez à vôtre peuple qui est assez nombreux, pourvû qu'ils soient laborieux & doux aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront vôtre puissance. Vos artisans de la ville, transplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre; dans la suite tout le païs sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées à l'agriculture. Au reste ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bien-tôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages: la maniere de les faciliter est bien simple; presque tous les hommes ont de l'inclination de se marier; il n'y a que la misere qui les en empêche; si vous ne les chargiez point d'impôts, ils vivroient sans peine avec leurs femmes & leurs enfans: car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toûjours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines: Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dés leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir; les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancez en âge menent déja les grands troupeaux, enfin les plus âgez labourent avec leur pere: cependant la mere & toute la famille prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches, & on voit courir des ruisseaux de lait; elle fait du grand feu autour duquel toute la famille innocente & paisible prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil; elle prépare des fromages, des chataignes & des fruits conservez dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueil-

lir.

dir. Le Berger revient avec sa flûte & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le Laboureur entre avec sa charuë, & ſes bœufs fatiguez marchent, le cou panché, d'un pas lent & tardif malgré l'aiguillon qui les preſſe; tous les maux du travail finiſſent avec la journée: les pavots que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis, charment & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux les hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joye innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la ſueur de leur front. La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderez & laborieux; mais c'eſt l'orgüeil & la moleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Mais que ferai-je, diſoit Idomenée, ſi ces peuples que je répandrai dans une fertile campagne, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & ſans prévoyance ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens: c'eſt qu'ils eſperent en être payez plus facilement en même temps ils chargent moins ceux que la pareſſe rend plus miſerables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice; & qui introduit une négligence auſſi funeſte au Roi même qu'à tout l'Etat: mettez des

taxes, des amandes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre; donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient; augmentez à proportion la culture de leur terre; bien-tôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux: on reverra la charuë en honneur maniée par les mains victorieuses des ennemis de la patrie; il ne sera pas moins beau de cultiver l'heritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu genereusement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira: Cerés se couronnera d'épics dorez: Bachus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le Nectar; les creux des valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux chanteront sur leurs flûtes leurs peines & leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups. Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idomenée! d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de vôtre nom tant de peuples dans un aimable repos? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir? O heureux le Roi assez aimé des Dieux & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices du peuple, & de montrer à tous les siecles dans son regne un si charmant spectacle!

ele ! La terre entiere, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de regner sur elle.

Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les delices les corrompront, & ils tourneront contre moy les forces que je leur auray données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'est un prétexte qu'on allégue toûjours pour flâter les Princes prodigues, qui veulent accabler les peuples d'impôts : le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'Agriculture, rendront leur vie laborieuse ; & dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche ; c'est la molesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles ; ils auront du pain à la verité & assez largement ; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre gagnez à la sueur de leur visage. Pour tenir vôtre peuple dans cette moderation, il faut regler dés-à-present l'étenduë de terre, que chaque famille pourra posseder. Vous sçavez que nous avons divisé tout vôtre peuple en sept classes suivant leurs differentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe de pouvoir posseder que l'étenduë de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les Nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres, tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems

les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient la puiſſance de cét Etat. Je croy même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans vôtre Royaume, ſi on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache, le vin eſt la ſource des plus grands maux parmy les peuples; il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le deſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme un eſpece de remede, ou comme une liqueur trés-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices ou pour les Fêtes extraordinaires; mais n'eſperez point de faire obſerver une regle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans; il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préference de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même; il faut avoir des Magiſtrats qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'étes Roy, c'eſt-à-dire, Paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur vôtre troupeau. Par là vous préviendrez une infinité de deſordres & de crimes; ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement: C'eſt une clemence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité; par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſeureté que dans l'oppreſſion des peuples! ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au deſeſpoir, les mettre

dans

dans l'affreuse necessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secoüer le joug de vôtre tirannie! Quelle domination est-ce là? Est-ce là le chemin qui méne à la gloire? Souvenez-vous que les païs où la domination du Souverain est plus absoluë, sont ceux où les Souverains sont moins puissans; ils prennent, ils ruïnent tout, ils possedent seuls tout l'Etat; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque desertes; les Villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, & qui ne l'est que par ses peuples, s'anéantit lui même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance; son Etat s'épuise d'argent & d'hommes; cette derniere perte est la plus grande & la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets: on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards; Mais attendez la moindre révolution, cette Puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excés trop violent, ne sçauroit durer, elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples; elle a lassé & irrité tous les corps de l'Etat, elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer avec une égale ardeur aprés un pareil changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole se renverse & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance; en un mot toutes les passions se réünissent contre une autorité si odieuse. Le Roi qui dans la vaine prosperité ne trouvoit pas un seul homme qui osât lui dire la verité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Aprés ces discours Idomenée persuadé par Mentor se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, d'exe-

cuter tout ce qui avoit été résolu : déja les campagnes, qui avoient été si long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charuë, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur; l'esperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les colines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens. Ces troupeaux se vont engraisser dans les campagnes, c'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idomenée de faire avec les peuples voisins un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la Ville & les Villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendit plus que des cris de joye, que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui celebroient leur Hymenée. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois, tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit moderée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux; ils en étoient plus vifs & plus purs. Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé esperer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excés de joye mêlée de tendresse;

ils

ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Beniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand Roi que vous ayez fait; il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui; nos arrieres-neveux venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui dévront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera veritablement le pere de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joye qu'en chantant les loüanges de celui de qui cette joye ſi douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom. On ſe croyoit heureux de le voir, on craignoit de le perdre; ſa perte eût été la deſolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoüa à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, diſoit-il, il me ſembloit que toute la grandeur des Princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre, que le reſte des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois oüi dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable, j'en reconnois maintenant la verité: mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dés ma plus tendre jeuneſſe ſur l'autorité des Rois: c'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie.

Proteſilas qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon genie; il entra dans mes plaiſirs; ils flâta mes paſſions; il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philocles; celui-

il avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais moderée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas; il me parloit librement sur mes défauts, & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher. Dans les commencemens cette sincerité me plaisoit, je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie. Pour me préserver des flateurs, il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, Mentor; mais ses maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant peu à peu. Les artifices de Protesilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me degoûterent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir; il se contentoit de me dire toûjours la verité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non ma fortune qu'il cherchoit. Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est audessus de tous les honneurs; il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guéres, & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austere s'ouvrir un chemin à la Royauté. D'abord je ne pûs croire que Philocles voulût me détrôner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne se méprend point, pourvû qu'on y soit attentif: mais la fer-

meté

meté de Philocles contre ma foibleſſe commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Protesilas & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoit ſentir encore plus impatiemment l'auſterité de l'autre. Cependant Protesilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper; il me conſeilla d'envoyer Philocles commander les Vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y determiner, il me dit: Vous ſçavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les loüanges que je lui donne: J'avouë qu'il a du courage & du genie pour la guerre, il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfére l'interêt de vôtre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui. Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protesilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, & je me crûs trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au deſſus de toute paſſion & de tout interêt. Mais helas! que les Princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connois moy même; il ſçavoit que les Rois ſont d'ordinaire défians & inappliquez, défians par l'experience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils ſont environnez; inappliquez, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoûtumez à avoir des gens chargez de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'auroit pas beaucoup de difficulté à me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & ſur tout l'ab-

ſence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philocles en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourray plus me défendre, que vous n'écouterez que mon ennemi, & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courray riſque de n'avoir d'autre récompenſe que vôtre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Proteſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui; il vous louë, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois: s'il commençoit à parler contre vous, il perdroit ma confiance, ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation. Il faut l'avoüer maintenant, je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccés de mes affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philocles m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Proteſilas m'auroit fait tomber. Je ſentois bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables qui ne ſe faiſoit point ſentir dans Proteſilas: mais j'avois laiſſé prendre à Proteſilas un ton déciſif auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder: & dans cette laſſitude j'aimois mieux par foibleſſe haſarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre: mais cette honteuſe raiſon que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois. Philocles défit

les

les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre; mais Protesilas qui n'avoit pas encore eû le temps de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'Isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Isle, mais il fit en sorte que plusieurs choses necessaires manquerent à Philocles dans cette entreprise, & il l'assujetit à certains ordres qui causerent divers contre-temps dans l'execution. Cependant il se servit d'un domestique trés-corrompu que j'avois auprés de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoi qu'ils parussent ne se voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire trés-dangereuse. Philocles, me dit-il, veut se servir de vôtre armée navale pour se faire Roi de l'Isle de Carpathie; les Chefs des Troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de la victoire: voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi; on n'en peut plus douter aprés une preuve si évidente. Je lûs cette lettre, & elle me parut de la main de Philocles: on avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protesilas qui l'avoit faite avec Timocrate: cette lettre me jetta dans une étrange surprise, je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son desintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de résister à

une lettre, où je croyois être sur de reconnoître l'écriture de Philocles? Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin? Oserai-je, me dit-il, en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre? Philocles dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protesilas sur une chose qu'il ne designe que par un chiffre: assurément Protesilas est entré dans le dessein de Philocles; c'est Protesilas qui vous a pressé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens; depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois: au contraire, il le louë, il l'excite en toutes occasions, ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protesilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie; vous voyez vous-même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les regles, & qu'il se propose à faire perir vôtre Armée Navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulut ainsi servir à celle de Philocles s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour monter ensemble sur le trône, & peut-être pour renverser celui où vous reguez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore vôtre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvû que je vous dise la verité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi; je ne doutai plus de la trahison de Philocles, & je me défiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse, si vous attendez que Philocles ait conquis l'Isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins, hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois

vois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne sçavois plus à qui me fier; après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer; j'étois résolu de faire perir au plûtôt ce perfide; mais je craignois Protesilas, & je ne sçavois comment faire à son égard; je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui. Enfin dans mon trouble, je ne me pûs empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me representa sa conduite droite & moderée; il m'exagera ses services; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philocles pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux & exposez à être le jouet des autres hommes, lors même qu'ils paroissent tremblans à leurs pieds. Je crûs faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protesilas, en envoyant secretement à l'Armée Navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Protesilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laisse tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philocles assez embarassé dans la descente: il manquoit de tout; car Protesilas ne sçachant si la lettre supposée pourroit faire perir son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succés d'une entreprise dont il m'avoit fait tant esperer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philocles. Celui-ci soûtenoit cette guerre si difficile par son courage, par son genie, & par l'amour que les trou-

pes

pes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit temeraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réüssir, comme s'il eût eû sa vie & son bonheur attachez au succés, chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer. Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire perir ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protesilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument aprés la mort de Philocles. Protesilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vûë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets. Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprés de Philocles, il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philocles qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en presence de ces deux Capitaines. Philocles se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles; le coup glissa, & n'enfonça guére avant. Philocles sans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres: en même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philocles n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craign oit

gnoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuër Philocles; & comme les traîtres sont toûjours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la trahison de Protesilas. Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prît un parti plein de moderation; il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en seureté, & le renvoya en Créte; il ceda le commandement de l'armée à Polimene, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les Troupes à la fidelité qu'ils me devoient; & passa pendant la nuit dans une legere Barque, qui le conduisit dans l'Isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statuës pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes tompeurs & injustes; mais sur tout des Rois, qui sont les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes. En cet endroit Mentor arrêta Idomenée. Hé bien, dit-il, futes-vous long-temps à découvrir la verité? Non, repondit Idomenée, je compris peu à peu les artifices de Protesilas & de Timocrate; ils se broüillerent même: car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Helas! mon cher Mentor, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embaras des Princes? Quand ils sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, sont ceux qu'ils traitent le

mieux,

mieux, & qu'ils comblent de bienfaits ; j'avois horreur de Protesilas & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me sçavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée ; d'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes interêts, enfin j'avois raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu ; faute d'avoir sçû choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de se donner de la peine pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé ni plus sincere que lui.

Cependant l'armée Navale commandée par Polimene revint ; je ne songay plus à la conquête de l'Isle de Carpathie, & Protesilas ne pût dissimuler si profondément que je ne découvrisse combien il étoit affligé de sçavoir que Philocles étoit en seureté dans Samos. Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué aprés une si noire trahison à confier toutes ses affaires à Protesilas : J'étois, répondit Idomenée, trop ennemy des affaires & trop inapplqué pour pouvoir me tirer de ses mains, il auroit falu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre, j'aimay mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protesilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je sçavois que j'étois

trompé

trompé. Je faisois même de tems en temps sentir à Protesilas que je supportois son joug avec impatience, je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarassoit point de tous mes chagrins, il revenoit opiniatrément à la charge, il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de soupleſſe & d'insinuation; sur tout quand il s'aperçevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zele pour ma réputation. Quoy que je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entrainoit toûjours, il sçavoit mes secrets, il me soulageoit dans mes embarras, il faisoit trembler tout le monde par mon autorité, enfin je ne pus songer à le détruire, mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me representer mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre, la verité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chute des Rois me parut, d'avoir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protesilas: ceux même qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma personne se crurent dispensez de me détromper. Aprés un si funeste exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la verité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune, je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant

dant que Protesilas avoit pris sur moi, me jettoient dans une espece de desespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous sçavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois, ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent; plûtôt que d'avoüer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inapliquez, c'étoit précisément le mien. Lors qu'il a falu que je partisse pour le siege de Troye, en partant je laissay Protesilas maître des affaires; il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité; tout le Royaume de Crete gemissoit sous sa tyrannie, mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples: on sçavoit que je craignois de voir la verité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protesilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Il me contraignit de chasser le vaillant Merione, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troye. Depuis nôtre retour il en devint jaloux comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu. Il faut que vous sçachiez, mon cher Mentor, que tous mes mal-heurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Cretois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protesilas m'avoit attirée: quand je répandis le sang de mon fils, les Cretois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs. Timocrate me suivit au siege de Troye,

& rendoit compte secretement par ses lettres à Protesilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir : je sentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, desesperant d'y remedier. Quand les Crétois à mon arrivée se revolterent, Protesilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuïr. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuïr presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prosperité sont toûjours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absoluë leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée : Mais d'où vient que connoissant à fonds ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprés de vous comme je les vois ? je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs interêts : je comprens même que vous avez fait une action genereuse de leur donner un azile dans vôtre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux aprés tant de cruelles experiences ? Vous ne sçavez pas, répondit Idomenée, combien toutes les experiences sont inutiles aux Princes amolis & inapliquez qui vivent sans réflexion ; ils sont mécontens de tout, & ils n'ont le courage de rien redresser, tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsedoient à toute heure ; depuis que je suis ici ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vûës : ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. j'aurois bien-tôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai senti en Créte ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le

cou-

courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi, mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idomenée quelle étoit la conduite de Protesilas dans ce changement des affaires; Rien n'est plus artificieux, répondit Idomenée, que ce qu'il a fait depuis vôtre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit, il ne disoit rien contre vous; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre; l'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse, l'autre est un homme cassé & d'un esprit profond; ils sont accoûtumez à errer de Royaume en Royaume: qui sçait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les païs où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi: Les moindres mouvemens pourroient le renverser. Protesilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excés de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre, il me prenoit par mon propre interêt: si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toûjours prêts à se révolter: il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rende souples & qui les empêche de résister à l'autorité: souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance Royale, & par là vous faites au peuple même un tort irréparable: car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos. A tout cela je repondois que je sçaurois bien tenir les peuples dans

leur

leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoyque je les soulageasse, enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh quoy ! disois-je, ne peut-on soûmettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! quelle politique brutale ! Combien voyons nous de peuples traitez doucement, & tres-fideles à leurs Princes ? Ce qui cause les revoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes : c'est la multitude des Grands & des petits qui vivent dans la molesse, dans le luxe, & dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont negligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans les temps de paix ; enfin c'est le desespoir des peuples maltraitez, c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur molesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les revoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage. Quand Protesilas a veu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée ; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pû détruire ; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu ; de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus ; il va audevant de tout ce que je puis souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier à me representer leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous sçavez même qu'il vous loüe, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire.

Pour.

Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protesilas, il a songé à se rendre indépendant. Protesilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs differens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor soûriant, répondit ainsi à Idomenée: Quoi donc! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tirranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison! Ah! vous ne sçavez pas, répondit Idomenée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protesilas entre maintenant dans toutes vos vûës pour le bien public. Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave; Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprés des Rois; vous en êtes un terrible exemple; mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protesilas, & ils sont encore fermez pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien: ils le font indifferemment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition: le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer, mais ils sont capables d'ajoûter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protesilas sera prêt à le faire avec vous pour conserver l'autorité; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour

vous

vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & feroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & repos, pendant qu'un tel homme vous obsede à toute heure, & que vous sçavez le sage & le fidéle Philocles pauvre & deshonoré dans l'Isle de Samos? Vous reconnoissez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont presens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajoûter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux; ils ne sont frapez que de ce qui est present, & qui les flâte; tout le reste s'efface bien-tôt: sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu bien loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimez, puis qu'ils ne sont point aimables, & qu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs?

Aprés avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenée qu'il falloit au plûtôt chasser Protesilas & Timocrate, pour rapeller Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la severité de Philocles: J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime; je suis depuis ma tendre jeunesse accoûtumé à des loüanges, à des empressemens & à des complaisances, que je ne sçaurois esperer de trouver dans cét homme. Dés que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi,

ſes maximes étoient reſpectueuſes & moderées, mais ſeches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flâterie trouvent ſec & auſtere tout ce qui eſt libre & ingenu; ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flâterie, les bleſſe & les irrite. Mais allons plus loin, je ſuppoſe que Philocles eſt effectivement ſec & auſtere, ſon auſterité ne vaut-elle pas mieux que la flâterie pernicieuſe de vos Conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la verité n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la verité où la flâterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la verité, & qui vous aime mieux que vous ne ſçavez vous aimer vous-même, qui vous diſe la verité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme néceſſaire, c'eſt Philocles. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon regne avec cette generoſité, qui eſt le plus précieux treſor de l'Etat, & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſçavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſçavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux; redreſſez-les, ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret, mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſçavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être comme ces Princes, qui ſe contentans de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits, & qui ſe piquans de connoître auſſi les hom-

hommes vertueux ne leur donnant que de vains éloges, n'osans ni leur confier les emplois ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé; aussi-tôt il ordonna en secret à Hegesippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protesilas & Timocrate, & de les conduire en seureté dans l'Isle de Samos, de les y laisser, & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de ces ordres, ne pût s'empêcher de pleurer de joye; C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos sujets: Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gemir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t'on même gemir, tant leur tyrannie est cruelle; ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur. Ensuite Hegesippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrette pour faire périr Mentor. Le Roi fut horrifié de tout ce qu'il voyoit: Hegesippe se hâta d'aller prendre Protesilas dans sa maison: elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi; l'Architecture étoit de meilleur goût: Protesilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las & épuisé de ses travaux, ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçai quoi d'agité, de sombre &

de farouche ; les plus grands de l'Etat autour de lui rangez sur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Proteſilas, dont ils obſervoient juſques au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde s'écrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagerations ridicules ce qu'il avoit fait pour le Roi ; un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mere lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il aſſuroit que Proteſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux ; il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance. Proteſilas écoutoit toutes ces loüanges d'un air ſec, diſtrait & dedaigneux, comme un homme qui ſçait bien qu'il en merite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de ſe laiſſer loüer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police, que Mentor tâchoit d'établir. Proteſilas ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoi-que la plûpart ne puſſent point encore ſçavoir ce qu'on avoit dit ; mais Proteſilas reprenant bien-tôt ſon air ſevere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence : pluſieurs nobles cherchoient le moment où Proteſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter : ils paroiſſoient émeus & embaraſſez, c'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs poſtures ſupliantes parloient pour eux ; ils paroiſſoient auſſi ſoûmis qu'une mere aux pieds des Autels, lors qu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique : tous paroiſſoient

contens, attendris, pleins d'admiration pour Protesilas, quoi-que tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable. Dans ce moment Hegesippe entre, saisit son épée, & lui déclare qu'il va l'emmener dans l'Isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de Protesilas tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée: le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hegesippe; il pleure, il hesite, il begaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards: tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changerent leurs flateries en des injures sans pitié. Hegesippe ne voulut lui laisser le temps, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets: tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & sa surprise fut extrême: car il croyoit qu'étant brouillé avec Protesilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine; ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé: on arrive à Samos. Hegesippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble, là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute, ils se trouvent sans esperance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans, je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnuë où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail: eux qui avoient passé tant d'années dans les délices, dans le faste, semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu

de l'Isle demeuroit Philocles ; on lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne, chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquilité ; n'ayant rien, il paroît toûjours content ; quoi-qu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le meritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouverte : car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte : une natte de jonc grossiere lui servoit de lit : rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit, il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cüeillis, & en Hyver de dattes & de figues seches, une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher le desalteroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens necessaires à la Sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instrüire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne. Hegesippe en entrant dans la grotte admira les ouvrages qui étoient commencez ; il remarqua un Jupiter dont le visage serain étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux & des hommes : d'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante ; mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts ; son visage

étoit

étoit noble & doux, sa taille grande & libre; elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sortit de la grotte, & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, & Philocles qui l'apperçoit, ne sçait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hegesippe avec qui j'ai si long-temps vécu en Créte? Mais quelle esperance qu'il vienne dans une Isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit aprés sa mort des rives du Styx? Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hegesippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'Isle de Crete? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous a arraché à nôtre patrie? Hegesippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace, au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tirannie de Protesilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chute de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi, & la disgrace des deux traîtres. Il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philocles, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? j'y ai goûté de-

puis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorez de l'Iſle de Créte: Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, je n'entens plus leurs diſcours flateurs & empoiſonnez: je n'ai plus beſoin d'eux. Mes mains endurcies au travail me donnent la nourriture ſimple, qui m'eſt neceſſaire; il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus d'autre beſoin, joüiſſant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs, & inconſtans? Non, non, mon cher Hegeſippe, ne m'enviez point mon bonheur: Protéſilas s'eſt trahi lui-méme, voulant trahir le Roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal, au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires; je lui dois ma chere ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, Hegeſippe, retournez vers le Roi, aidez-lui à ſuporter les miſeres de ſa grandeur, & faites auprés de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi long-tems fermez à la verité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprés de lui. Pour moi il ne me convient plus aprés le naufrage, de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois ſont à plaindre! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion! s'ils ſont méchans, combien ſont-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparez dans le noir Tartare! S'ils ſont bons, quelle difficulté n'ont-ils pas à vaincre! quels pieges à éviter! quels maux à ſouffrir! Encore une fois, Hegeſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pen-

Pendant que Philocles parloit ainſi avec beaucoup de vehemence, Hegeſippe le regardoit avec étonnement, il l'avoit vû autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé; c'eſt que ſon naturel ardent & auſtere le conſumoit dans le travail; il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni, il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais: ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate; mais à Samos Hegeſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage; une vie ſobre, tranquille & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau temperament. Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philocles en ſouriant: c'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite; mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune: voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir aprés les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſeres? Ne ſoyez pas plus cruel que Proteſilas, du moins ne m'enviez par le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hegeſippe lui repreſente, mais inutilement, tout ce qu'il crût propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis qui ſoûpirent aprés vôtre retour, & que la ſeule eſperance de vous embraſſer comble de joye? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez vôtre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir vôtre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Eſt-il permis de s'abandonner à une Philoſophie ſauvage, de ſe préferer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes Concitoyens? Au reſte, on croira que c'eſt par ſen-

ſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu ; ce n'eſt pas le veritable, le juſte Philocles qu'il a voulu faire perir, c'étoit un homme bien different qu'il vouloit punir ; mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur ; il vous attend ; déja il vous tend les bras pour vous embraſſer ; dans ſon impatience il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à vôtre Roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philocles qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hegeſippe, reprit ſon air auſtére en écoutant ce diſcours, ſemblable à un rocher contre lequel les vents combatent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gemiſſant, il demeuroit immobile, & les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur ; mais au moment où Hegeſippe commençoit à deſeſperer de le vaincre, Philocles ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, & par divers préſages, qu'il devoit ſuivre Hegeſippe. Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir ; mais ce ne fut pas ſans regreter le deſert où il avoit paſſé tant d'années. Helas ! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de ſoïe. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit ſi long-tems déſalteré par ſon onde claire, & les Nymphes qui habitoient par toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les repeta à toutes les Divinitez champêtres. Enſuite Philocles vint à la Ville

avec

avec Hegesippe pour s'embarquer ; il crût que le malheureux Protesilas plein de honte & de ressentiment ne voudroit point le voir ; mais il se trompoit : car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toûjours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vû par ce miserable ; il craignoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prosperité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines ; mais Protesilas cherchoit avec empressement Philocles, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller : car il sçavoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protesilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il executa fidelement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuse pauvreté, exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protesilas dans cette Isle éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegesippe impatient se hâte de faire partir Philocles. Protesilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours ; lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son desespoir, il s'arrache les cheveux, se roule

ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes prieres ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cependant le vaiſſeau favoriſé de Neptune & des vents arriva bien-tôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le Port; auſſi-tôt il courut au-devant de Philocles avec Mentor; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſecuté avec tant d'injuſtice.

Cét aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au-deſſus des fautes, en les avoüant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté. Philocles avec un air reſpectueux & modeſte recevoit les careſſes du Roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple; il ſuivit le Roi au Palais; bien-tôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoi qu'ils ne ſe fuſſent jamais vûs: c'eſt que les Dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis, parce qu'ils s'aiment bien-tôt. Philocles demanda au Roi à ſe retirer auprés de Salente dans une ſolitude où il continuât à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon deſert. C'eſt-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur pu-

public. Les deux principales choſes qu'il examina, fut l'éducation des enfans. Ils appartiennent moins à leurs Parens qu'à la Republique, diſoit Mentor, ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſperance & la force; il n'eſt pas tems de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus; c'eſt peu que de les exclure des emplois, lors qu'ils s'en ſont rendus indignes; il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoûtoit-il, qui eſt le Pere de tout ſon peuple, eſt encore plus particulierement le pere de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la Nation; c'eſt dans la fleur que ſe préparent les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans; qu'il tienne ferme pour faire obſerver les loix de Minos qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort, qu'on mette l'honneur à fuïr les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, la molleſſe paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dés leur tendre enfance à chanter les loüanges des Heros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions genereuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la Muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliez, équitables pour tous les Nobles, mêmes pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leurs conſcience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur, il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoûtoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoûtumer la jeuneſſe

aux plus rudes exercices du corps, pour eviter la moleſſe & l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande varieté de jeux & de ſpectacles qui animaſſent tous les peuples, mais ſur tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, vigoureux: il ajoûtoit des prix pour exiter une noble émulation: mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vûë d'interêt leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auſquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philocles qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor! Envain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur; par là vous affoiblirez inſenſiblement la Nation, les courages s'amoliront, les délices corrompront les mœurs, d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne aprés elle; il tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit. Les maux de la guerre épuiſent un Etat & le mettent toûjours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes Victoires: avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de fortune; avec quelque ſuperiorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains,

mains, & la transporte chez vos ennemis; quand même on tiendroit dans son Camp la Victoire comme enchaînée, on se détruit soi-même en détruisant ses ennemis, on dépeuple son païs, on laisse les terres presque incultes, on trouble le commerce; mais ce qui est bien pis, on affoiblit ses meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs: La jeunesse ne s'adonne plus aux lettres; le pressant besoin fait qu'on soufre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police, tout souffre de ce desordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour acquerir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il possede pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en temps de paix. Vous avez déja vû les exercices du corps que nous établissions; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dés le berceau par le chant des grandes actions des Heros: ajoûtez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse, mais ce n'est pas tout: Aussi-tôt qu'un peuple allié de vôtre Nation, aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de vôtre jeunesse, sur tout ceux en qui on remarquera le genie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'experience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliez; vôtre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, ne laissez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre: car le vrai moyen d'éloigner

loigner la guerre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toûjours qui y ſoient exercez dans les païs étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline, & les manieres de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la neceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais. Pour les alliez, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre mediateur : par là vous acquerez une gloire plus ſolide & plus ſure que les Conquerans; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers; ils ont tous beſoin de vous; vous regnez ſur vos ſujets par autorité; vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs; vôtre réputation vole par tous les païs les plus éloignez, vôtre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de tous côtez. En cét état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les regles de la juſtice, il vous trouve aguerry, préparé; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, ſecouru; tous vos voiſins s'arment pour vous, & ſont preſuadez que vôtre conſervation fait la ſeureté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la veritable gloire.

Mais qu'il y a peu de Rois qui ſçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent! Ils courent aprés une ombre trompeuſe, & laiſſent derriere eux le vrai honneur faute de le connoître. Aprés que Mentor eût ainſi parlé, Philocles étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux ſur le Roi, & étoit charmé avec quelle avidité Idomenée recüeilloit au fonds de ſon cœur toutes les paroles

qui

qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cét Etranger. Minerve sous la figure de Mentor établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un Roi une gloire durable.

Fin du Sixiéme Livre.

SOM-

SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIE'ME.

TElemaque qui eſt à la guerre contre le Roi des Daumiens, agit en jeune témeraire qui prend tous les jours querelle: il ſe bat contre le fils d'un Roi, & met le deſordre dans l'Armée; il reconnoît ſa faute & écoute les avis de Neſtor: il ſe reconcilie avec ſon ennemi, & ils vont à la guerre enſemble. Premier Combat contre Adraſte. Il n'eſt pas deffait entierement, il ralie ſes troupes. Neſtor perd ſon fils Piſiſtrate dans ce Combat. Regrets de Neſtor & lamentations de toute l'armée. Pompe funebre de Piſiſtrate. Autre pompe funebre d'Hippias, mort dans le même Combat.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIE'ME.

CEpendant Telemaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre: en partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation & l'experience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vû à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi c'eût été ſon propre fils, il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Heros de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage Vieillard qui avoit vécu trois âges

âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens tems gravée ſur le marbre & ſur l'airain. Philoctete n'eût pas d'abord la même inclination pour Telemaque, la haine qu'il avoit nourri ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Heros qui avoient renverſé la Ville de Troye; mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctete; il ne pût ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Telemaque, & lui diſoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi): vôtre pere & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre; j'avouë même qu'aprés que nous eûmes fait tomber la ſuperbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé, & quand je vous ai vû, j'ai ſenti de la peine à vous aimer; mais la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenuë & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete lui déclara qu'il étoit réſolu de lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivois par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres Heros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprés d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux auprés de l'Aigle; ſes malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les deſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule fut aſſujetti à cette paſſion honteuſe; & le cruel enfant Cupidon ſe joüoit de lui; il ne pouvoit ſe reſſouvenir ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer auprés d'Omp-

pha-

phale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes, tant qu'il avoit été entraîné par un amour aveugle: cent fois il m'a avoüé que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant il retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détestez, Il aima Dejanire, trop heureux s'il eût été constant dans cet amour pour une femme qui fut son épouse; bien-tôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, enleverent son cœur. Dejanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la negliger pour en aimer quelqu'autre. Helas! cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé; vous sçavez que les fléches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit les fléches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revétu de cette tunique, sentit bien-tôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os, il poussoit des cris horribles dont le mont Oeta s'étonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes valées; la mer même en paroissoit émuë; les Taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux: le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le fit piroüetter, comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jet-

jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours batu par les vagues irritées, épouvente de loin les ſages Pilotes

Aprés le malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes, je le voyois qui d'une main déracinoit ſans peine les hauts Sapins & les vieux Chênes, qui depuis pluſieurs ſiecles avoient mépriſé les vents & les tempêtes; de l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique: elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres; à meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair; ſon ſang ruiſſelloit, & trempoit la terre; enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font ſouffrir; ils ſont juſtes; c'eſt moi qui les ai offenſez, j'ai violé l'amour conjugal.

Aprés avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere; je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais helas! cher ami, où eſt-ce que tu fuis? L'excés de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſerable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas ſçû quel poiſon il me preſentoit, il n'a point merité ce que je lui ai fait ſouffrir; mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veüille t'arracher la vie? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler; c'eſt lui qui receüillira mes cendres. Où és-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philocte-

loctete, la ſeule eſperance qui me reſte ici bas? A ces mots je me hâte de courir vers lui, il me tend les bras, & veut m'embraſſer; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui même brûlé. Helas! dit-il, je n'oſe t'embraſſer, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre, il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne, il monte tranquilement ſur le bucher, il étend la peau du Lyon de Nemée, qui avoit ſi long-temps couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abatre les monſtres, & délivrer les malheureux; il s'appuye ſur ſa maſſuë, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher. Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur, ne purent lui refuſer ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte; je craignis même que l'excés de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher; C'eſt maintenant, s'écria-t'il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta veritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent, je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fléches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſçais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun Mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à nôtre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere conſolation; promets-moi de ne découvrir jamais à aucun Mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras ca-

caché mes cendres. Je le lui promis, helas! je le juray même en arroſant ſon bucher de mes larmes! un rayon de joye parut dans ſes yeux: Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouſa ſa voix, & le déroba preſque à ma vûë. Je le voyois encore néanmoins à travers les flâmes, avec un viſage auſſi ſerain que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joye d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis. Le feu conſuma bien-tôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui, bien-tôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçû dans ſa naiſſance de ſa mere Alcmene: mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile & immortelle, cette flâme celeſte qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçû du pere des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voutes dorées du brillant Olype boire le Nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouſe l'aimable Hebé, qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçû cet honneur. Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au deſſus des Heros. Bien-tôt les Rois liguez entreprirent de venger Menelas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Heleine, & de renverſer l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſperer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fléches d'Hercule. Ulyſſe vôtre pere, qui etoit toûjours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiege de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-temps qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre: on n'enten-

n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Heros: les monſtres & les ſcelerats recommençoient à paroître in punément; les Grecs ne ſçavoient que croire de lui, les uns diſoient qu'il étoit mort, d'autres ſoûtenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée dompter les Segtes; mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprît de me le faire avoüer: il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide; il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces deſerts du mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros, & qu'à pleurer à la vûë de ces triſtes lieux; mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lévres de vôtre pere, il parut preſque auſſi affligé que moi; il verſa des larmes, il ſçût gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'étendrit pour les Rois Grecs qui alloient combatre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réüſſir ſans moi; il ne put jamais neanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres. Helas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer, les Dieux m'en ont puni, je frapai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; enſuite j'allai joindre les Rois liguez qui me reçûrent avec la même joye qu'ils auroient reçû Hercule même. Comme je paſſois dans l'Iſle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fléches pouvoient faire, me préparant à percer un Dain

qui se lançoit dans un bois ; par mégard je laissai tomber la fléche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore ; aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit soufferres ; je remplissois nuit & jour l'Isle de mes cris : un sang noir & corrompu coulant de ma playe, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux. Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre fut le premier à m'abandonner ; j'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préferoit l'interêt commun de la Grece, & la victoire qu'on cherchoit, à toutes les raisons d'amitié ou de bienseance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le Camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les Conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Helas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez ; je demeurai presque pendant tout le siege de Troye seul, sans secours, sans esperance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Isle deserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers : je trouvai dans cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette Caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour ; j'amassai quel-

quelques feüilles pour me coucher ; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossierement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'envelopois ma playe pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes ; & livré à la colere des Dieux, je passois mon tems à percer de mes fléches les Colombes & les autres Oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque Oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye : ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelque provision ; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux ; cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eus sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie comme le seul homme qui puisse vanger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Isle deserte pendant son sommeil ! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise ; combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les Vaisseaux fendre les ondes. Helas ! cherchant de tous côtez dans cette Isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que douleur ; il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement ; on n'y voit que ceux que les tempêtes y ont jetté, & on n'y peut esperer de societé que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener ; ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim ; je nourrissois une playe qui me devoroit ; l'esperance même étoit

éteinte dans mon cœur. Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medecinales pour ma playe, j'aperçûs dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros; il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche; l'âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui: je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fût touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me trainois. Les cris perçans & douleureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur. O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Isle inhabitée: Je reconnois l'habit Grec, cét habit qui m'est encore si cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai apprise dés l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit, Je suis Grec, que je m'écriai, ô douce parole aprés tant d'années de silence & de douleur sans consolation, ô mon fils; quel malheur? quelle tempête? ou plûtôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit; Je suis de l'Isle de Scyros, j'y retourne, on dit que je suis fils d'Achille; tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis, ô fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomede, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expedition: Et toi, me dit-il, où étois-tu alors? je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ses malheurs. Helas! infortuné que je suis,

mes

mes perſecuteurs m'inſultent dans ma miſere ! la Grece ignore que je ſouffre ; ma douleur augmente ; les Atrides m'ont mis en cét état, que les Dieux le leur rendent. Enſuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Auſſi-tôt qu'il eût écouté mes plaintes, il fit les ſiennes. Aprés la mort d'Achille, me dit-il .... (D'abord je l'interrompis, en lui diſant : Quoi ! Achille eſt mort ? Pardonne-moi, mon fils, ſi je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere.) Neoptoleme me répondit : Vous me conſolez en m'interrompant : Qu'il m'eſt doux de voir Philoctete pleurer mon pere ! Neoptoleme reprenant ſon diſcours, me dit : Aprés la mort d'Achille, Ulyſſe & Phenix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la Ville de Troye, ils n'eurent aucune peine à m'emmener : car la douleur de la mort d'Achille, & le deſir d'heriter de ſa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoit aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiege, l'armée s'aſſemble autour de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille ; mais helas ! il n'étoit plus. Jeune & ſans experience, je croyois pouvoir tout eſperer de ceux qui me donnoient tant de loüanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit, mais pour ſes armes elles ſont deſtinées à Ulyſſe. Auſſi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiege, tu n'as pas merité de telles armes, & tu parle déja trop fierement ; jamais tu ne les auras. Dépoüillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'Iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! ô Philoctete ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice ? Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je ! & Ulyſſe ne meurt pas, au contraire il fleurit dans l'armée. Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi cheri par Achille : ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſi-tôt je m'écriai encore : Quoi ils ſont morts ! Helas ! que me dis-tu ? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans. Ulyſſe eſt donc en vie, Terſite l'eſt auſſi ſans doute ! Voilà ce que font les Dieux ; & nous les loüerions encore ! Pendant que j'étois dans cette fureur contre vôtre pere, Neoptoleme continuoit à me tromper. Il ajoûta ces triſtes paroles : Loin de l'Armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage Iſle de Scyros. Adieu, je parts, que les Dieux te guériſſent. Auſſi-tôt je lui dis, ô mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner ; jette-moi à la proüe, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſçachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un deſert où il n'y a aucun veſtige d'homme ; mene-moi dans ta patrie ou dans Leubée ; qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoye-moi à mon pere : Helas ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau ; où il eſt mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de le lui dire, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils, ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt

dans

dans la proſperité, doit craindre d'en abuſer & ſecourir les malheureux. Voilà ce que l'excés de la douleur me faiſoit dire à Neoptoleme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encor: ô l'heureux jour! ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton pere! Chers Compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vêcu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pû le ſouffrir; mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſçavent rien; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Aprés avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fléches. Neoptoleme me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célébres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis; Tu peux tout, c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même; tu peux toucher ſes armes & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Auſſi-tôt Neoptoleme entre dans ma grotte pour admirer mes armes: cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſçai plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied: je m'écrie: ô mort tant deſirée que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement ſelon ma coûtume dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon ſommeil il eût été facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, &

n'étoit pas né pour tromper. En m'éveillant je reconnus son embaras: il soûpiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je? Qu'y a-t'il? Il faut, me répondit-il, que tu me suives au siege de Troye. Je repris aussi-tôt; Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cét arc; je suis trahi, ne m'arrache pas la vie? Helas; il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette Isle! ô bêtes farouches! ô rochers escarpez! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre; vous êtes accoûtumez à mes gemissemens: Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule, il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine! ô s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à present ce n'est que par surprise. Rends, mon fils, rend-toi semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! ô rocher sauvage, je reviens à toi, nud, miserable, abandonné: sans nourriture, je mourrai seul dans cét antre; n'ayant plus mon arc pour tuër les bêtes, les bêtes me devoreront, n'importe; mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse, rends moi mes armes, va-t'en. Neoptoleme les larmes aux yeux disoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'est-ce pas Ulysse? aussi-tôt j'entends sa voix, & il me répond: Oüi, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent de voir, je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écrai encore; ô terre de Lemnos, que je prends à témoin! ô Soleil tule

vois

vois & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'execute. Ose-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en executant ce que tu l'oblige de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans vôtre Patrie ; c'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete. Alors je dis à vôtre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisse-tu en paix ? Vas chercher la gloire des combats & tous les plaisirs : joüis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misere & m'a douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne sçaurois partir, que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? ô Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te ..... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! ô Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirois guéri.

Pendant que je parlois ainsi, vôtre pere tranquile me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être irrité, est semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joüe de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile ; ainsi vôtre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée : car il sçavoit qu'il ne faut attaquer les passions des

hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles. O Philoctete! qu'avez-vous fait de vôtre raiſon & de vôtre courage? Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, Adieu, vous êtes indigne d'être le liberateur de la Grece, ni le deſtructeur de Troye. Demeurez à Le[illegible], ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Neoptoleme, partons; il eſt inutile de lui parler, la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grece entiere.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petites, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau! ô ſéjour de ma douleur! Plus de nourriture, plus d'eſperance! Qui me donnera un glaive pour me percer? ô ſi les Oiſeaux de proye pouvoient m'enlever! Je ne les percerai plus de mes fléches. O arc precieux! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter! ô cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fléches. Miſerable! je ne puis vous nuire, venez me devorer, ou plûtôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe!

Vôtre Pere ayant tenté toutes les autres voyes pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il fit ſigne à Neoptoleme qu'il me les rendît. Auſſi-tôt je lui dis, Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es, mais

mais laiſſe-moi percer mon ennemi. Auſſi-tôt je voulus tirer une fléche contre vôtre pere ; mais Neoptoleme m'arrêta, en me diſant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire. Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes fléches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes pour tuër celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Neoptoleme me diſoit : Sçachez que le divin Helenus fils de Priam étant ſorti de la Ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t'il dit, mais elle ne peut tomber qu'aprés qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye, les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé, j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il faloit ceder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t'on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides ? Que croira-t'on de moi ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine, je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu groſſiers, ſon corps robuſte, & ſes manieres ſimples ; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru en lui

quand il domptoit les monſtres. Il me dit, tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté la haute Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter, tu ſçais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fléches Paris auteur de tant de maux. Aprés la priſe de Troye, tu envoyeras de riches depoüilles à Pœau ton pere ſur le mont Oeta; ces depoüilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes fléches. Et toi! ô fils d'Achilles! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctete, ni Philoctete ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs! aimez & obſervez la Religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Aprés avoir entendu ces paroles, je m'écriai. O heureux jour, douce lumiere, tu te montres enfin aprés tant d'années. Je t'obeïs, je parts aprés avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre, Adieu, Nymphe de ces prés humides, je n'entendray plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ay ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo repeta tant de fois mes gemiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi ameres; adieu, O terre de Lemnos! laiſſe moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'apelle la volonté des Dieux & de mes amis. Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiege de Troye. Machaon & Podalyre par la divine ſcience de leur pere Eſculape me guerirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez; je ne ſouffre plus, j'ay retrouvé toute ma vigueur; mais

mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide Faon de Biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bien-tôt Ilion fut reduit en cendre ; vous sçavez le reste. J'avois neanmoins encore je ne sçay quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux, & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment ; mais la vûë d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Telemaque avoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit, toutes les passions differentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure qu'elles étoient representées ? dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser : quelquefois il paroissoit réveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires : quand Philoctete dépeignoit l'embaras de Neoptoleme, qui ne sçavoit point dissimuler, Telemaque paroissoit dans le même embaras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

Cependant l'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraste Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres ; il faloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous ; son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant ; il ne s'avisoit gueres de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne sçavoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il

ne paroiſſoit ni obligeant ni ſenſible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le merite. Il ſuivoit ſon goût ſans reflexion; ſa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui, il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, le ſervir, prévenir tous ſes deſirs, & rapporter tout à lui comme à une Divinité; le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne ſaloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent. Ceux qui l'auroient vû ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même, qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir: mais cette indifference pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions: de plus, il avoit été flatté par ſa mere dés le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent dans l'élevation; les rigueurs de ſa fortune qu'il ſentit dés ſa premiere jeuneſſe, n'avoient pû moderer cette impetuoſité & cette hauteur: dépourvû de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toûjours comme la palme ſouple ſe releve ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer. Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces defauts ne paroiſſoient point, & ils ſe diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies,

ries, que ni les rochers escarpez, ni les precipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Telemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor; mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout à coup dans sa plus grande impétuosité. Il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il r'appelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serain. Neptune quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soûlevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaque se trouva seul, toutes ses passions suspenduës comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leurs courses; il ne pût souffrir l'arrogance des Lacedemoniens & de Phalante qui étoit à leur tête: cette Colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation, leur naissance illegitime, le déreglement de leurs mœurs, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoit je ne sçai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plûtôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque. Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, mépriſant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans experience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'armée ses moindres fautes; il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez. Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante pretendit que ces captifs lui appartenoient, parce

ce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis; & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celles de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soûtenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliez. Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante. Ils se fussent batus sur le champ, si on ne les eut arrêtez. Phalante avoit un frere nommé Hippias, celebre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combatoit pas mieux du Ceste; Castor n'eût pû le surpasser pour conduire un cheval. Il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit, car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vû avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Telemaque à qui on vint le dire en secret, sortit en fremissant de rage, tel qu'un Sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé; on le voyoit errer dans le camp cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant sa fureur se redouble: ce n'étoit plus ce sage Telemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor. C'étoit un Phrenetique ou un Lion furieux. Aussi-tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépoüilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Taren-

te,

te, va, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx, il dit, & il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne pût mesurer son coup, le dard ne toucha point Hippias. Aussi tôt Telemaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux; A peine Telemaque eut tiré cette épée, qu'Hyppias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisirent, & se serrerent l'un l'autre: les voilà comme deux Lions qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils se racourcissent, ils s'alongent, ils s'abaissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont alterez de sang: les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains, ces deux corps entrelassez sembloient n'en faire qu'un: mais Hippias d'un âge plus avancé sembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse; déja Telemaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler: Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa temerité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne la laissoit dans cette extremité de peril que pour l'instruire, n'eût determiné la victoire en sa faveur; elle ne quitta point le Palais de Salente; mais elle envoya Iris la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere fendoit les espaces immenses des airs, laissant aprés elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille differentes couleurs; elle ne se reposa que sur

les

les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des Alliez: Elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combatans; elle fremit à la vûë du danger où étoit le jeune Telemaque; elle s'aproche envelópée d'un nuage clair qu'elle avoit formée de vapeurs ſubtiles dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confié. Auſſi-tôt Telemaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe r'animer. A meſure qu'il ſe r'anime Hippias ſe trouble; il ſent je ne ſçai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le preſſe, l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe r'aſſurer; enfin il le jette par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant, la terre en gemit, tout ce qu'il environne en eſt ébranlé. Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, qu'il comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu ſecourir; il rappella à lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eût honte de ſa victoire, & comprit combien il avoit merité d'être vaincu: Cependant Phalante tranſporté de fureur accouroit au ſecours de ſon frere, il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Telemaque tenoit ſous lui dans la pouſſiere. Le fils d'Ulyſſe eût pû ſans peine ôter la vie à ſon ennemi; mais ſa colere étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à reparer ſa faute, en montrant de la moderation. Il ſe le-

leve, en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire vôtre force & vôtre courage. Les Dieux m'ont protegé, cedez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combatre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si genereusement à son frere, il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent; ils menent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Telemaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pû renverser Hippias qui étoit semblable en force & en grandeur à ces Geans enfans de la terre, qui oserent autrefois chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de joüir du plaisir de cette victoire; pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira de sa tente, honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gemissoit de sa promtitude, il reconnoissoit combien il étoit injuste & deraisonnable dans ses emportemens; il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur demesurée & injuste; il reconnoissoit que la veritable grandeur n'est que dans la moderation, la justice, la modestie & l'humanité; il le voyoit, mais il n'osoit esperer de se corriger aprés tant de rechutes; il étoit aux prises avec lui même, & on l'entendoit rugir comme un Lion furieux. Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se resoudre à se rendre dans aucune societé, & se punissant soi-même: Helas!

las ! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le desordre dans l'armée des Alliez ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois repandre ? J'ai été temeraire, j'ai oublié de lancer mon dard ; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales, je ne devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu: Mais qu'importe ? je ne serois plus, non, je ne serois plus ce témeraire Telemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil, ma honte finiroit avec ma vie. Helas ! si je pouvois au moins esperer de ne plus faire ce que je suis desolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire les mêmes choses dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô loüanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage Vieillard reconnoissant bien-tôt la desolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son desespoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'aprés avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias : on craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre, tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque, & Telemaque qui voyoit tant de maux presens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Prin-

ces

ces étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Cretois de Telemaque & les Tarentins de Phalante ne combatissent les uns contre les autres: on avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp où ils étoient gardez de prés. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient moderer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison desolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce esperance de ses petits enfans. Dans ce desordre & cette consternation de l'armée on entend tout à coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp; bien-tôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. L'épouvante saisit les cœurs. Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les Alliez, il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible dont les alliez avoient saisi presque tous les passages; te-

tenans ces défilez ils se croyoient en pleine seureté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venuës. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour sçavoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur resolution : car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & si experimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entrepriſes. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt, & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de faire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même il éclâtoit par des menaces, il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parut douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsiderément, & le secret le plus intime échapoit du fonds de son cœur; semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les plus delicieuses liqueurs, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder. Les traitres corrompus par l'argent d'Adraste ne manquoient pas de se joüer de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flâtoient sans ceſſe Nestor par de vaines loüanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de danger, d'inconveniens, de fautes irremediables. Aussi-tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sageſ-

se

se l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque malgré les defauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoûtumé par ses malheurs, & par la necessité où il avoit été dés son enfance de cacher ses desseins aux Amans de Penelope. Il sçavoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air reservé & mysterieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder: on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur les lévres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans consequence, il sçavoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entamer son secret. Par là son cœur étoit impénétrable & inaccessible, ses meilleurs amis même ne sçavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour avoir de sages conseils, & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune reserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Telemaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctete; mais ces deux hommes si experimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses defauts: semblable aux arbres dont le tronc rude & noüeux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certai-

taines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrez jusques dans la moüelle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gemissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque, flateur insinuant, s'accommodant à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile: lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agreable; il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une loüange delicate qui fût bien reçûë des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoüé avec ceux qui étoient d'une humeur enjoüée: il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes; les hommes sinceres & vertueux qui sont toûjours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sçauroient jamais être aussi agreables aux Princes que leurs passions dominantes.

Eurimaque sçavoit la guerre, il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor; & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fonds de son cœur un peu vain & sensible aux loüanges, tout ce qu'il en vouloit sçavoir. Quoi que Philoctete ne se confiât point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor, Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçû de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuge

qui

qui devoient l'un aprés l'autre s'échaper du camp des Alliez, & rétourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire sçavoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres; si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entrepriſes des Alliez; à peine une resolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit necessaire pour en empêcher le succés. Telemaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez. On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer secretement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer tres-rude où elles devoient arriver, jusques au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en seureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte, presque inaccessible, de l'Apannin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez prés de la mer. Cette campagne delicieuse est abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourir une armée. Adraste étoit derriére la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer; mais comme il sçût que les Alliez étoient encore foibles, qu'ils attendoient un grand secours, que les vaisseaux attendoient l'arrivée des troupes qui devoient venir, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint

en diligence jour & nuit sur le bord de la mer. Là il surprit au point du jour les cent Vaisseaux qui appartenoient aux Alliez. Comme ces Vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese : puis remontant sur les bords du fleuve, ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp, vers la riviere, crûrent que ces Vaisseaux leur emmenoient les troupes qu'on attendoit : on poussa d'abord de grands cris de joye. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les Alliez qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes ; le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacedemonienne étant surprise ne pût resister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp : aussi-tôt la flâme s'éleve des pavillons, & monte jusques aux nuës ; le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraine par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impetueusement la flâme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante qui voit le peril de plus prés qu'un autre, ne peut y remedier. Il comprend que toutes les troupes vont perir dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp ; mais il comprend aussi combien le desordre de cette retraite est à

craindre

craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse Lacedemonienne encore à demi desarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer ; d'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres, Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrepides Daunieus, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent ; il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu, il nage dans le sang, il ne peut s'assouvir de carnage : les Lions & les Tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne, la pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête est heriſsée de serpens, glace le sang de leurs veines, leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'esperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le desespoir donne encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel, il void tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu se roule sur la pouſsiere ; un sang noir & boüillonnant sort comme un ruisseau de sa profonde blessure qui lui traverse le côté. Ses yeux se ferment à la lumiere, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se void envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser. Son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps, il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter au milieu de toutes les Divinitez celestes regarde du haut de l'Olympe ce carnage des Alliez. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse: Vous voyez en quelle extremité sont réduits les Alliez, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis; mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prosperité des méchans est courte, Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiere Victoire; Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entrepriſes. Ici la sage Minerve prepare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses delices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée, que la flâme poussée par les vents s'avançoit toûjours, que leurs troupes étoient en desordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frapent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçûës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces

Ces armés étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil; dessus étoit gravée la fameuse histoire du siege de Thebes : on voyoit d'abord le malheureux Laius, qui ayant appris par la réponse de l'Oracle d'Apollon, que son fils qui venoit de naître, seroit le meurtrier de son pere, livra aussi-tôt l'enfant à un Berger pour l'exposer aux bêtes sauvages, & aux oiseaux de proye. Puis on remarquoit le Berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cytheron, entre la Boetie & la Phocide. Cet enfant sembloit crier & sentir sa déplorable destinée. Il avoit je ne sçai quoi de naïf, de tendre & de gratieux qui rend l'enfance si aimable. Le Berger qui le portoit sur des rochers affreux, paroissoit le faire à regret, & être touché de compassion; des larmes couloient de ses yeux : Il étoit incertain & embarassé, puis perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier, & le suspendoit à un arbre, ne pouvant se resoudre, ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine, aprés quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

Cependant l'enfant alloit mourir faute de nourriture : déja ses pieds par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflez & livides.

Phorbas Berger de Polybe Roi de Corinthe, qui faisoit paître dans ce desert les grands troupeaux du Roi, entendit les cris de ce petit enfant, il y accourut, il le détache, il le donne à un autre Berger, afin qu'il le porte à la Reine Merope qui n'a point d'enfant : elle est touchée de sa beauté, elle le nomme Oedipe, à cause de l'enflure de ses pieds percez, le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des Dieux. Toutes ces diverses actions paroissoient chacune en leurs places. Ensuite on voyoit Oedi-

pe déja grand, qui ayant appris que Polybe n'étoit pas son pere, alloit de païs en païs pour découvrir sa naissance.

L'Oracle lui déclara qu'il trouveroit son pere dans la Phocide. Il y va, il y trouve le peuple agité par une grande sedition; dans ce trouble il tua Laius son pere sans le connoître. Bientôt on le void encore qui se presente à Thebes; il explique l'énigme du Sphinx: Il tuë le monstre, il épouse la Reine Jocaste sa mere, qu'il ne connoît point, & elle le croit Oedipe fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la colere des Dieux, suit de prés un mariage si detestable. Là Vulcain avoit pris plaisir à representer les enfans qui expiroient dans le sein de leurs meres, tout un peuple languissant, la mort & la douleur peintes sur les visages. Mais ce qui étoit de plus affreux, étoit de voir Oedipe, qui aprés avoir long-tems cherché le sujet du courroux des Dieux, découvre qu'il en est lui-même la cause. On voyoit sur le visage de Jocaste la honte, & la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître; sur celui d'Oedipe l'horreur & le desespoir; il s'arrache les yeux, & il paroit conduit comme un aveugle par sa fille Antigone: on void qu'il reproche aux Dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyoit s'exciter lui-même pour se punir, & ne pouvant plus vivre avec les hommes, en partant il laissoit son Royaume aux deux fils qu'il avoit eu de Jocaste, Etheocle & Polinice, à condition qu'ils regneroient tour à tour chacun leur année; mais la discorde des freres paroissoit encore plus horrible que le malheur d'Oedipe. Etheocle paroissoit sur le Trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polinice. Celui-ci ayant eu recours à Adraste, Roi d'Argos, dont il épousa la fille Agria, s'avançoit

çoit vers Thebes avec des troupes innombrables. On voyoit par tout des combats autour de la Ville assiegée. Tous les Heros de la Grece étoient assemblez dans cette guerre, & elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troye.

On y reconnoissoit l'infortuné mary d'Eriphyle; c'étoit le celebre Devin Amphiaraüs, qui previt son malheur & qui ne sçût s'en garantir, il se cache pour n'aller point au siege de Thebes, sçachant qu'il ne peut esperer de revenir de cette guerre s'il s'y engage. Eriphyle étoit la seule à qui il eût osé confier son secret. Eriphyle son épouse qu'il aimoit plus que sa vie, & dont il se croyoit tendrement aimé, séduite par un collier qu'Adraste Roi d'Argos lui donna, trahit son époux Amphiaraüs. On la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraste le menoit malgré lui à Thebes. Bientôt en y arrivant il paroissoit englouti dans la terre, qui s'entr'ouvroit tout à coup pour l'abîmer. Parmi tant de combats, où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux freres Etheocle & Polinice; il paroissoit sur leur visage je ne sçai quoi d'hideux & de funeste, le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leur front, il étoit facile de juger qu'ils étoient devoüez aux furies infernales, & à la vengeance des Dieux. Les Dieux les sacrifioient pour servir d'exemple à tous les freres dans la suite de tous les siecles, & pour montrer ce que fait l'impie discorde quand elle peut separer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyoit ces deux freres pleins de rage, qui s'entre-déchiroient; chacun oublioit de défendre sa vie pour arracher celle de son frere: ils étoient tous deux sanglants, percez de coups mortels, tous deux mourans, sans que leur

fureur pût se ralentir, tous deux tombez par terre, & prêts à rendre le dernier soûpir ; mais ils se traînoient encore l'un contre l'autre pour avoir le plaisir de mourir dans un dernier effort de cruauté & de vengeance. Tous les autres combats paroissoient suspendus par celui-là. Les deux armées étoient consternées & saisies d'horreur à la vûë de ces deux monstres. Mars lui-même détournoit ses yeux cruels pour ne pas voir un tel spectacle.

Enfin on voyoit la flâme du bucher sur lequel on mettoit les deux corps de ces deux freres denaturez. Mais, ô chose incroyable ! la flâme se partageoit en deux, la mort même n'avoit pû finir la haine implacable qui étoit entre Eteocle & Polinice ; ils ne pouvoient brûler ensemble, & leurs cendres encore sensibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, ne purent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avoit representé avec un art divin sur les armes que Minerve avoit données à Telemaque.

D'un autre côté le Bouclier representoit Ceres dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars ça & là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres ; elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fecond leur nourriture ; elle leur presentoit une charuë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charuë, puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à preparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les

Les Nymphes couronnées de fleurs danſoient enſemble dans une prairie ſur le bord d'une riviere auprés d'un bocage. Pan joüoit de la flûte; les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bachus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé ſur ſon Thyrſe, & tenant d'une main une vigne ornée de Pampre, & de pluſieurs grappes de raiſins; c'étoit une beauté molle avec je ne ſçai quoi de paſſionné, & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadne, lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, & abîmée dans la douleur ſur un rivage inconnu. Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des Vieillards qui alloient porter dans les Temples les premices de leurs fruits, de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes laſſez du travail de la journée; les femmes alloient au devant d'eux, menans par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient: on voyoit auſſi des Bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau; tout repreſentoit la paix, l'abondance & les delices; tout paroiſſoit riant & heureux: on voyoit même dans les pâturages les loups ſe joüer au milieu des moutons. Les lions ayant quitté leur ferocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charme de l'âge d'or.

Telemaque ayant pris ces armes divines; au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, & qu'Iris la meſſagere des Dieux lui avoit laiſſée. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes: en cet état il court hors du camp pour en éviter les flâmes, il appelle à lui d'une voix forte

tous les Chefs de l'armée, & cette voix ranime déja tous les Alliez éperdus; un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroit toûjours appliqué à donner les ordres comme pourroit faire un sage Vieillard attentif à regler sa famille, & à instruire ses enfans; mais il est prompt & rapide dans l'execution, semblable à un fleuve impetueux, qui non seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraine encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, les Chefs des Manduciens & des autres Nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des Vieillards leur manque, le conseil, & la sagesse sont ôtez à tous les Commandans; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans les cœurs, tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rangent pour lui obeïr sans y faire de reflexions, & comme s'ils y eussent été accoûtumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis, puis tout à coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le desordre où ils sont, en brûlant le camp des Alliez; il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus experimentez le suivent. Il attaque les Danniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des Alliez enveloppée dans les flâmes de l'embrasement; cette surprise les trouble. Ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feüilles dans les derniers jours de l'Automne tombent des forêts quand un fier Aquilon ramenant l'hyver, fait gemir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Telemaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'Adraste,

draſte, qui oſa ſe preſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pere, qui penſa être ſurpris par Telemaque ; le fils d'Ulyſſe & Iphycles étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux cheris de leurs parens : mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanoüit dans un champ, qui doit être coupée par le trenchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Telemaque renverſe Euphorion, le plus celebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cleomenes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches depoüilles des ennemis, ou qui ne devoit jamais la revoir. Adraſte fremit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe derobe au couteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacedemonien Phalante noyé dans ſon ſang, & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui : mais il entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le ſecourir ; en ce moment la vie lui eſt renduë, un nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprevuë, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un Tygre, à qui des Bergers aſſemblés arrachent la proye qu'il étoit prêt à devorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout à coup la guerre, en delivrant les Alliez de leur implacable ennemi ; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi promte & ſi facile, Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs,

pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraſte fut donc conſervé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eût le tems d'acquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens, un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux ; on auroit cru que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole, & dans le moment où ils ébloüiſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes tenebres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſeparer les deux armées. Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & merita, par cette ingratitude, d'être reſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer les troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit juſques à la riviere ; il le fit avec tant d'induſtrie & de promtitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſource & de preſence d'eſprit. Les Alliez animez par Telemaque, vouloient le pourſuivre, mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiſeau d'une aîle legere échape aux filets des chaſſeurs. Les Alliez ne ſongerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & qu'à reparer leur perte. En entrant dans le camp, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les bleſſés n'ayant pû ſe traîner hors des tentes, n'avoient pû ſe garantir du feu ; ils paroiſſoient à demi brûlés, pouſſans vers le ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne peut retenir ſes larmes, il detourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion ; il ne pouvoit voir ſans fremir ces

corps

corps encore vivans & devoüez à une longue & cruelle mort ; ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtez. Helas ! s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraine aprés elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ? ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſerables ! pourquoi precipiter une mort déja ſi prochaine ? pourquoi ajoûter tant de deſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous freres, & ils s'entre-déchirent, les bêtes farouches ſont moins cruelles. Les Lyons ne ſont point la guerre aux Lyons, ni les Tygres aux Tygres, ils n'attaquent que les animaux d'eſpece differente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres deſertes ? Le genre humain ne ſçauroit les remplir. Quoi donc ! une vaine idée de gloire, un titre de Conquerant, qu'un Prince veut acquerir, allume la guerre dans des païs immenſes ! Ainſi un tel homme donné au monde par la colere des Dieux, rend tant d'autres hommes miſerables : Pour ſatisfaire à ſa gloire, à ſa vanité, il faut que tout periſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit détruit par les flâmes, que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle. Enfin qu'un ſeul homme ſe joüe de la nature humaine, & entraîne tout dans une deſolation generale pour ſon plaiſir & pour ſa gloire.

Quelle gloire monſtrueuſe ! peut-on trop abhorrer & mépriſer des hommes qui ont telle-

ment oublié l'humanité ; Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être même en execration dans tous les ſiecles, dont ils ont cru être admirez. Ah ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! elles doivent être juſtes, ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient neceſſaires, le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrémes ; mais des conſeils flateurs, une fauſſe idée de grandeur, de vaines jalouſies, la fauſſe avidité, qui ſe couvre de pretextes ſpecieux, engagent inſenſiblement les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, qui leur font hazarder tout ſans neceſſité, & qui ſont auſſi funeſtes à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Telemaque ; mais il ne ſe contentoit pas de deplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir : on le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui même les malades & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même. Parmi les Cretois qui étoient avec lui, il y avoit deux Vieillards, dont l'un ſe nommoit Trauſmaphile, & l'autre Nozofuge, Trauſmaphile avoit été au ſiege de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guerir les playes, il répandoit dans ſes bleſſures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriferante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompuës, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promtement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les premieres. Pour Nozofuge il n'avoit jamais vû les enfans d'Eſculape ; mais il avoit eu par le moyen de Merione,

un

un livre sacré & mistérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozofuge étoit ami des Dieux ; il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré ; à peine avoit-il vû un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, & à sa respiration la source de sa maladie ; tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer, & il montroit par le succez des sueurs, combien la transpiration facilite ou diminuë, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : Il donnoit pour les maux de langueur certains breuvages qui rétablissoient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang : mais il asseuroit souvent que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la medecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé : Leur intemperance, disoit-il, change en poisons mortels les alimens destinez à conserver la vie ; les plaisirs pris sans moderation, abregent plus les jours des hommes que les remedes ne peuvent les prolonger ; les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop : les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de veritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins ; le grand remede qui est toûjours innocent, & toûjours d'un usage utile, c'est la sobrieté, c'est la temperance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit,

prit, c'eſt l'exercice du corps. Par là on fait un ſang doux & temperé, on diſſipe toutes les humeurs ſuperfluës. Ainſi le ſage Nozofuge étoit moins admirable par ſes remedes, que par le regime qu'il conſeilloit pour prevenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes étoient envoyez par Telemaque, pour viſiter tous les malades de l'armée, ils en guerirent beaucoup par leurs remedes, mais ils en guerirent bien davantage par le ſoin qu'ils en prirent pour les faire ſervir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air pas cette propreté, à leur faire garder un regime de ſobrieté exacte dans leur convaleſcence; tous les ſoldats touchez de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Alliez. Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils, c'eſt ſans doute quelque Divinité bien-faiſante ſous la figure humaine; du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux, il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le reſervent pour quelque peuple plus heureux qu'ils cheriſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or. Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces loüanges qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie. Comme il n'en vouloit point d'autres, ſon cœur étoit émû de celles là, il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire; mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir: auſſi-tôt revenoient en foule dans ſon

eſprit

esprit toutes les fautes qu'il avoit faites, il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifference pour les hommes, il avoit une honte secrete d'être né si dur, & de paroître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit & qu'il ne croyoit pas meriter. C'est vous, disoit-il ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impetueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux; sans vous je serois haï, & digne de l'être, sans vous je ferois des fautes irreparables, je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse quitte sa mere & tombe dés le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnez de voir Telemaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingenieux pour prevenir tous les besoins; ils ne sçavoient que croire; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui le surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hippias; il alla lui même retirer son corps sanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit! O grande ombre, tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes defauts venoient d'une jeunesse ardente, je sçai combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne: nous eussions dans la suite été sincerement unis, j'avois tort de mon côté, ô Dieux, pourquoi me le ravir?

Ensuite Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferantes, puis on prepara par son or-

ordre un bucher ; les grands Pins gemiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes ; les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épaix feüillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe : là s'éleve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment regulier, la flâme commence à paroître ; un tourbillon de fumée monte juſques au Ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre ; tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez : la douleur amere eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment ; puis on voyoit venir Pherecide, Vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis ſon enfance ; il levoit vers le Ciel ſes mains, & ſes yeux noyez de larmes ; depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture, le doux ſommeil n'avoit pû appeſantir ſes paupieres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine ; il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſçachant où il alloit, nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré ; c'étoit un ſilence de deſeſpoir & d'abattement ; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, & il s'écria : O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus, Hippias n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi qui t'ai donné la mort, c'eſt moi qui t'ai appris à la mépriſer ; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recüeillirois mon dernier ſoûpir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoin, je ne te ver-

verrai plus, mais je verrai ta mere qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chere ombre, appelle-moi ſur les rives du Styx, la lumiere m'eſt odieuſe, c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent; la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pû effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore ſur ſon viſage pâle, on voyoit floter autour de ſon coû plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis & de Ganimede, qui alloient être reduits en cendres; on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton. Telemaque triſte & abattu ſuivoit de prés le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulyſſe ne pût voir la flâme penetrer les étoffes qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami; appaiſe-toi, ô ombre, qui as merité tant de gloire! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es delivré des miſeres où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Helas! que je ſerois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre, que les champs éliſées lui ſoient ouverts, que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiecles, & que tes cendres repoſent en paix. A peine eut-il dit ces paroles entre-mêlées de ſoûpirs,

pirs, que toute l'armée pouſſa un cri; on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes belles qualitez, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impetueuſe, & une mauvaiſe éducation lui avoient donnée; mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Telemaque. Eſt-ce donc là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; ſans doute Minerve qui a tant aimé ſon pere, l'aime auſſi; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flâmes: Telemaque lui-même arroſa de liqueur parfumée ſes cendres encore fumantes, puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante; celui ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit déja les portes ſombres des enfers.

Déja Trauſmaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler, de nouveaux eſprits naiſſoient inſenſiblement dans ſon cœur, une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur, une chaleur agreable ranimoit ſes membres, en ce moment la defaillance ceſſant, la douleur ſucceda; il commença à ſentir la perte de ſon frere qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Helas! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias? Je l'ai vû perir tout auprés de moi: ô Hip-

ô Hippias, la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! eſt-il poſſible! mais n'eſt-ce point un ſonge? Non, il n'eſt que trop vrai, ô Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera neceſſaire pour te vanger; je veux immoler à tes manes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remedes: tout à coup il apperçoit Telemaque qui ſe preſente à lui; d'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires, il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Telemaque & Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif; il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frere Hippias, il verſa un torrent de larmes; il embraſſa Telemaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entre-coupée de ſanglots: Digne fils d'Ulyſſe, vôtre vertu me force à vous aimer, je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre; mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher, ſans vous le corps de mon frere auroit été la proye des vautours, ſans vous ſon ombre privée de la ſepulture erreroit malheureuſe ſur les rives du Styx, toûjours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O Dieux! recompenſez-le, & de-

li-

livrez-moi d'une vie si malheureuse ; & vous, Telemaque, rendez moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à vôtre gloire.

A ces paroles Phalante demeure épuisé & abbattu d'un excés de douleur. Telemaque se tint auprés de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il reprit ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Telemaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit, O cheres, ô précieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias, je te suis dans les enfers : Telemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Telemaque etoit sans cesse avec eux auprés du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guerison, & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des Alliez. En même tems Telemaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre, il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans ; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere ; sa nourriture étoit simple, il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobrieté & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea necessaire d'arrêter les murmures

res des ſoldats, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi penible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe; ſon teint devenoit plus brun & moins délicat: ſes membres moins mols & plus nerveux.

Cependent Adraſte, dont les troupes avoient été conſiderablement diminuées dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis, ſemblable à un lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie s'en retourne dans les ſombres forêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Fin du Livre ſeptiéme.

SOM-

SOMMAIRE
DU LIVRE HUITIE'ME.

TElemaque agité par des ſonges cruels, qui lui font connoître que ſon Pere eſt mort, apprend qu'il y a pres de là une Caverne qui eſt la route des Enfers. Il hazarde d'y aller, & prend avec lui deux Grecs pour l'accompagner : Ils approchent de la Caverne ; les Grecs le quittent, ne pouvant ſupporter l'horreur de ces lieux. Il entre ſeul dans la Caverne & arrive ſur le noir rivage, où il trouve Caron qui le reçoit, & qui a dans ſa barque un Roi Babylonien enchaîné. Telemaque arrive aux Enfers dans le tems que Pluton jugeoit un Roi Philoſophe qui n'avoit jamais fait de mal, mais qui n'avoit jamais rien fait pour l'amour des Dieux. Il rencontre Pigmalion & Aſtarbé qui ſe faiſoient des reproches cruels. Là il trouva tous les fameux Criminels avec tous leurs ſupplices differens. Telemaque paſſe de là au Champs

Eliſées

Eliſées, il y trouve Seſtoris dans un bocage de fleurs. Piſiſtrate qui venoit de mourir. Enfin Arceſius ſon Biſayeul, Pere de Laërte, connoît ſon ſang & les traits de ſa famille, l'arrête & lui apprend que ſon Pere n'eſt point mort, que Laërte ne l'eſt point, qu'il reverra Ulyſſe & ſa patrie. Ainſi il ſe conſole & lui fait admirer le bonheur des Champs Eliſées.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIE'ME.

TElemaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à executer un dessein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée ; il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui representoient son pere Ulysse. Cette image d'Ulysse revenoit toûjours sur la fin de la nuit avant que l'aurore vint chasser du Ciel par ces feux naissans les inconstantes étoiles, & répandre dessus la terre, le doux sommeil suivi des songes mensongers. Tantôt il croyoit le voir nud dans

une Isle infortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs & environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir: Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & l'admiroient. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout à coup dans des festins où la joye éclatoit parmi les delices, où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Telemaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agreables. O mon pere! ô mon cher pere Ulysse, s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les champs Elysées. O qu'il est cruel de n'esperer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais, jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine! Jamais je n'entendrai parler la bouche d'où sortoit la sagesse! Jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensez Amans de Penelope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruïne!

O Dieux ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute esperance de mon cœur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je, helas! Je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus, je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thesée y est bien descendu, Thesée, cet impie qui vouloit outrager

les Divinitez infernales ! & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y descendit ; je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le recit de ses malheurs le cœur de ce Dieu qu'on dit être inexorable ; il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée : car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut, pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bien-tôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! aprés avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts ; si les Dieux me refusent à vous posseder sur la terre, & à la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins vôtre ombre dans le Royaume de la nuit. En disant ces paroles, Telemaque arrosoit son lit de ses larmes, aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causé ; mais c'étoit une fléche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu celebre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse par où on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignoient de jurer. La Ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvoit la caverne ; de laquelle les timides mortels n'osoient aprocher : les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux, la vapeur soufrée du marais Stygien qui s'exhaloit sans cesse par cet-

te ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs: on n'y ſentoit jamais les doux Zephirs, ni les graces naiſſantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne: la terre arride y languiſſoit, on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépoüillez, & quelques Cyprés funeſtes. Au loin, même tout à l'entour, Cerés refuſoit aux Laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits, les grapes de raiſin ſe deſſechoient au lieu de meurir, les Nayades triſtes ne faiſoient point cœuler une onde pure, leurs flots étoient toûjours amers & troubles, nul oiſeau ne chantoit dans cette terre heriſſée de ronces & d'épines, & ne trouvoit point de bocage pour ſe retirer. Ils alloient chanter leurs amours ſous un Ciel plus doux: là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux, l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joye qui les fait bondir: le taureau fuyoit la geniſſe, & le Berger tout abattu oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpece de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinitez infernales; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, & dés leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Telemaque reſolut de chercher le chemin de la noire demeure de Pluton. Minerve qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable; Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux en-

fers pour delivrer à Caron un certain nombre de mortels, de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel le brillant astre de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere. A peine fut-il auprés de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterain mugir: la terre trembloit sous ses pas, le Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui sembloient tomber. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée; mais son courage le soûtint, il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces presages que je crois heureux, achevez vôtre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se presenta hardiment: aussi-tôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux qui en approchoient, se dissipa; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems, Telemaque entra seul: car quel autre mortel eut osé le suivre! Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & ausquels il avoit confié son dessein, demeurerent tremblans & à demi-morts assez loin de là, dans un Temple, faisans des vœux, & n'esperant plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles; bien-tôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la void pendant la nuit sur la terre. Il remarque les ombres legers qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée, bien-tôt il void

les

les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne ſont que tournoyer, il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la ſepulture, qui ſe preſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toûjours triſte & chagrine, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant Telemaque entend les gemiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler. Quel eſt donc, lui dit-il, vôtre malheur? qui étiez-vous ſur la terre? J'étois lui répondit cette ombre, Nabopharzan Roi de la ſuperbe Babilone: Tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois repreſenté par une ſtatuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus precieux parfums de l'Ethiopie: jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſi-tôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus delicieuſe; j'étois encore jeune & robuſte. Helas! que de proſperité ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le Trône? Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoiſonné, je ne ſuis plus rien, on mit hier avec pompe mes cendres dans une Urne d'or, on pleura, on s'arracha les cheveux, on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi: on va encore gemir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais perſonne ne me regrette, ma memoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici bas je ſouffre déja d'horribles injures.

Telemaque touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous veritablement heureux pendant vôtre

regne ? Sentiez vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toûjours ſerré & flêtri au milieu des delices ? Non, répondit le Babylonien, je ne ſçai même ce que vous voulez dire : les ſages vantent cette paix comme l'unique bien ; pour moi je ne l'ai jamais ſentie, mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſperance, je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions, j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe pour la rendre continuelle, le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joüi, toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette. En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les proſperitez, & qui n'eſt point accoûtumé à ſupporter conſtamment un malheur ; il avoit auprés de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce Roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre : ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchainée, & lui faiſoient les plus cruelles indignitez. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu, & ne faloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre pour lui inſulter, diſoit ; Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme : car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit ; Hé bien ! où ſont maintenant tes flateurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux, tu ne peux plus faire aucun mal, te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice, mais enfin ils la font. A ces dures paroles Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre

trè terre, arrachant ſes cheveux dans un excés de rage & de deſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves, tirez-le par ſa chaîne, releve-le malgré lui, il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux qui ont ſouffert ſi long tems que cet impie regnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prepare-toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers. Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton; toutes les ombres accouroient pour conſiderer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel cheri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte toi d'aller où les deſtins t'appellent; va par ce chemin ſombre au Palais de Pluton que tu trouveras ſur ſon Trône, il te permettra d'entrer dans les lieux dont il ne m'eſt pas permis de te découvrir le ſecret. Auſſi-tôt Telemaque s'avance à grands pas, il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſables qui couvrent les rivages de la mer; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſejour de l'impitoyable Pluton, il ſent ſes genoux chanceler, la voix lui manque, & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles: Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyſſe,

je viens vous demander si mon pere est descendu dans vôtre Empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébéne, son teint étoit pâle & severe, ses yeux creux & étincelans, son visage ridé & menaçant. La vûë d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoûtumé à ne sortir de leurs retraites que la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur: elle joüissoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sçai quoi de dur & de cruel de son époux. Aux pieds du trône étoit la mort pâle & devorante avec sa faux trenchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle volóient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances tout dégoutantes de sang, & couvertes de playes, les haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-même, le desespoir qui se déchire de ses propres mains, l'ambition forcenée qui renverse tout, la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut joüir des maux qu'elle a faits, l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire, l'impieté qui creuse elle-même un abîme sans fonds où elle se précipite sans esperance, les spectres hideux, les fantômes qui representent les morts pour épouventer les vivans, les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes: toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fonds de l'Hebre: Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres, suis ta haute destinée, je ne te dirai point où est ton pere: il suffit que tu sois libre de le cher-

chercher : puiſqu'il a été Roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais Rois ſont punis, & de l'autre les champs Eliſées où les bons Rois ſont récompenſez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Eliſées, qu'aprés avoir paſſé par le Tartare : hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon Empire.

A l'inſtant Telemaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſçavoir s'il verra ſon pere, & de s'éloigner de la preſence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bien-tôt aſſez prés de lui le noir Tartare ; d'où il ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & de flâme, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impetueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Telemaque ſecretement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la Religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau pretexte pour contenter leur ambition, & pour ſe joüer des hommes credules : ces hommes qui avoient abuſé de la vertu même, qui eſt le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcelerats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres, leurs meres ; les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de

leurs époux ; les traîtres qui avoient livré leur patrie, aprés avoir violé tous les sermens souffroient des peines moins cruelles que ces hipocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies, ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la veritable. Les Dieux dont ils se sont joüez, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se vanger de leur insulte.

Auprés de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit gueres coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loüé le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé temerairement des choses sans les connoitre à fonds, & qui par là ont nui à la reputation des innocens ; mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours ; & on fait gloire d'être ingrats envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere même de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusez sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes : aussi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais

fait

fait aucun mal, j'ai mis tout mon plaisir, à faire du bien, j'ai été magnifique, liberal, juste, complaisant, que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à rien vers les hommes qui ne sont rien, tu as été vertueux, mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non pas aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois joüir du fruit de ta propre vertu, & tu l'as renfermée en toi-même; tu as été ta divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliez, ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais separé des hommes ausquels tu as voulu plaire: te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole, apprends qu'il n'y a point de veritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long-tems ébloüi les hommes faciles à tromper, va être confonduë, les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les cheque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal: Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe comme frapé d'un coup de foudre ne pouvoit se supporter soi-même, la complaisance qu'il avoit euë autrefois à contempler sa moderation, son courage & ses inclinations genereuses, se changent en desespoir; la vûë de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice. Il se voit & ne peut cesser de

se voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auſquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une revolution univerſelle de tout ce qui eſt au dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles, il ne ſe trouve plus le même, tout appui lui manque dans ſon cœur; ſa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éleve contre lui, & lui reproche avec fureur l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de deſeſpoir, les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur vange aſſez les Dieux mépriſez; il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres, ne pouvant ſe cacher à lui-même, il cherche les tenebres, & ne peut les trouver, une lumiere importune le pourſuit par tout; par tout les rayons perçans de la verité vont vanger la verité qu'il a negligé de ſuivre, tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir, il dit en lui même. O inſenſé! Je n'ai donc connu ni les Dieux ni les hommes, ni moi-même, non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien, tous mes pas ont été des égaremens, ma ſageſſe n'étoit que folie, ma vertu, n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçût les Rois qui étoient dans les ſupplices pour avoir abuſé de leur puiſſance; d'un côté une furie vengereſſe leur preſentoit un miroir qui montroit toute la difformité de leurs vices: là ils voyoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiere & avide des plus ridicules loüanges; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient du faire la felicité, leur inſen-

insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la verité, leurs inclinations pour les hommes lâches & flateurs; leur inapplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples, leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens, enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles delices parmi les larmes, & le desespoir de tant de malheureux.

Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir plus horrible & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincuë par Bellerophon, ni l'Hydre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ces trois gueules beantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems d'un autre côté une autre furie leur repetoit avec insulte toutes les loüanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoient dépeints; l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité: on remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques loüanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flateries des Poëtes & des Orateurs de leur tems.

On les entend gemir dans ces profondes tenebres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérisions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde, au lieu que sur la terre ils se joüoient de la vie des hommes, & pretendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains esclaves

claves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude ; ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune esperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là Telemaque apperçut des visages pâles, hideux & contristez. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature; ils n'ont point de besoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité, elles se presentent à eux comme des spectres horribles elles les poursuivent : Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a separez de leurs corps. Dans le desespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vangeurs de la verité qui les persecute; mais ils sont reservez à la vengeance qui distile sur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La verité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux : sa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre ; sans rien détruire au dehors, elle pénétre jusqu'au fonds des entrailles, semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fonduë par ce feu vengeur, il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien, il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie & on ne peut mourir; on est arraché à soi-même; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on n'y

tient

tient plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute esperance qui rend forcené.

Parmi les objets qui faisoient dresser les cheveux de Telemaque, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préferé les delices d'une vie molle au travail qui doit être inseparable de la Royauté, pour le soulagement des peuples.

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils: Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort de reparer les maux que j'avois fait par ma negligence? Ah! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu, c'est vôtre exemple qui m'a accoûtumé à l'orgueil, au faste, & à la dureté pour les hommes: En vous voyant regner avec tant de molesse, & entouré de lâches flateurs, je me suis accoûtumé à aimer la flâterie, & les plaisirs; j'ai crû que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que sont les animaux à l'égard des hommes, c'est à dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez; je l'ai crû, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuses maledictions, & paroissoient animez de rage pour s'entredéchirer. Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toûjours tyrannique, & la molesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais se donner de solides plaisirs. On voyoit plusieurs de ces Rois severément punis, non pour les maux qu'ils

qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient du faire, tous les crimes des peuples qui viennent de la negligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux Rois, on leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excés qui jettent les hommes dans un etat violent, & dans la tentation de mépriser les loix pour acquerir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorans. Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cette abîme de tenebres & de maux un grand nombre de Rois qui ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux; ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité; de plus la plûpart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande, ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la verité, ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur gloire à faire du bien.

Lors que Telemaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine; il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez sans esperance d'en sortir jamais, il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus vigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de perils, tant de pieges, tant de difficulté de connoître la verité pour se défendre contre les autres & contre soi même! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, aprés avoir été si envié, si agité,

si

si traversé dans une vie courte ! ô insensé, celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible où la vertu lui est moins difficile. En faisant ces réflexions il se trouble au dedans de lui-même, il fremit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considerer ; mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste sejour de tenebres, de l'horreur, & du desespoir, son courage commença peu à peu à renaitre, il respiroit, & entre-voyoit déja de loin la douce & pure lumiere du sejour des Heros.

Là habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes ; ils étoient separez du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons Rois jouïssoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre. Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des boccages odoriferans, sur des gazons toûjours renaissans & fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient une delicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisoient resonner ces boccages de leur doux chants : on voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient sous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres : là on ne ressentit jamais les ardeurs de la canicule, là jamais les noirs aquilons n'oserent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hyver, ni la guerre alterée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse des viperes entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies,

ni

ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchoient jamais de cet heureux sejour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnuë; une lumiere pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement: cette lumiere n'est point semblable à celle qui éclaire les yeux des miserables mortels, qui n'est que ténébres; c'est plûtôt une gloire celeste qu'une lumiere; elle pénétre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cristal; elle n'ébloüit jamais, au contraire elle fortifie les yeux, & nourrit dans le fonds de l'ame je ne sçai quelle serenité; c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris, elle sort d'eux, & elle y entre, elle les pénétre, & s'incorpore en eux; ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent, elle fait naître en eux une source insatiable de paix & de joye, ils sont plongez dans cet abîme de joye comme les poissons dans la mer, ils ne veulent rien, ils ont tous sans rien avoir; car le goût de lumiere pure appaise la faim de leur cœur; tous leurs desirs sont rassasiez, & leur plenitude les éleve au dessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre; toutes les delices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur felicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de delicieux au dehors: tels que les Dieux, qui rassasiez de nectar & d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur presenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les esperances mêmes qui

coûtent

coûtent souvent autant que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée; les hautes montagnes de Trace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, seroient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émûs; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable felicité, une jeunesse éternelle, une felicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages, mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indécent, c'est une joye douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la verité, & de la vertu qui les transporte, ils sont sans interruption dans tous les momens, dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit crû mort, & cette joye qui échape bien-tôt à la mere, ne s'enfuït jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toûjours nouvelle pour eux, ils ont le transport de l'yvresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement, ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent, ils foulent à leurs pieds les molles delices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent: ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de perils: Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de

la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toûjours, ils chantent tous ensemble les loüanges des Dieux, & ils ne sont tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur, une seule felicité qui fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce raviſſement divin, les siecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, & cependant mille & mille siecles écoulez n'ôtent rien à leur felicité toûjours nouvelle & toûjours toute entiere ; ils regnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable : car ils n'ont plus besoin d'être redourables par une puissance empruntée d'un peuple vil & miserable ; ils ne portent plus ces vains Diadémes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis, les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Telemaque qui cherchoit son pere & qui avoit esperé de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de felicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner en suite dans la societé des mortels : C'est ici, disoit-il, que la veritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort ; mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vû tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elisées ; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour resister à leur propre puissance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont bien rares, & la plûpart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si aprés avoir souffert qu'ils ayent abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient aprés leur mort.

Te-

Telemaque ne trouvant point son pere Ulysse parmi tous les Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un Vieillard venerable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre : on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort, c'étoit un mêlange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse : car les graces renaissent même dans les Vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les Champs Elisiens. Cet homme s'avançoit avec empressement & regardoit Telemaque avec complaisance comme une personne qui lui étoit fort chere. Telemaque qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens. Je te pardonne ; ô mon cher fils ! lui dit ce Vieillard, de ne me point reconnoître, je suis Arcesius pere de Laërte, j'avois fini mes jours un peu auparavant qu'Ulysse mon petit-fils parti pour aller au siege de Troye : alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourice ; dés-lors j'avois conçû de toi de grandes esperances, elles n'ont point été trompeuses, puis que je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les Dieux te soûtiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment & te preparent une gloire égale à celle de ton pere ! O heureux moi même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore, il est reservé pour relever nôtre Maison dans l'Isle d'Ithaque. Laërte même, quoi que le poids des années l'ait abattu, jouït encore de la lumiere, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanoüissent le matin, & qui sont flêtries le soir & foulées aux pieds ;

pieds ; les generations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide, rien ne peut arrêter le tems qui entraîne aprés lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouïs maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi feconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſi-tôt ſechée qu'éclose, tu te verras changé inſenſiblement : les graces riantes, les doux plaiſirs, la force, la ſanté, la joye, s'évanouïront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir ; la vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres tremblans, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joye, te dégoûter du preſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Helas ! tu te trompes, mon fils, il ſe hâte, le voilà qui arrive, ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le preſent qui s'enfuit eſt déja bien loin, puis qu'il s'aneantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le preſent, mais ſoûtiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vûë de l'avenir ; prepare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix : tu es né pour regner aprés ton pere Ulyſſe, que tu verras enfin le maître dans Ithaque : tu es né pour regner ; mais helas ! ô mon fils, que la Royauté eſt trompeuſe ! quand on la regarde de loin, on ne void qu'autorité, qu'éclat & delices : mais de prés tout eſt épineux : Un particulier peut ſans deshonneur mener une vie douce & obſcure : Un Roi ne peut ſans ſe deshonorer preferer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement, il ſe

doit

doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui, ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siecles: il doit reprimer l'audace des méchans, soûtenir l'innocence, dissiper la calomnie; ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien pour soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que d'autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si perilleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flâteurs. En disant ces paroles, Arcesius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même; c'est une monstrueuse tyrannie: quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont regné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité comp'ette. Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, ces paroles entroient jusques au fond du cœur de Telemaque, elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée posterité. Ces sages paroles étoient comme une flâme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque, il se sentoit émû & embrasé, je ne sçai quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui;

ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrement, il ne pouvoit le contenir, ni le supporter, ni resister à une si violente impression, c'étoit une douleur douce & paisible, un ressentiment vif & delicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement, il reconnut dans le visage d'Arcesius une grande ressemblance avec Laërte, il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vû en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lors qu'Ulysse partit pour le siege de Troye : ce ressouvenir attendrit son cœur, des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ses yeux ; il voulut embrasser une personne si chere ; plusieurs fois il l'essaya inutilement ; cette ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouïr : tantôt sa bouche alterée poursuit une eau fugitive, tantôt ses lévres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proferer ; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Telemaque ne peut contenter sa tendresse, il void Arcesius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher ; enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il void autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage Vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siecle, la gloire & le bonheur du genre humain ; tu vois le petit nombre des Rois qui ont été digne de l'être, & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux sur la terre ; ces autres que tu vois assez près d'eux, mais separez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre, ce sont des Heros à la verité, mais la recompense de leur valeur & de leurs expeditions mi-

litai-

liaires, ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bien faisans. Parmi ces Heros, tu vois Thesée qui a le visage un peu triste, il a ressenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hypolite: Heureux s'il n'eut point été si prompt & si facile à s'irriter. Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure que le lâche Paris lui fit au talon, & qui finit sa vie: s'il eût été aussi sage, juste & moderé, qu'il étoit intrepide, les Dieux lui auroient accordé un long regne; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement regner aprés Pelée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse; les parques ont tranché le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charuë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où l'on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes, ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomedon, & les injustes amours de Paris. Aprés avoir ainsi employé l'instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus long-tems sur la terre ce jeune Heros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les Villes & les Royaumes; mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche, c'est Ajax fils de Telamon, & cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Aprés la mort d'Achille il pretendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre

qu'à lui ; ton pere ne crût pas les lui devoir ceder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de desespoir, l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage ? N'approche pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre ; ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thetis n'eût point été au monde ; mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! Je fremis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tentale : La division des deux freres Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Helas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siege de Troye, n'a pas eu le tems de jouïr en paix de la gloire qu'il avoit acquise, telle est la destinée de presque tous les Conquerans : tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux, aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elysiens.

Pour ceux-ci ils ont regné avec justice, & ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux ; pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines : ces Rois justes étant purifiez par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur ; ils regardent avec compas-

sion

sion les inquietudes des mortels, & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans, leurs cœurs sont rassasiez de la verité & de la vertu qu'ils puisent de la source; ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes, plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte, tout est fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir. Considere, mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos, tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse, les fleurs naissent sous ses pas, sa démarche legere ressemble au vol d'un oiseau; il tient dans sa main une lyre d'or, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux; il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis, l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux, il est ainsi recompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & ausquels il donna des loix

De l'autre côté tu peux voir entre les Myrthes Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, Ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom: Cecrops apporta des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs; il adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la societé; il fut juste, humain, compatissant; il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la mediocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité aprés lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes. Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye, il le fit en vûë de faciliter le commerce entre les Isles de la Grece; mais il prévit l'inconve-

nient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les veritables; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine; par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté; plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvû que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fecondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent negligemment. Attachez-vous donc principalement aux veritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il n'en faut faire aucun cas, qu'autant qu'il est necessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soûtenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises necessaires qui manquent dans vôtre païs; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce pour toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molleſſe. Le sage Ericthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un present funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye, je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la seureté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture qui est le fondement de la vie humaine; & la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont té-

témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même ; mais enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prevû, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extréme vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes. Peu de tems aprés lui on vit paroître dans la Grece le fameux Tryptoleme, à qui Cerés avoit enseigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée ; ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le semant ; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoleme envoyé par Céres vint la charuë en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bien-tôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bien-tôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber toutes leurs faucilles tranchantes sur les jaunes épics qui couvroient les campagnes ; les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soûmirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons, & à faire cuire du pain. Tryptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse ; cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils mépriserent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que

par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détourne du travail où ils trouveroient tous les bien réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai tresor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, heureux, amateurs de la liberté & de la vertu! mais helas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils quittent peu à peu les vrayes, & ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu regneras un jour, alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la molesse: ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici cheris des Dieux: remarqués, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au dessus de l'hyver glacé, & que la lumiere du soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, il apperçut que Telemaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violetes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs ressembloient à celle d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'est le grand Roi Sesostris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu, il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'E-

d'Egypte, des rayons d'une lumiere douce sortoient de ſes yeux, & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus. Telemaque dit à Arceſius, Je reconnois, ô mon pere, Seſoſtris, ce ſage Roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arceſius, & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois; mais il faut que tu ſçaches que toute cette felicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſperité ne lui eût fait oublier les regles de la moderation & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le deſir d'en faire d'autres; il ſe laiſſa ſeduire par la vaine gloire des Conquerans; il ſubjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie: à ſon retour en Egypte il trouva que ſon frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuſte les meilleures loix du païs. Voilà ce que les Conquerans ſont contre leurs Etats, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins, voilà ce qui fait déchoir un Roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bien faiſant, & c'eſt ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée. Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la bleſſure paroît ſi éclatante; C'eſt un Roi de Carie nommé Dioclides, qui ſe dévoüa pour ſon peuple dans une bataille, parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi periroit, ſeroit victorieuſe: Conſidere cet autre, c'eſt un ſage Legiſlateur, qui ayant donné à ſa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit

jurer qu'ils ne violeroient jamais aucunes de ſes loix pendant ſon abſence : aprés quoi il partit, s'éxila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des loix ſi utiles. Cet autre que tu vois, eſt l'onziéme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colere, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocents. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Belus, il regna en Egypte, & il épouſa Anchinoë fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations : il eût deux fils, Danaüs, dont tu ſçais l'hiſtoire, & Egyptus qui donne ſon nom à ce beau Royaume. Belus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur impoſer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils, & c'eſt la vie qu'on traine miſerablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort ; les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour meriter cette vie heureuſe que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il eſt tems d'aller chercher ton pere : Avant que de le trouver, helas ! que tu verras répandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſperie ! ſouviens-toi des conſeils du ſage Mentor, pourvû que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiecles.

Il

Il dit, & auſſi-tôt il conduiſit Telemaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut ſortir du tenebreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer, & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des Alliez, aprés avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Cretois, qui l'avoient accompagné juſques auprés de la caverne, & qui n'eſperoient plus de le revoir.

Fin du Livre huitiéme.

Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette negociation. Un Citoyen de Venuse, nommé Demophante, avoit offert secrettement aux Alliez de leur livrer la nuit une des portes de la Ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit pris. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une si heureuse occasion, tous les Chefs entraînez par leur autorité, & éblouïis par l'utilité d'une si facile entreprise applaudissoient à ce sentiment; mais Telemaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner. Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a merité d'être surpris & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse vous ne ferez que vous mettre en possession d'une Ville qui vous appartient, puis qu'elle est aux Apuliens; qui sont un des peuples de vôtre ligue. J'avoüe que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste qui a mis cette Ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garnison pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que si vous preniez Venuse, vous feriez dés le lendemain maître du Château où sont tous les preparatifs d'Adraste, & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable: mais ne vaut-il pas mieux perir que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t'il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir.

Quoi!

Quoi ! l'Hesperie entiere soûtenuë de tant de Colonies Grecques, & des Heros revenus du siege de Troyes, n'a-t'elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraste que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompuë par l'argent d'Adraste, je le crois comme vous, mais cette Garnison est à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéïr, elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrez dans Venuse, le traité subsiste, vôtre serment n'est point oublié des Dieux, ne gardera-t'on les paroles données que quand on manquera de pretextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t'on fidele & religieux pour garder les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchez de vôtre reputation & de vôtre interêt. Si vous montrez au monde cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer vôtre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous detester ? Qui pourra desormais dans les necessitez les plus pressantes se fier à vous ? Quelle seureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sinceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins vôtre sincerité ? Sera-ce un traité solemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ! ne sçaura-t'on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous esperez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de seureté que la guerre à vôtre égard, tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte,

ou

ou declarée. Vous ſerez l'ennemi perpetuel de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins : Toutes les affaires qui demandent de la reputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles ; vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez. Voici, ajoûta Telemaque, un interêt encore plus preſſant, qui doit vous fraper, s'il vous reſte quelque ſentiment & quelque prevoyance ; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute vôtre ligue & va la ruiner, vôtre parjure va faire triompher Adraſte. A ces paroles toute l'aſſemblée émûë lui demandoit, comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pourroit la ruïner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſocieté & de la confiance, qui eſt la bonne foi ? Aprés que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidelité pour un grand interêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ſerez-vous ? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prevenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens ? Que devient une ligue de tant de peuples lorſqu'ils ſont convenus entr'eux par une déliberation commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée ? Quelle ſera vôtre défiance mutuelle, vôtre diviſion, vôtre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraſte n'aura plus beſoin de vous détruire, vous vous détruirez aſſez vous-mêmes, vous juſtifierez vos perfidies. O Rois ſages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'experience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme ; Si vous tombiez

biez dans les plus fâcheuses extremitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous relever par vôtre vigilance & par les efforts de vôtre vertu : car le vrai courage ne se laisse jamais abatre ; mais si vous aviez une fois rompu la bariere de l'honneur & de la bonne foi ; cette perte est irreparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance necessaire au succés de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, aprés que vous leur auriez appris à les mépriser : Que craignez vous ; N'avez vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Vôtre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses levres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs : il remarqua un profond silence dans l'assemblée, chacun encensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la verité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement : L'étonnement étoit peint sur les visages ; enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu, les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers, on attendoit que les Chefs de l'armée se declarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens : enfin le grave Nestor prononça ces paroles. Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inspiré vôtre Pere, a mis dans vôtre cœur le conseil sage & genereux que vous avez donné ; je ne regarde point vôtre jeunesse, je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire ; vous avez parlé pour la

vertu,

vertu, ſans elle les plus grands avantages ſont des vrayes pertes, ſans elle on s'attire bien-tôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes Alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colere des Dieux. Laiſſons donc Venuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par nôtre courage. Il dit, & toute l'aſſemblée applaudit à ces ſages paroles; mais en applaudiſſant chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bien-tôt une autre queſtion dans le conſeil des Rois, où il n'aquit pas moins de gloire. Adraſte toûjours cruel & perfide envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus celebres Chefs de l'armée: ſur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque qui étoit déja la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Heros! il le nourriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur. Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte, mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipere venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des Alliez, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoüa ſa trahiſon, on ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis, mais Acante profondément diſſimulé & intrepide, ſe défendoit

doit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration. Plusieurs des Rois furent d'avis de sacrifier Acante, dans le doute, à la seureté publique; il faut, disoient-ils, le faire mourir, la vie d'un seul homme n'est rien pour sauver celle de tant de Rois: Qu'importe qu'un innocent periſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repreſentent les Dieux au milieu des hommes? Quelle maxime inhumaine! Quelle politique barbare! répondit Telemaque; Quoi vous êtes ſi prodigues du ſang humain! O vous qui êtes établis les Paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un Paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc les loups cruels & non pas les Paſteurs, du moins vous n'êtes Paſteurs que pour égorger le troupeau au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dés qu'on eſt accuſé, un ſoupçon merite la mort: les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes. Telemaque diſoit ces paroles avec une autorité & une vehemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit: Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là, j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois perir injuſtement dans le doute, mais écoutez, ô vous! qui étant établis Rois, c'eſt à dire, Juges des peuples, devez ſçavoir juger les hommes avec juſtice, prudence, & moderation, laiſſez-moi interroger Acante en vôtre preſence. Auſſitôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion, il le preſſe ſur une infinité de circon-

conſtances, il fit ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un Transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, on non; mais le viſage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles, & Telemaque en conclut, qu'Acante pouvoit n'être pas coupable. Enfin voyant qu'il ne pouvoit tirer la verité de ſon cœur, il lui dit: Donnez moi vôtre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte: A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embaraſſé. Telemaque dont les yeux étoient toûjours attachez ſur lui, l'apperçût, il prit cet anneau: Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien artificieux, nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecretement de vôtre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye vôtre intelligence avec Adraſte, on vous fera perir impitoyablement par les tourmens les plus cruels; ſi au contraire vous avoüez dês à preſent vôtre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une Iſle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoüa tout, & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des Iſles Echinades, où il vécut en Paix. Peu de tems aprés un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des Alliez, leur offrir d'égorger dans ſa tente le Roi Adraſte; il le pouvoit, car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus rien la ſienne: cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Venus même; il avoit des intelligences ſecretes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe

trepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens ; mais il croyoit neceſſaire que les Rois Alliez attaquaſſent en même tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme ; que s'il ne pouvoit l'enlever aprés avoir tué le Roi, il étoit content de perir. Auſſi-tôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il qui nous ont preſervé des traîtres, nous défendent de nous en ſervir ; quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, nôtre ſeul interêt ſuffiroit pour la rejetter ; dés que nous l'aurons autoriſée par nôtre exemple, nous meriterons qu'elle ſe tourne contre nous ; dés ce moment qui d'entre nous ſera en ſureté ? Adraſte pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber ſur les Rois Alliez ; la guerre ne ſera plus une guerre ; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage ; on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte ; J'avouë que ce Roi ne le merite pas, mais toute l'Heſperie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, meritent que nous tenions cette conduite pour en être eſtimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux juſtes cette horreur de la perfidie. Auſſitôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui fremit du peril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la generoſité de ſes ennemis : car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'oſoit le louer. Cette action noble des Alliez rappelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies, & de toutes ſes cruautez, il cherchoit à rabaiſſer la generoſité de ſes enne-

ennemis; & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bien-tôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des Alliez augmentoit tous les jours, crût qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante? comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Telemaque prevenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottans brilloit déja sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée, il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force superieure qui leur faisoit suivre ses pas: La foible jalousie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs: Tout cede à celui que Minerve conduit insensiblement par la main; son action n'avoit rien d'impetueux ni de precipité, il étoit doux, tranquille, patient, toûjours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes,

tes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par tout la liberté & la confiance : donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs, il le répetoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'executer ; il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris : il lui faiſoit enſuite expliquer familierement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vûës, il ne le faiſoit partir qu'aprés lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager ; Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour reüſſir ; mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit ſe mauvais ſuccés : car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflammé par les premiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant ; toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement ; c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil fremiſſant de la guerre à ſemer la rage dans tous les cœurs, la campagne étoit pleine de piques heriſſées, ſemblables aux épics qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le Ciel ; la nuit, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient. A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles. O Jupi-

ter

ter pere des Dieux & des hommes, vous voyez de nôtre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu de honte de rechercher? C'est à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le sang des hommes; nous ne haïssons point cet ennemi même, quoi qu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains; s'il faut delivrer l'Hesperie & abattre le Tyran, ce sera vôtre puissance & la sagesse de Minerve vôtre fille, qui nous donnera la victoire, la gloire vous en sera dûë; c'est vous qui la balance en main reglez le sort des combats, nous combattons pour vous; & puis que vous êtes Juge, Adraste est plus vôtre ennemi que le nôtre; si vôtre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'un Hecatombe entiere ruisselera sur vos autels. Il dit & à l'instant il pousse ses courfiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressez des ennemis; il rencontra d'abord Periandre Locrien couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Silicie, pendant qu'il y avoit voyagé; il étoit armé comme Hercule d'une massuë énorme, sa force & sa taille le rendoient semblable aux Geants; dés qu'il vit Telemaque il mépriſa sa jeunesse & la beauté de son visage; C'est bien à toi, dit-il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats? Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massuë noüeuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mast de navire, chacun craint le coup de sa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs; la massuë en combant brise la roue d'un char auprés de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec percé d'un

trait Periandre à la gorge ; le ſang qui coule à gros boüillons de ſa large playe étouffe ſa voix ; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main defaillante, s'emportent çà & là, les rênes flotans ſur leur cou ; il tombe de deſſus ſon char, les yeux déja fermez à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Telemaque eut pitié de lui, il donna auſſi-tôt ſon corps à ſes domeſtiques & garda comme une marque de ſa victoire le peau du lion avec ſa maſſuë. Auſſi-tôt il cherche Adraſte dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe Laufide : Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du Ceſte : Crantor qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lors que ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſperie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Menecrate qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte : Hyppocon Salapien qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval ; le fameux chaſſeur Eurimede toûjours teint du ſang des Ours & des Sangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Appenin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit apris elle-même à tirer des fleches : Nicoſtrate vainqueur d'un Geant, qui vomiſſoit le feu dans les rochers du Mont Gargan : Eleante qui devoit épouſer la jeune Pholoé fille du fleuve Liris ; elle avoit été promiſe par ſon pere à celui qui la delivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la devorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un Oracle : Ce jeune homme par un excés d'amour ſe dévoüa pour tuer le monſtre, il réüſſit, mais il ne pût

SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIE'ME.

TElemaque revient à l'armée, il y a un second Combat contre Adraſte, il ſe bat avec lui, Adraſte ſuccombe & demande la vie, Telemaque la lui accorde, mais le traître aprés l'avoir reçûë tire contre Telemaque une fléche qui ne l'atteint pas: Telemaque revient ſur lui, le terraſſe, & lui ôte la vie. La guerre finit ainſi, aprés laquelle la plûpart des Rois liguez viennent à Salente voir les nouveaux établiſſemens de Ménton, & apprendre par ſon exemple à gouverner chez eux.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIE'ME.

CEpendant les Chefs de l'armée s'aſſemblerent, pour déliberer s'il faloit s'emparer de Venuſe: C'étoit une Ville forte qu'Adraſte avoit autrefois uſurpée ſur ſes voiſins les Appuliens. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander juſtice ſur cette irreligion. Adraſte pour les appaiſer avoit mis cette Ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent & la garniſon Lucanienne & celui qui la commandoit; de façon que les Lucaniens n'avoient pas plus d'autorité effective que lui dans Venuſe, & les

goûter le fruit de sa victoire, & pendant que Pholoé se préparant à un doux hymenée, attendoit impatiemment Eleanthe, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours; elle remplit de ses gemissemens les bois & les montagnes qui sont auprés du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux, elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elles avoit accoûtumé de cueillir, & accusa le Ciel d'injustice: Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ses regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à sa douleur: A force de verser des larmes, elle fut tout à coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celle du Dieu son pere; mais l'eau de cette fontaine est encore amere; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cyprés sur ces tristes bords.

Cependant Adraste qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empressement; il esperoit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace extraordinaires, ausquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire perir Telemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eut rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Telemaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer, Adraste crût voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une coline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang; mais

mais au lieu de Telemaque, il trouve le vieil Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au haſard quelques traits inutils. Dans ſa fureur il veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor: alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée, la terre gemiſſoit ſous un monceau de corps morts, des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts; Bellone & Mars avec les furies infernales, vêtuës de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs: ces Divinitez ennemies de l'homme repouſſoient loin des deux partis la pitié genereuſe, la valeur moderée, la douce humanité; ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, deſeſpoir & fureur brûtale: la ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, fremit, & recula d'horreur. Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les fléches d'Hercule, ſe hâtoit d'aller au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pû atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auſquels il avoit fait mordre la pouſſiere; déja il avoit abbatu Euſilas ſi leger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qu'il devançoit dans ſon païs les plus rapides flots de l'Eurotos & de l'Alphé. A ſes pieds étoient tombez Eutiphon plus beau qu'Hylas, auſſi ardent chaſſeur qu'Hyppolite; Pterelas qui avoit ſuivi Neſtor au ſiege de Troyes, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçû ſecretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes

de formes ; en effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes ; mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorez pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement : sa vieillesse, l'avoit quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soûtenoit avec ardeur le combat pour éloigner le peril de son pere ; mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu. Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber, mais il l'évita : & pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au millieu du ventre, ses entrailles commencerent à sortir avec un ruisseau de sang, son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prez ; ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alice son gouverneur, qui étoit auprés de lui, le soûtint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere ; là il voulut parler & donner les dernieres marques de sa tendresse, mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils, il rempliſſoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiere : Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu si long-tems !

tems ! Helas ! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez vous pas fini ma vie ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage d'Etolie, ou au prémier ſiege de Troye ? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume, maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante, je ne vis plus que pour les maux, je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe, O mon fils ! O mon fils ! ô mon cher Piſiſtrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler, je ne t'ai plus, rien ne me conſolera, tout eſt fini pour moi, l'eſperance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfans, je croi que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un r'ouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ? Qui fermera mes yeux ? Qui recueillira mes cendres ? O cher Piſiſtrate, tu es mort comme ton frere en homme de courage, il n'y a que moi qui ne puis mourir. En diſant ces paroles il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on lui arrêta la main, & on lui arracha le corps de ſon fils ; & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctete ſe cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un Lion & d'un Leopard qui cherchent à ſe déchirer l'un l'autre dans les Campagnes qu'arroſent le Cocite : les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches, ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits, tous les combattans les regardent avec effroi : déja ils ſe voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fléches terribles qui n'ont jamais manqué leur

coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irremediables; mais Mars qui favoriſoit le cruel & intrepide Adraſte, ne pût ſouffrir qu'il perit ſi-tôt, il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage: Adraſte étoit encore dû à la juſtice des Dieux pour punir les hommes & pour verſer leur ſang: dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combatirent au ſiege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur: auſſi tôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des tenebres de la mort: ſa bouche plus vermeille que les roſes, dont l'Aurore naiſſante ſeme l'horiſon, ſe flêtrit, une paleur affreuſe ternit ſes joües, ce viſage ſi tendre & ſi delicat tout à coup ſe défigura, Philoctete lui-même eut de la pitié, tous les combatans gemirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon traînez dans la pouſſiere: Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat; il perdoit ſon ſang & ſes forces, ſon ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs: car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pû le guerir entierement: le voilà pret à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Thebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Philelie, l'enleve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abbattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter ni retarder la victoire, tout tombe,

be, tout s'enfuit, c'eſt un torrent, qui ayant ſurmonté les bords entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le deſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſant les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des Chaſſeurs.

Telemaque gemit, l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire; il court pour ſoûtenir les ſiens, il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere: de loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées. Minerve avoit mis je ne ſçai quoi de terrible dans ſes yeux & dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent: jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort: le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvente les ennemis, Adraſte même a honte, de ſe ſentir troublé, je ne ſçai combien de funeſtes preſages le font fremir, & ce qui l'anime eſt plûtôt un deſeſpoir qu'une valeur tranquile, trois fois ſes genoux tremblans commencerent à ſe dérober ſous lui, trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit, une pâleur de defaillance & une ſueur froide ſe répandoit dans tous ſes membres, ſa voix enroüée & heſitante ne pouvoit achever aucune parole, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête, on le voyoit comme Oreſte agité par les furies, tous ſes mouvemens étoient convulſifs, il croyoit voir les Dieux irritez & entendre une voix ſourde qui ſortoit du

fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare, tout lui fait sentir une main celeste & invisible suspenduë sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper, l'esperance étoit éteinte au fond de son cœur, son audace se dissipoit comme la lumiere du jour disparoît quand le Soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit: l'impie Adraste trop long-tems souffert sur la terre, trop long tems, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniere heure, il court forcené au devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le desespoir, marchent avec lui; à peine voit-il Telemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flâmes qui sortent du noir Phlegeton prêtes à le devorer: il s'écrie, & sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole, tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler: mais la parole lui manque toûjours & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraste lance son dard contre Telemaque: celui-ci intrepide & paisible comme l'ami des Dieux se couvre de son bouclier; il semble que la victoire le couvrant de ses aîles tient déja une couronne suspenduë au dessus de sa tête; le courage doux & paisible reluit dans ses yeux; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit sage & mesuré au milieu des plus grands perils; le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier; alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Telemaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâta de la mettre aussi, & laisse son dard inutile: quand on les vit ainsi tous deux combattre de prés, tous les autres combatans en si-

len-

lence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre : les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en retentiſſent : les deux combattans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relevent tout à coup, & enfin ſe ſaiſiſſent : le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau n'en ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noüeux par ſes rameaux entrelaſſez, juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force : Telemaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi & pour l'ébranler, il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain ; dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre & le renverſe ſur le ſable ; alors cet impie qui avoit toûjours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort, il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire, il tâche d'émouvoir la compaſſion de Telemaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux, ils me puniſſent comme je l'ai merité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois, elle me condamne, mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de vôtre pere qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche vôtre cœur.

Telemaque qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſi-tôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je ſuis venu ſecourir, je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte, mais vivez pour reparer vos fautes, rendez tout ce que vous avez uſurpé, rétabliſ-

ſez le calme & la juſtice ſur les bords de la grande Heſperie que vous avez ſoüillé par tant de maſſacres & de trahiſons ; vivez, & devenez un autre homme ; apprenez par vôtre chûte que les Dieux ſont juſtes, que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la felicité dans la violence, dans l'humanité & dans le menſonge, qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu ; donnez-nous pour ôtage vôtre fils Metrodore avec douze des principaux de vôtre nation. A ces paroles Telemaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi ; mais auſſi-tôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché ; le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eut percé les armes de Telemaque, ſi elle n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derriere un arbre pour éviter la pourſuite de Telemaque : alors celui-ci s'écrie, Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon ; celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort : au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Crétois qui ſe preſentent à ſon paſſage ; mais tout à coup Telémaque prompt comme la foudre, que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi, il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, & comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons, qui dorent la campagne, il ne l'écoute plus, quoi que l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur.

Il

Il lui enfonce ſon glaive & le précipite dans les flâmes du noir Tartare : digne châtiment de ſes crimes.

A peine Adraſte fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, ſe réjouïrent de leur delivrance ; ils tendirent les mains aux Alliez en ſigne de paix & de reconciliation. Metrodore fils d'Adraſte, que ſon pere avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement ; mais un eſclave complice de ſes infamies & de ſes cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel ſeul il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre interêt : il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des Alliez, eſperant une grande recompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre : mais on eut horreur de ce ſcelerat, & on le fit mourir. Telemaque ayant vû la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne pût retenir ſes larmes. Helas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſperité pour un jeune Prince ; plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'égare & s'éloigne de tous ſentimens de vertu, & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me moderer.

Les Dauniens aſſemblez demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un Roi de leur nation ; qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit chargé la Royauté ; ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran ; ils venoient en foule baiſer la main de Telemaque qui avoit été trempée

dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie, & qui faisoit trembler tant de peuples, semblables à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par dessous. Long-tems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle, cependant tous les soûtiens soûterrains sont détruits peu à peu jusques au fondement & tout à coup le terrain s'abaisse & ouvre un abyme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prosperité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds; la fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité illegitime: on l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déja plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soûtiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblerent dés le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inesperée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne pût se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluye abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes: ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient se tarir; loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines; l'esperance qui est la vie du cœur de l'homme,

me, étoit éteinte en lui : toute nourriture étoit amere à cet infortuné Vieillard, la lumiere même lui étoit odieuſe, ſon ame ne demandoit plus qu'à mourir, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton; tous ſes amis lui parloient en vain, ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gemiſſemens & des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te ſuis, Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils ! je ne deſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx : puis il paſſoit des heures entieres ſans prononcer aucune parole, mais gemiſſant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes aſſemblez attendoient Telemaque qui étoit auprés de Piſiſtrate; il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains, il y ajoûtoit des parfums exquis & verſoit des larmes ameres. O mon cher compagnon, lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſperie; Je te dois mille & mille ſoins, je t'aimois, tu m'aimois auſſi; j'ai connu ta valeur, elle avoit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Helas ! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle d'Achille ! Oüi, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge meur auroit été ſemblable à celle de ce Heros admiré de toute la Grece ! Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne pouvoit reſiſter quand tu parlois : ces manieres naïves de raconter; cette ſage moderation, qui eſt un charme pour appaiſer

paiſer les eſprits irritez ; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils : quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus ; tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon, ta parole ſimple & ſans faſte couloit doucement dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Helas ! tant de biens que nous poſſedions il y a quelques heures nous ſont enlevez pour jamais ! Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus, il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Helas ! ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il void, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Aprés ces paroles Telemaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate ; il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où la tête panchée ſur l'épaule avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le Ciel des rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron, il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mere feconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſain, il languit, ſa verdure s'efface, il ne peut plus ſe ſoûtenir, il tombe, ſes rameaux qui cachoient le Ciel, traînent ſur la pouſſiere, flétris & deſſeichez, il n'eſt plus qu'un tronc abattu & dépoüillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal, déja la flamme montoit vers le Ciel, une troupe de Pyliens, les yeux baiſſez & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement, le corps eſt bien-tôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or, & Telemaque qui prend ſoin de tout confie cette Urne comme un grand treſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres,

dres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé ? Gardez les pour ſon pere, mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Telemaque entra dans l'aſſemblée des Rois liguez, où chacun garda le ſilence pour l'écouter, dés qu'on l'apperçût ; il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques, ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent ſa honte, il auroit voulu ſe pouvoir cacher : ce fut la premiere fois qu'il parut embaraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnat plus aucune loüange : Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu, mais c'eſt que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux mémes, elles les rendent vains & preſomptueux ; il faut les meriter & les fuïr, les meilleures loüanges reſſemblent aux fauſſes ; les plus méchans de tous les hommes qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe ſont fait le plus loüer par des flâteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loüé comme eux ? Les bonnes loüanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en meriter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité : Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me loüez pas comme un homme amoureux de loüanges.

Aprés avoir parlé ainſi, Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au Ciel, & par un air d'indifference il arrêta bien-tôt les éloges qu'on lui faiſoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant, mais l'admiration augmenta, tout le monde ſçachant la ten-

jusqu'à à la plus extrême vieillesse, & que je puisse apprendre long-tems sous lui comment il faut vaincre ses passions pour sçavoir moderer celles de tout un peuple.

Ensuite il dit, Ecoutez, ô Princes assemblez ici, ce que je crois vous devoir dire pour vôtre interêt : si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il leur est utile de conserver la bonne foi & de n'usurper jamais sur ses voisins : C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & moderé, vous n'aurez rien à craindre d'eux, ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la prosperité dont ils jouïront : ces peuples loin de vous attaquer vous beniront sans cesse, & le Roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains : si au contraire vous voulez partager leur païs entre vous, voici les malheurs que je vous prédits ; Ce peuple poussé au desespoir recommencera la guere, il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui ; si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée : le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres ; vous vous flâterez, vous serez temeraires dans vos entreprises, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la verité, vous tomberez tout à coup, & l'on dira de vous : Est-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis, ils sont le joüet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait ; voilà ce que meritent les peuples injustes, superbes & inhumains : de plus, considerez que

si

ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réüniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Vôtre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſperie, contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe; & c'eſt vous-même que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle; mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples; cette victoire vous détruira: voici comment. Conſiderez que cette entrepriſe vous deſunira tous; comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance, nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité ſur les peuples pour faire le partage paiſiblement, voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin; ne vaut-il pas bien mieux être juſte & moderé, que de ſuivre ſon ambition avec tant de peril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſeparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus deſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O Princes! ô Rois! Vous voyez que je vous parle ſans interêt? Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & vous déplaire en vous repreſentant la verité.

Pendant que Telemaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûë en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp,

&

& qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroit heroïque en lui, on void aisément qu'il a longtems souffert, & que son grand courage l'a mis au dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du païs qui gardent les côtes ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais aprés avoir tiré son épée avec un air intrepide, il a declaré qu'il sçauroit se défendre, si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité. Aussi-tôt il a presenté un rameau d'olivier comme un suppliant, on l'a écouté, il a demandé à être mené vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hesperie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de Thrace ses troupes sanguinaires; il commença à parler ainsi.

O vous Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre les ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persecuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis Diomede Roi d'Etolie, qui blessai Venus au siege de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui m'ont brisé plusieurs fois contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute esperance de revoir mon Royaume, ma famille & cette douce lumiere

du

du païs où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens aprés tant de naufrages chercher ſur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur tout Jupiter qui a ſoin des étrangers, ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes païs quelque coin de terre infertile, quelque ſombre deſert, ou quelques rochers eſcarpez pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui ſoit du moins une triſte image de nôtre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace inutil : Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis ſeront les nôtres, nous entrerons dans tous vos interêts, nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainſi, Telemaque ayant les yeux attachez ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les differentes paſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpera que ce ſeroit ſon pere. Auſſitôt qu'il eût declaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Telemaque ſe flêtrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomede qui ſe plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon pere & par lui. Des larmes mêlées & de douleur & de joye coulerent ſur ſes joües, & il ſe jetta tout à coup ſur Diomede pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il ; le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prites les chevaux fameux de Rheſus, les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié ; ſi les Oracles de l'Erebe ne ſont pas trompeurs, il vit encore :

encore : mais helas ! il ne vit point pour moi ; j'ai abandonné Ithaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sçait compâtir aux peines des autres : quoi que je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle étoit vôtre gloire dans les combats) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs, aprés Achille, vous procurer quelque secours ; ces Princes que vous voyez sont humains, ils sçavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité ; le malheur ajoûte un nouveau lustre à la gloire des grands hommes, il leur manque quelque chose lors qu'ils n'ont jamais été malheureux : il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté ; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu : Laissez-nous donc le soin de vous consoler ; puis que les Dieux vous donnent à nous, c'est un present qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû ; ils s'embrassoient comme s'ils avoient été liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrasse aussi le grand fils de Tidée ; ils se racontoient leur tristes avantures ; ensuite Philoctete lui dit. Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor, il vient de

de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans, il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau ; Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abatoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevûë fut un redoublement de douleur ; mais peu à peu la presence de cet ami appaisa le cœur du Vieillard ; on reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conseilloit de donner à Diomede le païs d'Arpos, & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succés dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus moderée avec ses voisins ; mais les hommes qui haïssent la verité, haïssent aussi les gens qui ont de la hardiesse à la dire : Ils ne sont touchez, ni de leur sincerité, ni de leur zele, ni de leur desintéressement. Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils ; & sans les suivre, il ne laissoit pas de triompher tous les jours de ses ennemis : la hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans son parti ; tous les malheurs dont Po-

Polydamas l'avoit ſi long-tems menacé, n'arrivoient pas: Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide qui prévoit toûjours des inconveniens, Polydamas lui étoit inſuportable, il l'éloigna de toutes les charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté. D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace, mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes; il devint ſage à ſes dépens; il ſe réjouït d'avoir été malheureux, il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la verité, à cultiver en lui les vertus ſecretes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du Mont Gargan dans un deſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toît, un ruiſſeau qui tomboit de la montagne apaiſoit ſa ſoif, quelques arbres lui donnoient leurs fruits, il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains, la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien, il avoit non ſeulement les fruits & les legumes en abondance; mais encore toutes les fleurs odoriferantes: là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition inſenſée d'un Roi entraîne à leur perte: là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoi que patiens, fiſſent tomber Adraſte; plus ſa proſperité croiſſoit, plus il croyoit voir ſa chûte irremediable; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excés d'autorité abſoluë, ſont les avant-coureurs du renverſement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévûë ni d'être delivré de ce tyran. Il gemit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens

niens dans la servitude. Voilà l'homme que Telemaque proposa pour faire regner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa valeur : car Telemaque selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considerable, non seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par tout, les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes Alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté ; Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sçait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Telemaque leur répondit, Polydamas, il est vrai, sçait la guerre, mais il aime la paix, & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter : un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune experience, il a appris à gouter le bonheur d'une vie tranquille, il a condamné les entrepriſes d'Adraſte, il en a prévû les ſuites funeſtes. Un Prince foible, & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connnoîtra, & qui decidera tout par lui-même. Le Prince foible & ignorant ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un Miniſtre flateur, inquiet & ambitieux : ainſi ce Prince aveuglé s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire ; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra jamais être ſeur de lui-même ; il vous manquera de parole, il vous reduira bien-tôt à cette extrêmité, qu'il faudra ou

que vous le faſſiez perir, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſeur, & en même tems plus juſte & plus noble de répondre fidelement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoiſſons bien maintenant que les Princes Alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puis qu'ils nous veulent donner pour Roi un homme ſi vertueux & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eut propoſé un homme lâche, effeminé & mal inſtruit, nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de nôtre gouvernement; nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe: mais le choix de Polydamas nous montre une veritable candeur; les Alliez ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble; puis qu'ils nous accordent un Roi, qui eſt incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de nôtre Nation. Ainſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer un peuple ſi bien faiſant? Puiſſent ſe reſſouvenir nos derniers Nevenx du bien-fait que nous recevons aujourd'hui, & de renouveller de generation en generation la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Eſperie!

Telemaque leur propoſa en ſuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpos, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un païs que vous n'occupez point; ſouvenez-vous

que

que tous les hommes doivent s'entr'aimer, que la terre eſt trop vaſte pour eux, qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligez de leur établiſſement. Soyez touchez du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans ſon païs. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu qui ſont ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir? Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à vôtre Nation un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au Ciel? Donnez auſſi, puis que nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Telemaque, puis que c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi; auſſi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon deſert & pour le faire regner ſur eux. Avant que de partir ils donnerent les fertiles plaines d'Arpos à Diomede pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez en furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs fortifioit conſiderablement le parti des Alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Fin du neuviéme Livre.

SOMMAIRE
DU LIVRE DIXIE'ME.

TElemaque arrive à Salente & admire les changemens qui avoient été faits par les conſeils de Mentor: il raconte ce qu'il a vû à la guerre d'Adraſte, Mentor le fait convenir de ſes fautes, & le prépare à voir bien-tôt ſon pere. Telemaque lui fait confidence de l'amour qu'il avoit conçû pour Antiope fille d'Idomenée: Mentor l'approuve & lui prédit qu'elle ſera ſon Epouſe. Telemaque demande un Vaiſſeau à Idomenée, qui le lui accorde. Il part & quitte le païs des Salentins. Dans le Vaiſſeau nouvelle inſtruction de Mentor. Pendant qu'ils parlent ils abordent à une Iſle pour y faire de l'eau. Là ils trouvent un inconnu qui alloit de rocher en rocher & qui les évitoit. Telemaque ſe ſent troubler ſans en ſçavoir la raiſon. Mentor ne lui déclare que c'eſt Ulyſſe, qu'après qu'Ulyſſe a quitté cette Iſle. Telemaque

que se plaint de Mentor, qui dans ce moment se change & redevient Minerve. Telemaque surpris d'admiration se jette à ses pieds, & lui rend graces. La Déesse le releve benignement, & lui donne des instructions pour la sagesse, pour la vertu, & pour le respect pour les Dieux. Elle disparoit, & laisse Telemaque penetré de ses bontez. Il part sur le champ, aborde à Ithaque, où il trouva Ulysse son pere chez le fidele Eumée.

tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques & de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres, il est l'ami des Dieux, & le vrai Heros de nôtre âge : Il est au dessus de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est homme, il est bon, il est ami, il est tendre, il est compatissant, il est bien-faisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les delices de ceux qui vivent avec lui, il s'est défait de sa hauteur, de son indifference & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions toutes nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la necessité de donner un Roi aux Dauniens! La plûpart des Princes, qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce païs comme une terre conquise : on offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpos, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cerés, les doux presens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier consacré à Minerve : cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zazanthe; ne cherchez plus ni vôtre pere qui doit être peri dans les flots au Promontoire Caphanée, par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neptune; ni vôtre mere que ses amans possedent depuis long-tems; ni vôtre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit pa-

patiemment ces discours ; mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds & plus insensibles aux plaintes des amans desesperez, que Telemaque l'étoit à tous ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de delices ; qu'importe de posseder une plus grande étenduë de terre & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus moderez, sans y ajoûter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, ne regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fleau du genre humain : quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vrayes regles pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur, on n'en a que la peine qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoi que je n'en aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les Villes & les Royaumes ; je suis donc content de ma pauvre Ithaque quoi qu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvû que j'y regne avec justice, pieté, & courage, encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon pere échapé à la fureur des vagues, y puisse regner juſ-

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIE'ME.

TElemaque les larmes aux yeux partit avec ſes troupes, aprés avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne heritier des fléches d'Hercule. Le digne fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſperoit que ſon pere ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & deſerte, cultivée comme un beau jardin, & pleine d'ouvriers

vriers diligens ; il reconnut l'ouvrage de Mentor ; enſuite entrant dans la Ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artiſans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence : Telemaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe : mais d'autres penſées occuperent auſſi-tôt ſon eſprit. Il vit de loin Idomenée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut émû de joye & de tendreſſe : malgré tous les ſuccés qu'il avoit eu dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fut pas content de lui, & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher. D'abord Idomenée embraſſa Telemaque comme ſon propre fils ; en ſuite Telemaque ſe jetta au col de Mentor & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit, Je ſuis content de vous, vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même : ſouvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe ; les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perduë dans les bons ſuccés. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de loüer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous loüent ; vous avez fait de grandes choſes, mais avoüez la verité ; ce n'eſt gueres vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venuës comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par vôtre promptetude, & par vôtre imprudence ? Ne ſentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au deſſus de vous-même pour faire par elle ce que vous avez fait ? Elle

a tenu tous vos defauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irritez.

Pendant qu'Idomenée parloit aux Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui disoit: Voici un changement dont je ne comprens pas la raison: est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres precieuses, les habits sont simples, les bâtimens qu'on fait sont moins vastes & moins ornez, les Arts languissent, la Ville est devenuë une solitude.

Mentor lui répondit en souriant. Avez vous remarqué l'état de la campagne autour de la Ville? Oüi, répondit Telemaque, j'ai vû par tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une Ville superbe en or & en argent avec une campagne negligée & sterile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une Ville mediocre & modeste dans ses mœurs? Une grande Ville d'artisans occupez à amolir les mœurs par les delices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps extenué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête; c'est le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui fait la vraye force & la vraye richesse d'un Royaume. Idomenée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de son païs; tout son païs n'est plus qu'une seule Ville. Salente n'en est que le centre; plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient

plient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête: On n'a rejetté de cette Ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de l'attention pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la molesse. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouïssant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bien-tôt renversé son Empire ; maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement ; ces hommes accoûtumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains ; bien-tôt cet Etat que vous croyez déchû sera la merveille de l'Hesperie. Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, ausquelles on n'apporte presque jamais aucun remede ; la premiere est une autorité injuste & trop violente dans les Rois ; la seconde est le luxe, qui corrompt les mœurs : quand les Rois s'accoûtument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout, mais à force de tout pouvoir, ils sapent le fondement de leur puissance ; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maximes de gouvernement, chacun à l'envi les flâte, ils n'ont plus de peuples, il ne leur reste que des esclaves. Qui leur dira la verité ? qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cede, les sages s'enfuyent, se cachent, & gemissent : il n'y a qu'une revolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel : Souvent même le coup qui pourroit la moderer l'a-

bat ſans reſſource, rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin: ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout à coup, ſi on ne le relâche: mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher? Idomenée étoit juſte juſqu'au fond du cœur, par cette autorité ſi flateuſe il avoit été renverſé de ſon Trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des eſpeces de miracles pour lui ouvrir les yeux: l'autre mal preſque incurable eſt le luxe; comme la trop grande autorité empoiſonne les Rois, le luxe empoiſonne toute une Nation; on dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amolir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une Nation s'accoûtume à regarder comme des neceſſitez de la vie, les choſes les plus ſuperfluës: ce ſont tous les jours de nouvelles neceſſitez qu'on invente, & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la Nation. Ce vice qui en attire tant d'autres eſt loüé comme une vertu; il répand ſa contagion juſqu'aux derniers de la lie du peuple; les proches parens du Roi veulent imiter ſa magnificence; les grands celle des parens du Roi, les gens mediocres veulent égaler les grands: car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice? les petits veulent paſſer pour mediocres, tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes, les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté; ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour con-

condamner un si grand desordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête des premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruïne; toutes les conditions se confondent, la passion d'acquerir du bien pour soûtenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures, il n'est plus question que d'être riche, on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir; mais qui remediera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une Nation, il faut lui donner de nouvelles loix? Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sçache par l'exemple de sa propre moderation faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisez dans une honnête frugalité?

Telemaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil; il sentoit la verité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur, comme un sçavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la Ville, ensuite il disoit à Mentor.

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple; j'avoüe même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter; le hasard & la force ont beaucoup de part au succés de la guerre; ces succés sont toûjours funestes & odieux; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au dessus

de l'homme: quand les hommes veulent de la gloire que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? Qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſperer une ſolide, en ravageant la terre, & en répandant le ſang humain? Mentor montra ſur ſon viſage une joye ſenſible de voir Telemaque ſi deſabuſé des victoires, & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel, qu'il fût enyvré de la gloire dont il étoit environné.

Enſuite Mentor ajoûta: Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & loüable; mais ſçachez qu'on pourroit faire encore des choſes meilleures. Idomenée modere ſes paſſions, & s'applique à moderer ſon peuple; mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre long-tems, il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli des erreurs inveterées, & des preventions preſque incurables: Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez connu la verité dès vôtre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſeductions d'une trop grande proſperité.

Idomenée, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé, mais il s'applique trop au détail, & ne medite pas aſſez le gros de ſes affaires; l'habileté de celui qui eſt au deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par lui-même, c'eſt une vanité groſſiere que d'eſperer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un Roi doit gouverner en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui, il ne faut pas qu'il faſſe le détail, car c'eſt faire la fonction

ction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, & en sçavoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qu'il gouverne, de les discerner, de les corriger, de les moderer, de leur inspirer une bonne conduite. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est defiance, c'est petitesse, c'est une jalousie pour les détails mediocres, qui consume le tems & la liberté d'esprit, necessaires pour les grandes choses : pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre, & reposé ; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expeditions d'affaires épineuses ; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de delicatesse : Ceux qui gouvernent par le detail sont toûjours de terminez par le present, sans étendre leurs vûës sur un avenir éloigné, ils sont toûjours entrainez par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop : car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la suite & de la proportion ; manquer à suivre cette régle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en composer une musique douce & touchante ; c'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvû qu'il assemble de grandes colonnes, & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre, & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon, il ne pense pas qu'il faudra faire un escalier convenable ; quand il travaille

au corps du bâtiment, il ne songe ni à la court ni au portail ; son ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les uns pour les autres ; cet ouvrage loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte, car il fait voir que cet ouvrier n'a pas ſçû penſer avec aſſez d'étenduë pour concevoir à la fois le deſſein general de tout ſon ouvrage, c'eſt un caractere d'eſprit court & ſubalterne ; quand on eſt né avec ce genie borné au détail, on n'eſt propre qu'à executer ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque, le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, & des juſtes proportions comme l'architecture. Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail ſont mediocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoi qu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur, celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique : tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté d'un bâtiment, n'eſt qu'un maçon ; mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui a toutes les proportions dans ſa tête ; eſt le ſeul architecte : ainſi ceux qui travaillent, qui expedient, & qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai genie qui conduit l'Etat, eſt celui qui ne faiſant rien fait tout faire ; qui penſe, qui invente, qui prévoit l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour luter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſ-

ſer

ser rien au hasard. Croyez vous, Telemaque, qu'un grand peintre travaille assiduëment depuis le matin jusqu'au soir pour expedier plus promptement ses ouvrages : Non cette gêne & cette sujettion éteindroit tout le feu de son imagination, il ne travailleroit plus de genie, il faut que tout se fasse irregulierement & par saillies, suivant que son goût le mene, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à preparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses éleves. Il se reserve le soin de penser, il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la douceur, de la noblesse, de la vie, de la passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées, & les sentimens des Heros qu'il veut representer. Il se transporte dans les siecles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espece d'entousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez vous, Telemaque, qu'il faille moins d'élevation, de genie, & d'efforts de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser & de choisir ceux qui travaillent.

Telemaque lui répondit, Il me semble que je comprens tout ce que vos me dites ; mais si les choses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous même qui vous trompez, repartit Mentor, ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance generale du gouvernement : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toûjours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas, ils ne sçavent pas même precisément ce qu'ils cherchent,

chent, ni à quoi ils doivent tendre, ils ne sçavent que se défier, & se defient plûtôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flâtent; au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoiſſent, en hommes sçavans, ce qu'ils doivent vouloir, & les moyens d'y parvenir, ils reconnoiſſent du moins en gros ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vûës pour tendre au but qu'ils ſe propoſent: d'ailleurs comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vûë le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale; s'ils ſont trompez, ils ne le ſont du moins guere dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puis qu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irreſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper; on eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les choſes mediocres, les grandes ne laiſſent pas de ſe terminer, & c'eſt la ſeule choſe, dont un grand homme doit être en peine; il faut reprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre, mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être veritablement trompé.

Enfin Mentor dit à Telemaque: Les Dieux vous aiment, & vous preparent un regne plein de ſageſſe; tout ce que vous voyez ici, eſt fait, moins pour la gloire d'Idomenée, que pour vôtre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens que vous admirez dans Salante, ne ſont que l'ombre de ce

que

que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vos vertus, à vôtre haute deſtinée. Il eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idomenée tient un Vaiſſeau prêt pour nôtre retour. Ainſi Mentor qui regloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le faloit pour exercer ſa vertu, & pour lui faire acquerir de l'experience.

Auſſi-tôt Telemaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un inclination qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des attachemens dans les lieux où je paſſe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez gueri dans l'Iſle de Calipſo, j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprés d'Eucharis, je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé, le tems & l'abſence n'ont pû l'effacer. Cette experience funeſte m'apprend à me défier de moi-même; mais pour Antiope, ce que je reſens n'a rien de ſemblable, ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion, que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe; ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pere depuis que ſa mere eſt morte, ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle,

elle de sa beauté : quand Idomenée lui ordonne de mener les danses des jeunes Cretoises au son des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de grace. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes, elle seule ne le sçait pas, & tout le monde l'admire ; quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité, qui habite dans le Temple : avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vûë offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste presage. Enfin quand on la void avec une troupe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts, elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lors qu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux ; elle surpasse la plus exquise peinture, par la delicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre ; je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir, j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque ? si un autre la devoit posseder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai, quoi que je sçache que l'absence peut me la faire perdre ; je ne veux ni lui parler, ni parler à son pere de mon amour, car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à

ce

ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait declaré qu'il y consent; vous pouvez reconnoître par là combien cet attachement est different de la passion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit, ô Telemaque, je conviens de cette difference; Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne mépriſent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sçait se taire, elle agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embaraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos: le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté: quoi qu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner (choſes qui font haïr toutes les femmes) elle s'est renduë aimable à toute la maison, c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur comme dans les autres femmes: d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut executer, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage; le cœur de son pere se repoſe sur elle comme un voyageur abattu par l'ardeur du Soleil se repoſe à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque, Antiope est un tresor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées, son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens, son imagination, quoi que vive, est retenuë par sa discretion, elle ne parle que pour la neceſſité, & si elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ses lévres; dés qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a vou-

long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé : Vous étiez né dur & hautain, ne vous laissant toucher que de vos propres commoditez & de vos interêts, mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'experience de vos maux à compâtir à ceux des autres, sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à vôtre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte ou la ferocité dominent vôtre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans necessité, il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entierement ; c'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telemaque, que j'aimerois mieux qu'Idomenée apprit nôtre départ par vous que par moi. Mentor lui dit aussi tôt : Vous vous trompez, mon cher Telemaque, vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obeïsse à leur volonté ; mais qui n'ont pas la force de resister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les miseres des hommes ne les touchent point, pourvû qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils

en entendent parler, ce discours les importune & les attriſte : pour leur plaire il faut toûjours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joye, Faut-il reprendre, corriger quelqu'un, reſiſter aux pretentions, & aux paſſions injuſtes d'un homme importun, ils en donneront toûjours la commiſſion à une autre perſonne, plûtôt que de parler eux-mêmes avec une ſi douce fermeté ; dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plûtôt arracher les graces les plus injuſtes, il gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſçavoir decider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prevaloir, on les preſſe, on les importune, & on les accable, & on reüſſit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encenſe pour s'inſinuer ; mais dés qu'on eſt dans leur confiance & qu'on eſt auprés d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene bien loin, on leur impoſe le joug, ils en gemiſſent, ils veulent ſouvent le ſecoüer, mais ils le portent toute leur vie, ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le ſont toûjours, ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoûtien, rampent toûjours autour du tronc de quelque grand arbre. Je ne ſouffriray point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbecile pour le gouvernement : vous qui êtes ſi tendre pour n'oſer parler à Idomenée, vous ne ſerez plus touché de ſes maux, dés que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point la peine qui vous attendrit, c'eſt ſa preſence qui vous embaraſſe. Allez parler à Idomenée, apprenez dans

cette

cette occasion à être tendre, & ferme tout ensemble ; montrez lui vôtre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton decisif la necessité de vôtre départ,

Telemaque n'osoit plus ni resister à Mentor, ni aller trouver Idomenée. Il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter ; il hesitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de differer ; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux pretextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en soûriant, ce vainqueur des Dauniens, ce liberateur de la grande Hesperie, ce fils du sage Ulysse qui doit être aprés lui l'oracle de la Grece ? Il n'ose dire à Idomenée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuples d'Ithaque ! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands interêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Telemaque, quelle difference il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires ; Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idomenée ; voilà ce qui deshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions ; aprés avoir paru des Heros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soûtiennent avec vigueur. Telemaque sentant la verité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même ; mais à peine commence-t-il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, les yeux baissez, languissans & abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre ; il n'osoit le regarder, ils s'entendoient sans rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompit

pit le silence ; il se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excés de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Aprés m'avoir remontré ma foiblesse on m'abandonne : He bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner, non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez vous aller, Telemaque ? Vôtre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque est en proye à vos ennemis, ils vous feront perir si vous y retournez : Quelqu'un d'entr'eux aura épousé vôtre mere : demeurez ici, regnez avec moi, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez moi, n'endurcissez point vôtre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprens combien les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Créte, lors que je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi, les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir, que voulez-vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie ? qui me doit être encore plus chere que ma vie ; étant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les Alliez ? Il est tems que je songe à reparer mes malheurs domestiques ; Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor aprés avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere,

ni patrie assurée, il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le précieux don de Jupiter; Jugez vous même si je puis y renoncer, & m'abandonner à moi-même? Non, je mourrois plûtôt, arrachez-moi la vie, ce n'est rien, mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Telemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idomenée ne sçavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lors qu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié; dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la sagesse qui preside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver vôtre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous servira fidellement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les miserables, seront toûjours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos defauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, nôtre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux; mais si la jalousie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à vôtre cœur pour vous mettre en defiance contre les conseils desinteressez, vous êtes perdu: ne vous laissez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit

faire

faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de vôtre confiance ; je puis vous répondre de lui, les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Telemaque, chacun doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'affliger ; si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Telemaque à son pere & à son païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre, je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignées ?

A ces mots Idomenée fut tout à coup changé, il sentit son cœur appaisé comme Neptune de son Trident appaise les flots seditieux & les plus noires tempêtes, il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible, c'étoit plûtôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur ; le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencerent à renaître au dedans de lui. Hé bien, dit-il, mon cher Mentor ; il faut donc tout perdre, & ne se point décourager. Du moins souvenez-vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Ithaque, où vôtre sagesse vous comblera de prosperité. N'oubliez pas que Salente fut vôtre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de resister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand tresor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ay vû en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans,) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heu-

heureux de vous avoir, que d'être la vainqueur d'Adraſte; Allez tous les deux; je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs; Allez, vivez, ſoyez heureux, il ne me reſte plus rien au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſedez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix! jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais: jamais mes yeux ne reverront ce qu'il voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ; il embraſſa Philocles qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe tirer de celles d'Idomenée; mais Idomenée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Telemaque, il les regardoit, il gemiſſoit, il commençoit des paroles entre-coupées, & n'en pouvoit achever aucune.

On entend des cris confus ſur le rivage couvert de Matelots; on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable commence à les enfler; Telemaque & Mentor ont pris congé du Roi qui les accompagne juſqu'au port, & qui les ſuit des yeux; cependant on leve les ancres, la terre ſemble s'enfuïr, & le Pilote experimenté apperçoit déja de loin les montagnes de Leucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acroceraunien qui montrent encore un front orgüeilleux au Ciel, aprés avoir été ſi ſouvent écraſez par la foudre.

Pendant cette navigation, Telemaque diſoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les manieres du gouvernement que vous m'avez expliquées; d'abord elle me paroiſſoient comme un ſonge, mais peu à peu elles ſe démêlent dans mon eſprit & s'y preſentent clairement, comme tous les objets paroiſſent ſombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore, & qu'enſuite ils ſemblent ſortir comme d'un cahos, quand la lumiere qui croit

croit insensiblement, les distingue, & leur rend leurs couleurs naturelles. Je suis trés persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les differens caracteres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens; mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes. Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître; il en faut voir, & traiter avec eux. Ceux qui gouvernent doivent traiter avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment, mon cher Telemaque, avez-vous appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez: tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long temps étudié leurs caracteres, vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a apris à connoître les bons & les mauvais Poëtes? C'est la frequente lecture, & la reflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poesie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les musiciens. Comment peut-on esperer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? & comment les connoîtra-t-on si l'on ne vit jamais avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir tous en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifferentes & preparées avec art; il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secretes qui y sont, de les tâter de tous côtez, de son-

der leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par sçavoir ce qu'ils doivent être, il faut sçavoir ce que c'est que le vrai & solide merite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas; il faut avoir des principes certains de justice, de raison, & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux; il faut sçavoir les maximes d'un bon & sage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité: en un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe: pour juger, il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tout se réduise; il faut sçavoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes; ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi, ce qui ne va qu'à satisfaire un orgueil tyrannique; mais à se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons, & au hasard pendant toute la vie: on va comme un Navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne consulte point les Astres, & à qui toutes les côtes voisines sont inconnuës; il ne peut faire que naufrage. Souvent les Princes, faute de sçavoir en quoi consiste la vraye vertu, ne sçavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraye vertu a pour eux quelque chose d'âpre, d'austere & d'independant qui les effraye; ils se tournent vers la flâterie; dés-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincerité ni de vertu: Ils s'accoutument bien tôt à croire qu'il n'y en a point de vraye sur la terre: car les bons connoissent bien les méchans, mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait: de tels Princes ne

sçavent

sçavent que se defier de tout le monde également, ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, ils fuyent la lumiere, ils n'osent paroître dans leur naturel; quoi qu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être: car la curiosité maligne de leurs sujets pénétre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens interessez qui les obsedent sont ravis de les voir inaccessibles, de noircir par d'infames rapports, & d'éloigner tout ce qui pourroit leur ouvrir les yeux; ils passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche; & craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toûjours inévitablement, & meritent de l'être. Lors qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs prejugez, on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plûtôt que de cesser de nuire, qui se joué pour son interêt de la defiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux. Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoissez les hommes; examinez les, faites les parler les uns & les autres; éprouvez les peu à peu, ne vous livrez à aucun, profitez de vos experiences: lors que vous aurez été trompé quelquefois dans vos jugemens, apprenez par là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal: les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons dans leurs déguisemens; l'un & l'autre est très-dangereux: ainsi vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance: car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de

l'estime & de la confiance que des tresors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bien-tôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inferieures. Par les bons auſquels on se confie, on aprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même.

Mais faut-il, disoit Telemaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois : On est souvent, répondit Mentor, dans la necessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en desordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux, en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes feclerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout soulever ; il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vûë de les rendre peu à peu inutiles : pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par vôtre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des negociations passageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fideles ; car vous ne les tiendrez que par là, mais ne les mettez point dans vos deliberations les plus secretes, ayez toûjours un ressort prêt pour les remuer à vôtre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de vôtre cœur ni de vos affaires.

Quand

Quand un Etat devient paisible, reglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes seur, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutils; alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons; & tolerans en eux certaines foiblesses qu'on pardonne à l'humanité, il faut neanmoins reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire, Aprés tout c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, & quoi que ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre neanmoins à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante, mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation, il est necessaire d'en former de nouveaux: Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embaras? Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'esperance du succés les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'elever par le crime? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au genie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers!

a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement; à peine l'avons-nous entenduë parler. Vous souvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que son pere la fit venir; elle parut les yeux baissez couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour moderer sa colere d'Idomenée qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves; d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis, quand elle flate le vieux Nerée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainsi Antiope sans prendre aucune autorité, & sans se prevaloir de ses charmes maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, vôtre amour pour elle est juste, les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loüe de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens; mais sçachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer; elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pere, elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bien-seances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis vôtre retour? elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni vôtre naissance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous, c'est ce qui la rend si modeste & si reservée: allons Telemaque, allons

vers

vers Ithaque, il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or, fut-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente, vous serez trop heureux de la posseder.

Ces paroles enflâmerent le cœur de Telemaque d'un desir impatient de s'en retourner à Ithaque, il pressa Idomenée de le laisser partir, le vaisseau étoit déja prêt. Mentor avoit eu soin de le faire preparer dés l'arrivée de Telemaque, mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de repugnance à le voir preparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une desolation à faire pitié, lors qu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison: là il soulageoit son cœur, en poussant des gemissemens, & en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir, le sommeil n'adoucissoit point ses plus cuisantes peines, il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes, semblable à un grand arbre qui couvre la terre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la séve coule pour sa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre feconde se plaît à nourrir dans son sein, que la hache du Laboureur n'a jamais frapé, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépoüille de ses feüilles qui sont sa gloire & son ornement, & il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches seches. Tel parut Idomenée dans sa douleur. Telemaque attendri n'osoit lui parler, il craignoit le jour du depart; il cherchoit des pretextes pour le retarder, & il seroit demeuré long-

Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étenduë de leur esprit, & la sincerité de leur vertu; Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux, vous les aurez suivis toute vôtre vie, vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi, ils apperçûrent un Vaisseau Pheacien qui avoit relâché dans une petite Isle deserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents se tûrent, les doux Zephirs mêmes semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abatuës ne pouvoient plus animer le Vaisseau; l'effort des rameurs déja fatiguez, étoit inutil; il falut aborder en cette Isle, qui étoit plûtôt un écueil qu'une Isle propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder sans un grand peril. Ces Pheaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez, le premier qu'il trouve il lui demande s'il n'a point vû Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi.

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas Pheacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu; il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Telemaque: mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçû chez le Roi comme en un lieu où l'on craint Jupiter & où l'on exerce l'hospitalité, mais il n'y est plus, & vous l'y cherchez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque. Si les Dieux appaisez souffrent enfin, qu'il puisse jamais saluër ses Dieux Penates. A peine cet étranger eût pro-

non-

noncé ces paroles ; qu'il se jetta dans un petit bois épais, qui étoit sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit tristement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement ; plus il le regardoit ; plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume : je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'interesse pour cet homme, sans sçavoir pourquoi. Il m'a assez mal reçû, & je ne puis cesser neanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor soûriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les Princes moderez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se joüer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne sçavent ce que c'est, c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal, l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes & qu'il faut ménager les autres hommes qui lui ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lors que vous le verrez un jour souffrir ; Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être mal-heureux par vôtre ambition, ou par vôtre faste, ou par vôtre imprudence, car les peuples ne souffrent que par les fautes

des Rois, qui dévroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Telemaque étoit plongé dans la tristesse, & il lui répondit enfin: si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un Roi est bien mal-heureux; il est l'esclave de tous ceux ausquels il paroit commander, il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux, il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier; il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux; l'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne, il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir; son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obeïsse pour en donner l'exemple à ses sujets: à proprement parler il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir; il est l'homme le moins libre & le moins tranquille du Royaume. Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque qu'il soit mal-heureux d'avoir du bien à faire à tant de monde? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il represente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t'il pas assez de gloire à faire garder les loix? Celle de se mettre au dessus des loix est une gloire fausse; qui n'inspire que de l'horreur & du mépris; s'il est méchant, il ne peut être que mal-heureux, car il ne sçauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus so-

solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoy! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire? Mentor lui répond qu'il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien; il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent; le bien qu'on a fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchez de vôtre vertu. La multitude même, quoique changeante, ne laisse pas de faire une espece de justice à la veritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette abondance les rompt, ils n'en seront que plus méchans, & par consequent plus ingrats. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincerité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la moderation, le desintéressement. En les rendant bons vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le veritable bien, qui est la vertu; si elle est solide elle les attachera toûjours à celui qui la leur a inspirée. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi à

Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire ; que si au contraire il travailloit par ſes exemples, & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la ſienne & dans l'amitié des Dieux à ſe conſoler.

Pendant cette converſation Telemaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée, le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Le vaiſſeau levoit déja ſes voiles que le vent enfloit : on entendoit des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers qui avoient impatience de partir. Cet inconnu à qui Telemaque avoit parlé, avoit erré quelque tems au milieu de l'Iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſiderant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûë & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Enfin cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, deſcendit de ces rochers eſcarpez avec autant de viteſſe & d'agilité qu'Appollon dans les forêts de Lycie, ayant noüé ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes fléches les cerfs & les ſangliers ; déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre : Une impreſſion ſecrete de douleur ſaiſit le cœur de Telemaque, il s'afflige ſans ſçavoir pourquoy ; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux, que de pleurer. En même temps il apperçoit ſur le rivage tous les mariniers de Salente couchez ſur l'herbe, & profondément endormis ; ils étoient las & abatus ; le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit étoient répandus ſur eux en plein jour par la puiſ-

ſance

ſance de Minerve. Telemaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été ſi diligens à profiter du vent favorable ; mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Pheacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Je ne ſçay quoy tient ſes yeux attachez vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée : il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, il eſt tout hors de lui même dans un tranſport ſemblable à celui des Menades, lorſqu'elles tiennent le Thirſe en main, & qu'elles font retenir de leurs cris inſenſez les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope à Iſmare.

Enfin il revint un peu de cette eſpece d'enchantement ; ſes larmes recommencerent à couler de ſes yeux, & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer, la cauſe de vôtre douleur qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir, c'eſt elle qui attendrit vôtre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe, il s'en va à Ithaque, déja il eſt bien prêt du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-temps deſirez : vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bien-tôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre vôtre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins émû que le vôtre, il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels amans de Penelope. Ulyſſe vôtre pere eſt le plus ſage de tous les hommes ; ſon cœur eſt comme

me un puits profond, on ne sçauroit y puiser son secret. Il aime la verité, & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; & la sagesse, comme un sceau, tient toûjours ses lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien de fois a-t'il été émû en vous parlant? Combien de fois s'est-il interrompu lui-même pour ne se point découvrir? Que n'a-t'il pas souffert en vous voyant? Voilà ce qui le rendoit triste & abatu.

Pendant ce discours Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les sanglots l'empêcherent même de répondre: enfin il s'écria: Helas! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sçai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, & sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mistere? Serai-je toûjours malheureux? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale, alteré, qu'une eau trompeuse amuse s'enfuyant de ses lévres avides? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échapé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus: Peut-être que les amans de Penelope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient? Au moins si je le suivois; je mourrois avec lui! ô Ulysse! ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écüeil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycene. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combatrions pour vaincre tous nos ennemis.

Men-

Mentor lui répondit en soûriant ; C'est pour exercer vôtre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu, sçachez que c'est le plus utile de vôtre vie : car il vous exerce dans la plus necessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut ses courfiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible auquel ils échapent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptez & se touches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cüeillir le fruit avant qu'il soit meur, il brise les portes plûtôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moissonner quand le sage laboureur seme : tout ce qu'il fait à la hâte, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant vôtre patience. Les biens que vous esperez, se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe leger que le réveil fait disparoître, pour vous apprendre que les choses même qu'on croit tenir dans ses mains, écha-

échapent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Telemaque écoutoit ces paroles avec amertume; il regardoit la mer, mais il ne voyoit plus le vaisseau Phéacien; puis il raportoit ses yeux baignez de larmes sur Mentor, qui lui parloit; mais tout-à-coup il apperçût que le visage de Mentor prenoit une nouvelle figure; les rides de son front s'effaçoient, comme les ombres disparoissent, quand l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient, & enflamme tout l'horison; ses yeux creux & austeres se changerent en des yeux bleux d'une couleur celeste, & pleins d'une flâme divine; sa barbe grise & négligée disparut; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, se montrerent aux yeux de Telemaque ébloüi; il reconnut un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil, on y voyoit la blancheur des Lys mêlée de roses naissantes; sur ce visage fleurissoit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & negligée, une odeur d'ambroisie se répandoit de ses cheveux flotans, ses habits éclatoient comme de vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les sombres voutes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre, elle couloit legerement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes; elle tenoit de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrieres. Mars même en auroit été effrayé; sa voix étoit douce & moderée, mais forte & insinuante; toutes ses paroles étoient des traits de feu qui perçoient le cœur de Telemaque; & qui lui faisoient ressentir je ne sçai quelle douleur

leur délicieuse ; sur son casque paroissoit l'oiseau triste d'Athenes, & sur sa poitrine brilloit la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnut Minerve.

O Déesse ! dit-il ; c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere ! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impetuosité de sa bouche & du fond de son cœur. La Divinité presente l'accabloit, & il étoit comme une homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la derniere fois : Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme ; je vous ai montré par des experiences sensibles les vrayes & les fausses maximes par lesquelles on peut régner : vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances ou ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres & les mers de vos tristes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas, il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux

avec

avec elle pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous regnerez, mettez toute vôtre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé: aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt neceſſaire quand l'amour manque; mais il la faut toûjours employer à regret comme les remedes violens & dangereux. Conſiderez toûjours de loin toutes les ſuites de ce que vous voudrez entreprendre, prévoyez les plus terribles inconveniens, & ſçachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent neceſſaires; celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en porter tranquillement la vûë: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime; Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion; mettez vôtre gloire dans la ſimplicité, que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de vôtre perſonne & de vôtre Palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoy conſiſte le vrai bonheur; n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples: les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiécles les plus éloignez: les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſterité la plus reculée. Craignez les Dieux, ô Telemaque, cette crainte eſt le plus grand treſor du cœur de l'homme, avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joye, les purs plaiſirs, la

la vraye liberté, la douce abandance, & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvû que vous sentiez toûjours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous apreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparé de vous en Phenicie & à Salente, que pour vous accoûtumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Telemaque soûpirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son pere chez le fidéle Eumenes.

Fin du dixiéme & dernier Livre.

LES

LES AVANTURES D'ARISTONOÜS.

DU LIBRAIRE.

APrés les *Avantures de Telemaque*, on ne peut rien lire de plus tendre, ni de mieux touché que celles d'*Aristonoüs*. Il semble que la Nature elle-même ait dicté ces deux charmans Ouvrages; Et comme le même esprit & la même simplicité y regnent également par tout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoi qu'ils ne soient pas de la même main, comme plusieurs personnes de bon goût me l'ont assuré. On donne communément l'avantage à Telemaque, & il le faut avoüer, cét Ouvrage est incomparable. L'Auteur d'*Aristonoüs* a pris l'idée, le style & la morale du premier; ainsi s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins l'avantage d'avoir trouvé le secret d'imiter un homme qui paroissoit inimitable.

LES AVANTURES D'ARISTONOÜS.

SOPHRONIME ayant perdu les biens de ses Ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'Ile de Delos. Là il chantoit sur une Lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore; il cultivoit les Muses, dont il étoit aimé; il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres, & des cieux, l'ordre des élemens, la structure de l'Univers, qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux; mais sur tout il s'étudioit lui même, & s'appliquoit à orner son ame par la vertu: ainsi la fortune en voulant l'abatre l'avoit élevé à la veritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans bien dans cette retraite, il apperçoit un jour sur le rivage de la mer un vieillard venerable, qui lui étoit inconnu: c'étoit un Etranger; qui venoit d'aborder dans l'Isle. Ce Vieillard admiroit les bords de la mer dans laquelle il sçavoit que cette Isle avoit été autrefois flottante; il consideroit cette côte où s'élevoient au dessus des sables & des rochers, de petites collines toûjours couvertes d'un gason naissant, & fleuri; il ne pouvoit assez regarder les Fontaines pures, & les Ruisseaux rapides qui arrosoient cette delicieuse campagne; il

il s'avançoit vers les boccages ſacrez qui environnent le Temple du Dieu ; il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'oſent jamais ternir, & il conſideroit déja le Temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colomnes de Jaſpe. Sophrônime n'étoit pas moins attentifs à conſiderer ce vieillard, ſa barbe blanche tomboit ſur ſa poitrine, ſon viſage ridé n'avoit rien de difforme, il étoit encore exempt des injures d'une vieilleſſe caduque, ſes yeux montroient une douce vivacité, ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, mais un peu courbe, & un bâton d'yvoire le ſoûtenoit. O Etranger, lui dit Sophronime, que cherchez vous dans cette Iſle, qui paroît vous être inconnuë ? ſi c'eſt le Temple du Dieu, vous le voyés de loin, & je m'offre de vous y conduire, car je crains les Dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on faſſe pour ſecourir les Etrangers.

J'accepte, repondit ce Vieillard, l'offre que vous me faites, avec tant de marques de bonté ; je prie les Dieux de recompenſer vôtre amour pour les Etrangers, allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le ſujet de ſon voyage ; je m'appelle, dit-il, Ariſtonoüs, natif de Claſomene ville d'Ionie ſcituée ſur cette côte agreable, qui s'avance dans la mer, & ſemble s'aller joindre à l'Iſle de Chio, fortunée patrie d'Homere ; je naquis de parens pauvres, quoi que nobles ; mon pere nommé Polyſtrate, qui étoit déja chargé d'une nombreuſe famille ne voulut point m'élever, il me fit expoſer par un de ſes amis de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprés du lieu où l'on m'expoſa, me nourrit de lait de chevre dans ſa maiſon ; mais comme elle étoit pauvre, dés que je fus en âge de ſervir, elle me vendit à un Marchand d'Eſclaves qui me mena dans la Lycie. Ce

Marchant me revendit à Patare à un homme riche, & vertueux nommé Alcine, & Alcine eut ſoin de moi dans ma jeuneſſe ; je lui parus docile, moderé, ſincere, affectionné, & appliqué à toutes les choſes honnêtes dont on voulut m'inſtruire ; il me devoüa aux arts qu'Apollon favoriſe, il me fit apprendre la muſique, les exercices du corps, & ſur tout l'art de guerir les playes des hommes : J'aquis bien-tôt une aſſez grande reputation dans cet art, qui eſt ſi neceſſaire, & Apollon qui m'inſpira, me découvrit des ſecrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le ſuccès de ſes ſoins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Polycrate Tiran de Samos, qui dans ſon incroyable felicité craignoit toûjours que la fortune, aprés l'avoir ſi long-tems flatté, ne le trahit cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de delices, il craignoit de la perdre, & vouloit prévenir les moindres apparences de maux ; ainſi il étoit toûjours environné des hommes les plus celébres dans la medecine. Policrate fut ravi, que je vouluſſe paſſer ma vie auprés de lui : pour m'y attacher, il me donna de grandes richeſſes, & me combla d'honneurs : je demeurai long-tems à Samos, où je ne pouvois aſſez m'étonner de voir que la fortune ſembloit prendre plaiſir de le ſervir ſelon tous ſes deſirs : il ſuffiſoit qu'il entreprit une guerre, la victoire ſuivoit de prés ; il n'avoit qu'à vouloir les choſes les plus difficiles, elles ſe faiſoient d'abord comme d'elles mêmes ; ſes richeſſes immenſes ſe multiplioient tous ſes jours : tous ſes ennemis étoient abbatus à ſes pieds, ſa ſanté loin de diminüer devenoit plus forte & plus égale ; il y avoit déja quarante ans que ce Tiran tranquille & heureux tenoit la fortune comme enchainée, ſans qu'elle oſât jamais ſe démentir en rien, ni lui cauſer le

moindre

moindre mécompte dans tous ſes deſſeins. Une proſperité ſi inouïe parmi les hommes me faiſoit peur pour lui, je l'aimois ſincérement, & je ne pûs m'empêcher de lui découvrir ma crainte; elle fit impreſſion dans ſon cœur, car encore qu'il fût amolli par les delices, & enorgüeilli de ſa puiſſance, il ne laiſſoit pas d'avoir quelques ſentimens d'humanité, quand on le faiſoit reſouvenir des Dieux, & de l'inconſtance des choſes humaines. Il ſouffrit que je lui diſſe la verité, & il fût ſi touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il reſolut d'interrompre le cours de ſes proſperités par une perte qu'il vouloit ſe preparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme, qui ne doive en ſa vie éprouver quelque diſgrace de la fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque revolution affreuſe: moi qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, ſi je ne détourne ce qui ſemble me menacer: je veux donc me hâter de prévenir les trahiſons de cette fortune flateuſe. En diſant ces paroles, il tira de ſon doigt ſon anneau, qui étoit d'un trés grand prix, & qu'il aimoit fort; il le jetta en ma préſence du haut d'une tour dans la mer, eſperant par cette perte, d'avoir ſatisfait à la neceſſité de ſubir, du moins une fois en ſa vie, les rigueurs de la fortune; mais c'étoit un aveuglement cauſé par ſa proſperité; les maux qu'on choiſit, & qu'on ſe fait ſoi même, ne ſont plus des maux, nous ne ſommes affligez que par les peines forcées, & impreveües dont les Dieux nous frappent. Polycrate ne ſavoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune étoit de ſe détacher par ſageſſe & par moderation de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune à laquelle il voulut ſacrifier ſon anneau n'accepta point ce ſacrifice, & Polycrate malgré lui, parût plus heu-

LES AVANTURES D'ARISTONOÜS.

reux que jamais. Un poisson avoit avallé l'anneau, le poisson avoit été pris, porté chez Polycrate, preparé pour être servi à sa table, & l'anneau trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson fût rendu au Tiran, qui pâlit à la veüe d'un fortune si opiniâtre à le favoriser; mais le tems s'aprochoit où ses prosperitez se devoient changer tout à coup en des adversitez affreuses. Le Grand Roi de Perse Darius fils d'Hystapes entreprit la guerre contre les Grecs; il subjugua bien-tôt toutes les Colonies Grecques de la Cote d'Asie, & des Isles voisines qui sont dans la mer Ægée; Samos fut prise, le Tiran fût vaincu, & Orante, qui commandoit pour le grand Roi, ayant fait dresser une haute croix y fit attacher le Tiran: ainsi cet homme qui avoit joüi d'une si prodigieuse prosperité, & qui n'avoit pû même éprouver le malheur qu'il avoit cherché, perit tout à coup par le plus cruel & le plus infame de tous les suplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prosperité; cette fortune qui se joüe cruellement des hommes les plus élevez, tire aussi de la poussiere ceux qui étoient les plus malheureux: elle avoit precipité Polycrate du haut de sa roüe, & elle m'avoit fait sortir de la plus miserable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôterent point, au contraire ils firent grand cas de ma science pour guerir les hommes, & de la moderation avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprés du Tiran. Ceux qui avoient abusé de sa confiance & de son authorité furent punis de divers suplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, & que j'avois au contraire fait tout le bien que j'avois pû faire, je demeurai le seul que les victorieux épargnerent, & qu'ils traiterent honorablement. Chacun s'en ré-

réjouïr, car j'étois aimé; & j'avois joui de la proſperité ſans envie, parce que je n'avois jamais montré, ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injuſtice. Je paſſai encore à Samos quelque années aſſez tranquilement; mais je ſentis enfin un violent deſir de revoir la Lycie, où j'avois paſſé ſi doucement mon enfance. J'eſperois d'y trouver Alcine qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce païs, j'apris qu'Alcine étoit mort aprés avoir perdu ſes biens, & ſouffert avec beaucoup de conſtance les malheurs de ſa vieilleſſe. J'allai repandre des fleurs & des larmes ſur ſes cendres; je mis une inſcription honorable ſur ſon tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ſes enfans. On me dit que le ſeul qui étoit reſté, nommé Orciloque, ne pouvant ſe reſoudre à paroitre ſans biens dans ſa patrie, où ſon pere avoit eu tant d'éclat, s'etoit embarqué dans un vaiſſeau étranger, pour aller mener une vie obſcure dans quelque Iſle écartée de la mer. On m'ajoûta que cét Orciloque avoit fait naufrage, peu de tems aprés, vers l'Iſle de Carpathe, & qu'ainſi, il ne reſtoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Auſſi-tôt je ſongeai à achepter la maiſon où il avoit demeuré; avec les champs fertiles qu'il poſſedoit autour. J'étois bien aiſe de revoir ces lieux, qui me rappelloient le doux ſouvenir d'un âge ſi agreable, & d'un ſi bon maître. Il me ſembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premieres années, où j'avois ſervi Alcine. A peine eus-je achepté de ſes creanciers les biens de ſa ſucceſſion, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polyſtrate, & ma mére Phidile, étoient morts, j'avois pluſieurs freres qui vivoient mal enſemble; auſſi-tôt que je fus arrivé à Clazomene je me preſentai à eux avec un habit ſimple, comme un homme dé-

pourvû de biens, en leur montrant les marques avec leſquelles vous ſçavez qu'on a ſoin d'expoſer les enfans. Ils furent étonnez de voir ainſi augmenter le nombre des heritiers de Polyſtrate, qui devoient partager ſa petite ſucceſſion ; ils voulurent même me conteſter ma naiſſance, & ils refuſerent devant les juges de me reconnoitre: pour punir leur inhumanité je declarai que je conſentois à être comme un étranger pour eux, je demandai qu'ils fuſſent exclus pour j'amais d'être mes heritiers. Les juges l'ordonnerent, & alors je montrai les richeſſes que j'avois aportées dans mon vaiſſeau ; je leur découvris que j'étois cet Ariſtonoüs, qui avoit acquis tant de treſors auprés de Polycrate de Samos, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres ſe repentirent de m'avoir traité ſi injuſtement ? & dans le deſir de pouvoir être un jour mes heritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'inſinuër dans mon amitié : leur diviſion fut cauſe que les biens de nôtre pere furent vendus, je les acheptai, & ils eurent la douleur de voir tout le bien de nôtre pere paſſer entre les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie ; ainſi ils tomberent tous dans une affreuſe pauvreté, mais aprés qu'ils eurent aſſez ſenti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel, je leur pardonnay, je les receus dans ma maiſon, je leur donnay à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous, eux & leurs enfans demeurerent enſemble paiſiblement chez moi, je devins le pere commun de toutes ces differentes familles ; par leur Union, & par leur application au travail, ils amaſſerent bien-tôt des richeſſes conſiderables. Cependant la vieilleſſe comme vous le voyez, eſt venüe frapper à ma porte, elle a blanchi mes cheveux, & ridé

ridé mon visage ; elle m'avertit que je ne joüirai pas long-tems d'une si parfaite prosperité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une derniere fois cette terre qui m'est chere, & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie, où j'ai apris à être bon & sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En repassant par mer, j'ai trouvé un Marchand d'une des Isles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand pere Alcine ; aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son Isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de tems à vivre : la Parque ennemie de ce doux repos, que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours ; mais je serai contant de mourir, pourvû que mes yeux, avant que de se fermer à la lumiere ayent veu le petit fils de mon maître. Parlez maintenant ô vous qui habitez avec lui dans cette Isle, le connoissez-vous ? pouvez-vous me dire, où je le trouveray ? si vous me le faites voir, puissent les Dieux en recompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquiéme generation : puissent les Dieux conserver toute vôtre Maison dans la paix & dans l'abondance, pour fruit de vôtre vertu. Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlée de joye, & de douleurs. Enfin il se jetta sans pouvoir parler au cou du Vieillard, il l'embrasse, il le serre & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs.

Je suis, ô mon pere, celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime petit fils de vôtre ami Alcine, c'est moi, & je ne puis douter en vous

écoutant, que les Dieux ne vous ayent envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoiſſance qui ſembloit perduë ſur la terre ſe retrouve en vous ſeul : j'avois oüi dire dans mon enfance qu'un homme célébre & riche établi à Samos avoit été nourri chez mon grand pere : mais comme Orciloque mon pere qui eſt mort jeune me laiſſa au berceau, je n'ai ſceu ces choſes que confuſément ; je n'ai oſé aller à Samos dans l'incertitude, & j'ai mieux aimé demeurer dans cette Iſle, me conſolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richeſſes, & par le doux employ de cultiver les muſes, dans la maiſon ſacrée d'Apollon : la ſageſſe qui accoutume les hommes à ſe paſſer de peu, & à être tranquille, m'a tenu lieu juſqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles Sophronime ſe voyant arrivé au Temple propoſa à Ariſtonoüs d'y faire ſa priere, & ſes offrandes. Ils firent au Dieu un ſacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croiſſant ſur le front entre les deux cornes : enſuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui eſclaire l'Univers, qui régle les ſaiſons, qui preſide aux ſciences, & qui anime le chœur des neuf muſes. Au ſortir du Temple, Sophronime & Ariſtonoüs paſſerent le reſte du jour à ſe raconter leurs avantures. Sophronime receut chez lui le vieillard, avec la tendreſſe, & le reſpect qu'il auroit témoigné à Alcine même s'il eût été encore vivant : le lendemain ils partirent enſemble, & firent voile vers la Lycie. Ariſtonoüs mena Sophronime dans une fertile Campagne ſur le bord d'un autre fleuve, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chaſſe, couvert de pouſſiere, a tant de fois plongé ſon corps, & lavé ſes beaux cheveux blonds. Ils trouverent le

le long de ce fleuve des peupliers, & des ſaules, dont la verdure tendre & naiſſante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiſeaux, qui chantoient nuit & jour : le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écumes, briſoit, ſes flots dans un canal plein de petits cailloux ; toute la pleine étoit couverte de moiſſons dorées, les colines qui s'élevoient en Amphithéatre étoient chargées de ſeps de vignes, & d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante & gratieuſe, le ciel étoit doux & ſerain, & la terre toûjours prête à tirer de ſon ſein de nouvelles richeſſes pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve Sophronime aperceut une maiſon ſimple & médiocre, mais d'une achitecture agreable avec de juſtes proportions, il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni yvoire, ni meubles de de pourpre ; tout y étoit propre, & plein d'agrément & de commodité, ſans magnificence ; une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd : les jardins n'étoient point vaſtes ; on y voyoit des fruits & des plantes utiles, pour la nourriture des hommes : aux deux côtez du jardin paroiſſoient deux boccages, dont les arbres étoient preſque auſſi anciens que la terre leur mere, & dont les rameaux épais faiſoient une ombre impenétrable aux rayons du ſoleil. Ils entrerent dans une ſalon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fourniſſoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que la delicateſſe des hommes va chercher ſi loin & ſi cherement dans les villes ; c'étoit du lait auſſi doux que celui qu'Apollon avoit le ſoin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le Roi Admete ; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Illibba en Sicille, ou du mont Aymette

mette dans l'Attique : il y avoit des legumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cüeillir ; un vin plus delicieux que le Nectar couloit des grands vaſes dans des coupes ciſelées. Pendant ce répas frugal, mais doux, & tranquille, Ariſtonoüs ne voulut point ſe mettre à table : d'abord il fit ce qu'il peut, ſous divers pretextes, pour cacher ſa modeſtie ; mais enfin comme Sophronime voulut le preſſer ; il declara qu'il ne ſe reſoudroit jamais à manger avec le petit fils d'Alcine, qu'il avoit ſi long-tems ſervi dans la même table : voila lui diſoit-il où ce ſage vieillard avoit accoutumé de manger ; voilà, où il converſoit avec ſes amis ; voila où il joüoit à divers jeux, voici où il ſe promenoit en liſant Homere, & Heſiode ; voici, où il ſe repoſoit la nuit. En rappellant ces circonſtances, ſon cœur s'attendriſſoit, & les larmes couloient de ſes yeux. Aprés le repas il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ſes grandes troupeaux mugiſſants ſur le bord du fleuve ; puis ils apperceurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages, les brebis bélantes, & pleines de lait y étoient ſuivies de leurs petits agneaux bondiſſans : on voyoit par tout les ouvriers empreſſez, qui aymoient le travail pour l'interet de leur maître doux & humain, qui ſe faiſoit aimer d'eux, & leur adouciſſoit les peines de l'eſclavage.

Ariſtonoüs ayant montré à Sophronime cette maiſon, ces eſclaves, ces troupeaux, & ces terres devenuës ſi fertiles par une ſoigneuſe culture, lui dit ces paroles ; je ſuis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos anceſtres ; me voila content, puiſque je vous mets en poſſeſſion du lieu, où j'ay ſervi ſi long-tems Alcicine. Joüiſſez en paix de ce qui étoit à lui, vivez heureux, & preparez vous de loin par vôtre vigi-

vigilance une fin plus douce que la ſienne. En même tems il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les ſolemnitez preſcrites par les loix ; & il declare qu'il exclut de ſa ſucceſſion ſes heritiers naturels, ſi jamais ils ſont aſſez ingrats pour conteſter la donation qu'il a fait au petit fils d'Alcine ſon bienfaiteur : mais ce n'eſt pas aſſez pour contenter le cœur. Ariſtonoüs avant que de donner ſa maiſon, il l'orne toute entiere des meubles neufs, ſimples, & modeſtes à la verité, mais propres, & agrebles ; il remplit les greniers des riches preſens de Cerés, & le Celier d'un vin de Chio, digne d'être ſervi par la main de Ganimede à la table du grand Jupiter, il y met auſſi du vin Parmenien avec une abondante proviſion de miel d'Hymette & d'Hybla, & d'huile d'Attique preſque auſſi douce que le miel même ; enfin il y ajoûte d'innombrables toiſons d'une laine fine & blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paiſſent ſur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras paturages de Sicile. C'eſt en cet état qu'il donne ſa maiſon à Sophronime : il lui donne encor cinquante talens Eutoïques, & reſerve à ſes parens les biens qu'il poſſede dans la Peninſule de Clazoméne, aux environs de Smyrne, de Lebede, & de Colophon qui étoient d'un très grand prix. La donation étant faite, Ariſtonoüs ſe rembarque dans ſon vaiſſeau pour retourner dans l'Ionie, Sophronime étonné, & attendri par des biensfaits ſi magnifiques, l'accompagne juſqu'au vaiſſeau les larmes aux yeux, le nommant toûjours ſon pere, & le ſerrant entre ſes bras. Ariſtonoüs arriva bien-tôt chez lui, par une heureuſe navigation : aucun de ſes parents n'oſa ſe plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime : j'ay laiſſé, leur diſoit-

ſoit-il, pour derniere volonté dans mon Teſtament cet ordre que tous mes biens ſeront vendus, & diſtribuez aux pauvres d'Ionie, ſi jamais aucun de vous s'oppoſe au don que je viens de faire au petit fils d'Alcine. Le ſage vieillard vivoit en paix, & jouïſſoit des biens que les Dieux avoient accordé à ſa vertu : chaque année, malgré ſa vieilleſſe, il faiſoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un ſacrifice ſur le tombeau d'Alcine qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'Architecture, & de la ſculpture. Il avoit ordonné que ſes propres cendres, aprés ſa mort, ſeroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles repoſaſſent avec celles de ſon cher maître. Chaque année au printems, Sophronime, impatient de le revoir, avoit ſans ceſſe les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaiſſeau d'Ariſtonoüs qui arrivoit dans cette ſaiſon. Chaque année il avoit le plaiſir de voir venir de loin au travers des ondes ameres ce vaiſſeau qui lui étoit ſi cher, & la venuë de ce vaiſſeau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaiſſante au printems aprés les rigueurs de l'affreux hyver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce vaiſſeau tant deſiré : il ſoupiroit amérement, la triſteſſe, & la crainte étoient peintes ſur ſon viſage, le doux ſommeil fuyoit loin de ſes yeux, nul mets exquis ne lui ſembloit doux, il étoit inquiéte, allarmé du moindre bruit, toûjours tourné vers le port, il demandoit à tous momens ſi on n'avoit point vû quelque vaiſſeau venu d'Ionie : il en vit un, mais helas Ariſtonous n'y étoit pas, il ne portoit que ſes cendres dans une urne d'argent. Amphicles ancien ami du mort, & à peu près du même âge, fidele

fidele executeur de ſes dernieres volontez, apportoit triſtement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimoient que par leurs ſanglots. Sophronime ayant baiſé l'Urne, & l'ayant arroſée de ſes larmes parla ainſi; ô Vieillard! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me cauſez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs, je ne vous verrai plus; la mort me ſeroit douce pour vous voir, & pour vous ſervir dans les champs Elyſées, où vôtre ombre joüit de la bienheureuſe paix que les Dieux juſtes reſervent à la vertu; vous avez ramené en nos jours la juſtice, la pieté, & la reconnoiſſance ſur la terre; vous avez montré dans un ſiecle de fer, la bonté, & l'innocence de l'âge d'or; les Dieux, avant que de vous couronner dans le ſéjour des juſtes, vous ont accordé ici-bas une vieilleſſe heureuſe, agreable, & longue, mais helas ce qui devroit toûjours durer, n'eſt jamais aſſez long. Je ne ſens plus aucun plaiſir à en joüir ſans vous. O chere ombre! quand eſt-ce que je vous ſuivrai? precieuſes cendres, ſi vous pouvez ſentir encore quelque choſes, vous reſſentirez ſans doute le plaiſir d'être mêlées à celles d'Alcine, les miennes s'y mêleront auſſi un jour, en attendant, toute ma conſolation ſera de conſerver ces reſtes de ce que j'ay le plus aimé. O Ariſtonoüs, non, vous ne mourez point, & vous vivrez toûjours dans le fonds de mon cœur; plûtôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme ſi aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout!

Aprés ces paroles entrecoupées de profonds ſoupirs Sophronime mit l'Urne dans le tombeau d'Alcine, il immola pluſieurs victimes, dont le ſang inonda les autels de gaſon qui environnoient

le

le tombeau ; il repandit des libations abondantes de vin & de lait, il brûla des parfums venus du fond de l'Orient & il s'éleva un nuage odoriferant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais, pour toutes les années dans la même saison, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs ; on y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée ; des bords enchantez du Meandre, qui se joüe par tant de tours, & qui semble quitter à regret le païs qu'il arrose ; des rives toûjours vertes du Caystre ; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré ; de la Pamphylie que Cerés, Pomone, & Flore ornent à l'envi, enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin, par les torrens qui tombent du mont Taurus toûjours couvert de neiges. Pendant cette fête si solemnelle les jeunes garçons, & les jeunes filles, vêtuës de robes trainantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs, car on ne pouvoit loüer l'un sans loüer l'autre, ni separer deux hommes si étroitement unis, même aprés leur mort.

Ce qu'il y eût de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronime faisoit les libations de vin & de lait, un mirthe d'une verdure & d'une odeur exquise, nâquit au milieu du tombeau ; & éleva tout à coup sa tête touffuë, pour couvrir les deux Urnes de ses rameaux, & de son ombre : chacun s'écria qu'Aristonoüs en recompense de sa vertu avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau : Sophronime prit soin de l'arroser lui-même, & de l'honorer comme une divinité : cet arbre loin de vieillir se renouvelle de dix ans en dix ans, & les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FIN.